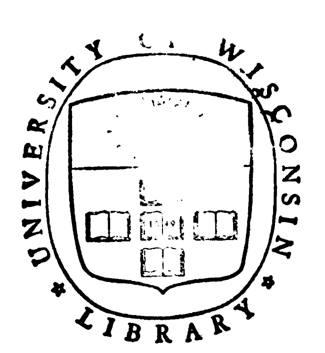



UNIVERSITY OF WISCONSIN
LIBRARY




UNIVERSITY OF WISCONSIN
LIBRARY


Digitized by Google

# HENRY MURGER

# Justice de Dieu, justice des hommes.

SONNET.

Turcaret au palais et Murger à l'hospice,
Les sacs d'or aux boursiers, la misère aux savants ;
Pendant que Jeanne d'Arc est conduite au supplice
Les vils prétoriens couronnent leurs tyrans.

Pendant que la Ninon vit cent ans dans le vice,
Une mère est ravie à ses petits enfants :
— Elle succombe, âgée à peine de trente ans ! —
Et le prêtre vous dit : « De Dieu c'est la justice !... »

Le mur du Luxembourg en est encor taché,
Du sang de ce héros par des bourreaux jugé,
Jugé par l'injustice et condamné par haine ;

Il commanda le feu tout comme à Moscowa :
— « Soldats, s'écria-t-il, voilà mon cœur... C'est là ! »
On assassine Ney, on pardonne à Bazaine !

17 décembre 1875.

ISIDOR LOMBA.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.




MURGER

Publié par G. HAVARD.

Imp. de Mangeon, 67 r St Jacq Paris

LES CONTEMPORAINS

# HENRY
# MURGER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
BOULEVARD DE SÉBASTOPOL
rive gauche

185[illegible]



*Carey, sc.*

MURGER

Publié par G. HAVARD.

*Imp. de Mangeon, 67, r. St. Jacq. Par[is]*

LES CONTEMPORAINS

# HENRY
# MURGER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

BOULEVARD DE SÉBASTOPOL

rive gauche



185[illegible]



# CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

---

Nous recevons de M. Hippolyte Auger, l'un des ouvriers de la grande fabrique Dumas, la lettre curieuse que voici :

« Paris, 15 mars 1856.

« Monsieur,

« Votre biographie d'Alexandre Dumas m'arrive un peu tard, non que je sois de-

venu indifférent au mouvement littéraire de notre époque, mais parce que je ne mets, par prudence, aucun empressement à connaître ce que je dois trop souvent désapprouver. Enfin, je viens de lire le *mémorandum* que vous avez publié dans la galerie de vos *Contemporains* sur le très-célèbre romancier.

« Cette lecture m'oblige à vous écrire, monsieur, non pour rectifier quelques erreurs au sujet du passage qui me concerne, — il importe peu, le fait étant au fond conforme à la vérité, qu'il soit présenté de cette manière ou de toute autre, — mais pour me relever du blâme que vous faites peser sur quelques écrivains, et dont je reçois ainsi ma part.

« Je suis, en effet, l'auteur du roman

que M. Alexandre Dumas a publié, en France, sous le titre de *Fernande*, et qui précédemment l'avait été à Saint-Pétersbourg, dans la *Revue étrangère*, sous le titre d'*Olympe*. Je l'ai vendu encore inachevé à M. Porcher, le marchand, ou, si vous l'aimez mieux, l'acheteur de billets de théâtre. Je suis l'auteur de *Fernande* par la conception et par l'exécution. Si j'avais seulement fourni l'idée ou le canevas, M. Alexandre Dumas sans doute eût plus promptement terminé l'œuvre que je n'ai pu le faire, car j'ai mis trois mois à l'achèvement de mon travail.

« Ma manière de procéder un peu lente m'a valu de nombreuses missives de l'illustre romancier. J'en ai beaucoup donné aux amateurs d'autographes; cependant

j'en conserve qui peuvent appuyer mes assertions.

« Quand j'eus signé le traité de vente et touché les mille francs qui en étaient le prix, Porcher, propriétaire du manuscrit, m'annonça que c'était pour Alexandre Dumas qu'il en avait fait l'acquisition. Le célèbre écrivain avait lu la partie préalablement remise (plus de la moitié); il était enchanté, au dire du courtier; il désirait vivement faire connaissance avec moi, et moi, monsieur, je n'étais pas moins désireux alors, en 1843, de connaître un homme dont on s'occupait tant.

« La vente de mon manuscrit ne me faisait pas renoncer à la prétention naturelle de m'en déclarer l'auteur; je n'autorisais personne à mettre son nom à la place du

mien. Alexandre Dumas l'a fait bravement, avec cette intrépidité de bonne opinion de lui-même qui lui sert d'auréole. Aujourd'hui la prescription lui donnerait gain de cause, si je réclamais la faculté de signer mon ouvrage, comme M. Maquet a obtenu celle de signer les siens. Mais telle n'est pas mon intention. La pseudomorphose m'a procuré des jouissances de vanité trop douces pour que je sois ingrat envers elle, et le petit scandale que vous renouvelez à ce propos suffit à mon amour-propre. Parmi les nombreux romans qui portent la signature d'Alexandre Dumas, *Fernande* est un de ceux que les lecteurs d'un certain ordre estiment le plus. A cet égard, si je n'ai pas le prestige de renommée qui entoure le père putatif, j'ai la conscience

du véritable père, et c'est quelque chose dans mon obscurité.

« Je n'en doute pas, monsieur, si vous aviez su comment, en 1843, j'étais arrivé, par le canal de Porcher, à laisser signer mon ouvrage par un autre, au lieu de me blâmer, peut-être eussiez-vous pris pitié de moi. C'est là le point essentiel de ma réclamation. Il me faut donc vous l'apprendre : en premier lieu ce roman avait été proposé au *National;* Marrast l'avait admis, mais à condition que j'introduirais une critique de l'éducation donnée, dans la maison de Saint-Denis, aux filles de la Légion d'honneur. N'ayant pas cru devoir céder à cette injonction, j'allai frapper à la porte des éditeurs. Tous, sans exception, se refusèrent à lire mon manuscrit et à

l'imprimer, même en le leur donnant pour rien. J'aurais payé, si je l'avais pu, afin qu'on le publiât. Ce fut dans cette conjoncture que le marchand de billets devint pour moi l'équivalent d'un libraire, et que le nom d'Alexandre Dumas me servit de pseudonyme.

« Maintenant, vous devez le comprendre, monsieur, je mérite peu la flagellation que vous faites subir aux auteurs sans entrailles qui renoncent à signer leurs ouvrages. Aujourd'hui, comme autrefois, je puis m'excuser en disant : « Il faut que je vive; » mais vous pouvez, vous roidissant contre l'émotion, me répondre le mot connu : *Je n'en vois pas la nécessité.*

« Je crois donc avoir le droit de reporter sur les libraires tout le blâme dont

vous m'accablez. En 1843, pour qu'un de ces messieurs éditât un ouvrage, il fallait qu'il fût signé Alexandre Dumas. En 1856, c'est encore cette marque de fabrique qui protége la publicité, et, quoique de grandes iniquités littéraires soient résultées de cette complicité funeste, je ne prévois guère une amélioration ni plus de probité, tant l'abus a pris force de loi.

« Ni vous ni moi n'en saurions douter, monsieur, le célèbre romancier est convaincu que je suis son obligé, parce qu'il m'a payé mille francs un roman qui lui en a rapporté vingt-cinq ou trente mille; et moi, je ne puis vous le cacher, malgré ma misère, je suis heureux de penser que j'ai contribué à son luxe, et que j'ai apporté ma pierre au palais de Monte-Christo.

« Quand je suis arrivé à Saint-Pétersbourg, en janvier 1844, — et je m'y rendais pour échapper aux séductions du grand écrivain, — le libraire Bellizard se plaignit devant moi de l'intervalle un peu trop prolongé qu'Alexandre Dumas mettait entre le commencement d'un roman inédit, inséré dans la *Revue étrangère*, et la fin qui n'arrivait pas. Après avoir appris qu'il s'agissait d'*Olympe*, je ne cachai point à l'éditeur la vraie cause du retard. J'avais achevé mon travail la veille de mon départ de Paris, et, comme il devait passer de mes mains dans celles de Dumas, puis être livré à Buloz, il était impossible que cette fin, tant attendue en Russie, y arrivât avant moi. Elle ne tarda pas à m'y suivre.

« A mon retour en France, au bout de

trois ans, les choses étant toujours dans l'état où je les avais laissées, je me vis contraint de recourir à la *Maison Alexandre Dumas et Compagnie*. Je renouai de nouvelles affaires. Mais le chef de l'entreprise manquait de fonds pour payer les manuscrits qu'il avait acceptés, et que je dus retirer de ses mains dans le but de les faire imprimer à mes frais. Il est résulté de ces nouvelles relations un plagiat que je veux dénoncer en justice. C'est un scandale que vous pourrez ajouter à la liste écourtée que vous avez publiée. Le manuscrit de *Fernande* m'a été payé, je n'ai jamais élevé la moindre prétention sur cet ouvrage; mais, cette fois, on me prend, sans y être autorisé par un traité, une de mes idées, une de ces idées mères qui en-

fantent de nombreux volumes ( les *Mohicans de Paris* en ont déjà vingt-deux); j'ai le droit de revendication : aussi, comme Mascarille, vais-je crier au voleur.

« Pour me résumer, monsieur, je vous prie de lancer dorénavant vos anathèmes contre les libraires qui restent complices du trop célèbre romancier, et de prendre quelques informations préalables avant de livrer au blâme le nom des auteurs qui, n'ayant pas le grand mérite de se nommer Alexandre Dumas, ont eu le mérite plus modeste de faire des ouvrages qui contribuent à la réputation universelle d'un spirituel charlatan.

« Veuillez agréer, etc.

« Hippolyte Auger. »

Nous répondrons en peu de mots et catégoriquement à l'auteur de *Fernande.*

Sa lettre, rédigée avec beaucoup de tact et de finesse, ne le justifie en aucune sorte aux yeux des lecteurs sérieux. Il n'est pas fâché de confirmer notre dire par un témoignage public, et l'occasion lui a paru belle pour ressaisir un peu de la renommée littéraire qu'il a volontairement sacrifiée.

Oui, monsieur, volontairement !

Car, à partir du jour où vous avez vu la signature de M. Dumas substituée à la vôtre, il fallait réclamer avec énergie. Vous ne l'avez pas fait, votre silence vous condamne.

Sortez de cette logique. Impossible. Nous vous y tenons les jambes prises.

*Il faut vivre*, d'accord.

Mais, à côté des lettres, il y a vingt professions qui donnent honorablement du pain. C'était à vous d'en choisir une qui vous conduisît à des temps meilleurs.

Jean-Jacques a copié de la musique, l'aviez-vous oublié, monsieur? Dans ses jours de détresse et d'infortune, l'idée ne lui est jamais venue de vendre *Émile* ou le *Contrat social* à Voltaire.

La gloire est fille de la lutte et de la patience. Chacun doit se le rappeler quand il veut écrire.

Céder à la fatigue, jeter vos livres à l'ogre de la plume, et réclamer ensuite

comme un droit notre pitié, vous n'y songez pas, monsieur !

Plus le roman de *Fernande* a de mérite, plus vous êtes coupable.

Grâce à votre faiblesse et à celle des écrivains qui, comme vous, n'ont pas eu le courage de souffrir et d'attendre, un commerce honteux a pu se développer sur une large échelle. Les issues du journalisme et de la librairie se sont de jour en jour fermées davantage, non-seulement pour les ouvriers de la fabrique Dumas, mais pour de plus dignes. Vos marchés clandestins ont multiplié les entraves sur la route de vos jeunes confrères, et ce doit être là, monsieur, l'un de vos plus cuisants remords.

N'essayez donc plus de vous poser en victime, et d'échapper, comme vous dites, à la flagellation.

Les torts de Porcher n'effacent point vos torts ; le refus de publication des éditeurs ne vous disculpe nullement. Vous êtes complice comme eux des crimes littéraires d'Alexandre Dumas, et nous refusons de vous mettre hors de cause.

Réhabilitez-vous en donnant des sœurs à *Fernande*. Signez vos œuvres, et n'accusez pas les autres, quand vous ne devez accuser que vous-même.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

# HENRY MURGER

---

Parmi les jeunes écrivains de l'époque, il n'en est pas un peut-être qui ait eu plus à lutter contre les difficultés de la vie matérielle que celui dont nous allons écrire l'histoire.

Et cependant Henry Murger n'a pas fourni le moindre volume à la maison Alexandre Dumas et Compagnie.

Il a eu froid, il a eu faim; la misère a

longtemps été sa compagne, il a vu ses derniers habits tomber en lambeaux, sans que jamais la pensée lui vînt d'aller frapper à la porte du marchand de phrases, pour lui vendre son style et son âme.

Henry Murger est né à Paris, le 24 mars 1822, dans une maison de la rue Saint-Georges dont ses parents étaient concierges.

Un propriétaire chez lequel ne brillaient ni le sentiment de l'humanité ni celui de la reconnaissance, après avoir eu le pauvre ménage à son service pendant trente-cinq ans, le jeta tout d'un coup sur le pavé, dans un jour de fantaisie brutale.

Heureusement la Providence est là pour réparer l'absence de cœur et les sottises de messieurs les bourgeois de Paris. Elle

ouvrit une loge plus vaste, rue des Trois-Frères, à la famille exilée.

Notre concierge y monta un petit atelier de tailleur.

Si les fées ne viennent plus s'asseoir au berceau des hommes pour y annoncer leur condition future, elles cèdent la baguette magique aux circonstances, et nous voyons celles-ci conduire ostensiblement Henry Murger à sa destinée d'artiste.

Le premier étage de la maison de la rue des Trois-Frères était habité par Garcia[1], père de la Malibran.

Garcia mourut en 1832; Lablache et Baroilhet vinrent tour à tour loger au même étage.

[1] Avant lui, l'appartement donnait asile au baron de Ladoucette.

Des deux maisons voisines, l'une appartenait au peintre Isabey, l'autre à M. de Jouy, de l'Académie française.

Jouy, vieux classique édenté, suant le matérialisme dans une peau voltairienne, s'était sacrilégement avisé d'élever un temple au patriarche de Ferney. Ce temple, d'une abominable architecture grecque, avait un frontispice criblé de rimes toutes en l'honneur du père de la *Pucelle*, et formait le principal ornement du jardin.

Dans son cabinet, sous un énorme globe en verre, le maître de la maison montrait avec orgueil la toge et la perruque de *Sylla*[1], « portées si noblement, disait-il,

[1] Pièce médiocre de M. de Jouy, que Talma releva par son jeu.

par le grand tragédien que la Comédie-Française ne remplacera jamais. »

La bibliothèque du vieil auteur était fort originale.

Elle se composait de huit ou dix rangées de flacons affectant la forme de livres, et contenant des vins exquis ou de fines liqueurs. Au dos de chaque volume on lisait : *Esprit de Montesquieu*, — *Esprit de Rousseau*, etc. .

M. de Jouy, comme toute la peuplade d'artistes, avait pris en affection le jeune Murger.

La Malibran faisait danser sur ses genoux le fils de son concierge.

Henry partagea les jeux d'enfance de Pauline Garcia, et, si nos lecteurs ont la

curiosité d'en apprendre davantage, ils trouveront, à la fin des *Scènes de la vie de jeunesse*[1], une charmante nouvelle qui a pour titre *Premières Amours d'un jeune bluet*.

Cette nouvelle est de l'autobiographie toute pure.

Le héros est Murger en personne à l'âge de dix ans. Sa mère l'habillait en bleu de la tête aux pieds, ce qui explique le surnom de *Bluet* que lui donnait tout le voisinage. Quant à l'héroïne de ces précoces amours (elle va sourire en lisant son nom), c'était la délicieuse jeune fille qui, depuis, est devenue madame Thalberg.

[1] Publiées par Michel Lévy frères.

Henry, jusqu'à sa treizième année, suivit les cours d'une école élémentaire.

Possédant une orthographe passable et une coulée magnifique, on l'envoya chez un avoué, M. Cadet de Chambine, pour y remplir les humbles fonctions de petit clerc.

Trois ans plus tard, en 1838, M. de Jouy le fit entrer, comme secrétaire intime, chez ce fameux comte Tolstoy dont nous avons parlé dans la biographie de mademoiselle Georges.

Le comte exerçait à Paris une mission double.

Officiellement il était chargé de correspondre avec le prince Ouwaroff, ministre de l'instruction publique à Saint-Péters-

bourg. Il lui envoyait des notes sur tout ce qui se passait à l'université de France

Mais, officieusement, M. Tolstoy était le surveillant politique du czar, auquel il adressait une foule de dépêches sous le couvert du comte de Benkendorff, son favori.

Notre jeune secrétaire transcrivait ces dépêches.

Bientôt le patron lui trouva trop d'intelligence et jugea convenable de faire lui-même la besogne.

L'emploi de Murger devint une franche sinécure.

Il consacrait tout son temps à lire les poésies de Victor Hugo et à s'exercer à la rime, en étudiant ce grand maître de l'art moderne.

Quelques numéros de la *Némésis* étant tombés sous la main du jeune homme, il se prit d'une belle indignation contre Barthélemy, que toute la presse accusait d'avoir renié son premier culte politique.

M. Tolstoy faisait alors imprimer un livre sur la législation russe.

Henry obtint de l'imprimeur, comme gratification, la mise au jour d'une satire de cent soixante vers, où Barthélemy était rudement houspillé.

Fidèle à la couleur de son enfance, notre héros se décide à orner d'une splendide couverture bleue cette première élucubration de sa muse.

Il porte lui-même les feuilles chez le brocheur.

Le lendemain, il y retourne pour chercher des exemplaires.

Pénétrant dans l'atelier de brochage, il aperçoit un monsieur qui lit ses vers avec beaucoup de calme. On peut même deviner sur ses lèvres l'intention d'un sourire.

Ce monsieur lève la tête juste pour surprendre un signe expressif adressé à l'arrivant par le chef d'atelier.

— Ah ! ah ! s'écrie-t-il, voici notre auteur satirique, sans doute ?

Le secrétaire du comte Tolstoy, qui n'a rien compris à la pantomime du brocheur, salue en guise d'affirmation.

— Vous semblez fort jeune? lui demande le monsieur.

— J'ai dix-sept ans, répond Murger.

— Alors vous êtes pardonnable... C'est de la poésie comme on en fait à votre âge : mauvaises rimes, consonnances choquantes... Écoutez plutôt ! Je prends quatre vers au hasard :

Pour moi, poëte enfant, quand je lis Némé*sis*,
Par l'admiration tous mes sens sont sai*sis*,
Et, mettant à profit ma jeune poé*sie*,
J'admire l'apostat, mais non l'aposta*sie*.

Outre ces terminaisons désagréables à l'oreille, sentez-vous qu'il faudrait, au second vers, prononcer *saisisse*, afin de ne pas rimer uniquement pour l'œil ? Je ne parle ici que de la forme. Quant au fond, vous comprendrez que je ne puis être juge dans ma propre cause.

— Ah ! mon Dieu ! balbutia Murger, seriez-vous ?...

— Je suis Barthélemy, pour vous servir et renouveler, quand il vous plaira, cette leçon de prosodie... J'ai bien l'honneur de vous tirer ma révérence!

Murger était sous l'empire d'une humiliation profonde.

Il emporta ses brochures, mais pour les jeter au feu jusqu'à la dernière.

Chez le comte Tolstoy, il touchait quarante francs par mois. Le chiffre était modeste. Néanmoins il dépassait de beaucoup encore la juste rémunération des travaux du jeune homme, qui n'avait absolument rien à faire.

En le voyant se destiner aux lettres, le grand seigneur russe pensa que cette petite pension ne lui serait point inutile. Murger

la conserva dix années consécutives, et jamais il ne parle du comte sans un vif sentiment de gratitude.

Au bout de la troisième année, il n'entrait plus chez son patron, logé à l'hôtel de Montmorency, qu'à la fin de chaque mois, pour y toucher ses appointements et pour lui porter les publications nouvelles, avec la facture du magasin de librairie où il les achetait par ordre.

Murger avait permission de couper les feuillets de chaque ouvrage et de le lire; puis on envoyait les volumes à Pétersbourg[1].

[1] A l'époque où furent publiés les *Girondins*, il fallut les expédier huit fois avant qu'ils parvinssent au czar. Les ministres russes et leurs moitiés les interceptaient au passage. Quand tout le monde fut servi, l'autocrate les reçut.

Ces nombreuses lectures, à défaut d'études classiques, lui donnèrent un style et le mirent au courant de toutes les ressources de la langue.

Il était encore chez M. Tolstoy quand éclata la Révolution de février.

Notre héros vint annoncer au comte la prise des Tuileries. En même temps il lui apporta la liste du gouvernement provisoire. Les dépêches, ce jour-là, furent si nombreuses, que M. Tolstoy pria son secrétaire de l'aider un peu.

Cela tombait mal.

Depuis dix-huit mois environ, l'*Artiste*, d'une part, et le *Corsaire*, de l'autre, avaient accepté quelques nouvelles de Murger, et le second journal publiait juste-

ment alors un feuilleton du jeune homme sous ce titre : *Orbassan le Confident.*

L'auteur donnait sa copie au jour le jour.

Ne voulant pas désobliger le comte, il se mit à rédiger tout à la fois les dépêches et le huitième chapitre de sa nouvelle, que les compositeurs attendaient à l'imprimerie.

Ce travail achevé, Murger prit de la cire et cacheta les missives.

Mais, dans sa précipitation, il glissa le huitième chapitre d'*Orbassan* dans l'enveloppe destinée au czar, et la dépêche du czar dans l'enveloppe destinée au *Corsaire.*

Viremaître, directeur du journal, tomba des nues en lisant la lettre suivante :

« Sire,

« La révolution triomphe. A l'heure où je trace ces lignes, le peuple, maître des Tuileries, y porte le saccage et la désolation. Louis-Philippe et sa famille sont en fuite. MM. de Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Marrast et consorts, assemblés à l'Hôtel de Ville, y règlent les destins de la France, » etc.

Si Viremaître fut étonné, le czar dut l'être bien davantage en recevant, au lieu des importantes nouvelles qu'il attendait, une longue tartine dialoguée, portant au dernier feuillet ces mots sacramentels : *La suite au prochain numéro.*

Le petit-fils de Pierre le Grand eut l'in-

délicatesse de ne point renvoyer à Murger sa copie.

Notre jeune auteur entrait alors dans sa vingt-sixième année. L'horizon littéraire commençait à lui ouvrir d'assez belles perspectives. On lui commandait des travaux, mal payés sans doute, mais autour desquels la publicité agitait ses ailes sonores.

Au moment où il avait le plus d'occupation, le comte Tolstoy le fit demander à l'hôtel de Montmorency.

Un vieil amiral russe était venu tout exprès de Saint-Pétersbourg, afin d'étudier à Paris le droit civil, et principalement la partie qui traite des cours d'eau et de la mitoyenneté.

M. Tolstoy jugea convenable de lui prêter son secrétaire.

Celui-ci, non-seulement dut venir en aide au compatriote du comte dans ses recherches, mais encore il eut mission de lui lire quantité d'ouvrages relatifs à un sujet d'étude absolument étranger aux belles-lettres.

Cela devenait d'un soporifique affreux.

Tout le temps de Murger était usurpé par cette besogne assommante. Il n'avait plus une minute à consacrer à ses feuilletons.

Essayant de recourir à la feinte, il eut l'air d'être pris d'un rhume opiniâtre. Mais le vieux Russe ne sembla pas compatir le moins du monde à ses quintes de toux.

Bref, à bout de patience, et voyant que l'amiral s'obstinait à ne lui laisser ni repos ni trêve, Murger envoya dire un beau matin à l'hôtel de Montmorency que son rhume dégénérait en fluxion de poitrine.

A partir de cette époque, on ne le vit plus entrer chez le comte, même pour y palper ses honoraires.

Tous ces détails intéressent le lecteur; néanmoins, comme ils nous ont fait glisser trop vite sur les débuts de notre héros comme écrivain, nous retournons à cinq ou six années en deçà du point biographique où nous sommes.

La rime, chez Murger, fut longtemps une passion malheureuse.

Il n'avait aucune sympathie pour la

prose, et la regardait comme indigne d'un auteur qui se respecte. Son aventure avec Barthélemy ne lui inspira que plus vivement le désir d'escalader les élévations du Parnasse.

Nous le voyons, à l'âge de vingt et un ans, colporter d'éditeurs en éditeurs un manuscrit versifié qui avait pour titre *Via dolorosa*.

C'était une sorte de *Vie de bohème* sous la forme lyrique.

Aucun libraire ne voulut publier ce livre, dont nous retrouvons l'extrait suivant dans un petit journal de théâtre, mort en 1843.

Deux routes à mes pas s'ouvrent : dans la première
Marche, en se coudoyant, une foule vulgaire,
Des ambitieux nains, des esprits routiniers,
Gens d'étroite cervelle et d'appétits grossiers,

Tous pétris et formés d'une argile commune,
Tous par quelque trafic courant à la fortune,
Et quelques-uns parfois obtenant sa faveur
En prenant des sentiers trop étroits pour l'honneur.
L'autre route, plus vaste, est la route choisie
Où, dans tous ses détours suivant leur fantaisie,
A travers des clameurs de louange ou d'affront,
Cheminent gravement, touchant le ciel du front,
Couronnés de lauriers ou couronnés d'épines,
Tous les hommes créés pour les choses divines;
Tous les esprits d'élite et les vastes cerveaux
Sortis d'un moule où Dieu s'est créé des rivaux;
Tous ceux dont la pensée est une urne profonde
Qu'ils ont la mission de verser sur le monde,
Et qui peuvent crier quand ils meurent : « Voilà
Que le monde a perdu tout ce que j'avais là! »
Cette seconde route, immortelle et sacrée,
C'est la route de l'art... etc.

Murger était alors un poëte démocrate avec une teinte légèrement classique.

Voyant les éditeurs s'obstiner dans le refus de ses chefs-d'œuvre, et ne recevant de son patron russe qu'une somme insuf-

fisante pour l'habit, la nourriture et le logement, il essaya d'accroître son budget en se livrant à la peinture.

On a de lui des aquarelles à faire dresser les cheveux.

Champfleury rencontra pour la première fois celui qui devait être un jour son plus intime camarade au milieu d'une horde indescriptible d'auteurs tragiques méconnus et de Michel-Ange en guenilles.

Tous les peintres avaient des noms bizarres.

L'un s'appelait Chien-Caillou, un autre s'appelait Lazare, un troisième le Christ, un quatrième le Gothique.

Parmi les auteurs de tragédies se trou-

vait le fameux Leliou [1], qui ne déclamait jamais ses vers sans avoir préalablement orné sa nuque du significatif bonnet rouge.

Lié presque aussitôt avec Murger, Champfleury le retira de ce guêpier de la bohème démocratique. Il le fit rougir de ses aquarelles et condamna ses rimes avec une implacable rigueur.

— Malheureux! lui dit-il, écris en prose, ou tu ne gagneras jamais ta vie!

Stimulé par le futur auteur de *Mademoiselle Mariette*, notre héros divorça brusquement avec la muse.

Les deux amis composèrent des vaude-

[1] Ce Corneille du dix-neuvième siècle eut une pièce en cinq actes jouée trois fois à l'Odéon.

villes pour le Théâtre du Luxembourg, vulgairement appelé Bobino.

M. Tournemine, alors à la tête de cette vaste administration dramatique, lisait les pièces au contrôle et recevait les auteurs en délivrant des contremarques.

Champfleury et Murger demeuraient ensemble.

Depuis Oreste et Pylade on n'avait pas vu d'amitié plus étroite et plus sincère. Ils s'accordaient admirablement pour tout au monde, excepté pour le travail, dans lequel ils ne purent jamais apporter la moindre unité. Champfleury travaillait le jour, et Murger ne pouvait travailler que la nuit, au milieu d'une consommation de demi-tasses à épouvanter l'ombre de Balzac.

Dans les *Contes d'automne* on trouve une lettre délicieuse où Champfleury fait l'histoire de ce singulier ménage.

« Il y a neuf ans, nous demeurions ensemble, écrit-il à Murger, et nous possédions à nous deux *soixante-dix* francs par mois. Pleins de confiance dans l'avenir, nous avions loué, rue de Vaugirard, un petit appartement de *trois cents* francs. La jeunesse ne calcule pas. Tu avais parlé à la portière d'un mobilier si somptueux; qu'elle te loua sur ta bonne mine, sans aller aux renseignements.

« Tu apportas six assiettes dont trois en porcelaine, un Shakspeare, les œuvres de Victor Hugo, une commode hors d'âge et un bonnet phrygien. Par le plus grand des hasards j'avais deux matelas, cent

cinquante volumes, un fauteuil, deux chaises et une table, de plus une tête de mort.

« Les huit premiers jours se passèrent de la façon la plus charmante.

« On ne sortait pas, on travaillait, on fumait beaucoup. Je retrouve dans mes papiers une note sur laquelle ces mots sont écrits :

BÉATRIX,

Drame en cinq actes,

PAR HENRY MURGER,

Représenté sur le théâtre de...

le... 18...

« Cette page a été arrachée d'un énorme cahier blanc ; car tu avais la mauvaise ha-

bitude d'user tout le papier à faire uniquement des titres de drames. Tu mettais sérieusement le fameux mot *représenté*, afin de juger de l'effet du titre.

« Vinrent les jours de grande disette.

« Après une longue discussion, nous accablant l'un et l'autre de reproches sur la folle prodigalité que nous apportions en tout, il fut convenu qu'aussitôt la rente de soixante-dix francs touchée, l'on tiendrait un compte sévère des dépenses. Or, ce LIVRE DE COMPTE, je le retrouve aussi dans mes papiers. Il est simple, touchant, laconique, plein de souvenirs.

« Nous étions d'une grande honnêteté le 1er de chaque mois.

« Je lis au 1er novembre 1843 : « Payé « à madame Bastien pour dû de tabac,

« deux francs. » Nous payons aussi l'épicier, le restaurant (il y a *restaurant!*), le charbonnier, etc. Le 1er est un jour d'allégresse; je lis : « Dépensé au café trente-cinq cen- « times; » folle dépense qui dut me valoir le soir une série de remontrances. Ce jour-là tu achetas (j'en suis effrayé!) pour soixante-cinq centimes de pipes.

« Le 2 novembre, on donne une forte somme à la blanchisseuse : cinq francs. Je passe le pont des Arts comme un membre de l'Institut, et j'entre fièrement au café Momus. Nous avions découvert ce bienfaisant établissement, qui fournissait une demi-tasse à vingt-cinq centimes.

« Le 3 novembre, tu décides que, pendant la durée des soixante-dix francs,

nous ferons nous-mêmes la cuisine. En conséquence, tu achètes une marmite (quinze sous), du thym et du laurier. Ta qualité de poëte te faisait trop chérir le laurier : la soupe en était constamment affligée. On fait provision de pommes de terre. Toujours du tabac, du café et du sucre.

« Il y eut des grincements de dents et des malédictions quand il s'agit d'inscrire les dépenses du quatrième jour de novembre.

« Pourquoi me laissais-tu sortir les poches si pleines d'argent ? Toi, tu étais allé chez Dagneaux dépenser vingt-cinq centimes. — Que diable pouvait fournir Dagneaux pour vingt-cinq centimes ? — Ah ! combien coûtent les moindres plaisirs ! Sous prétexte d'aller entendre gratis un

drame d'un habitant de Belleville, je pris deux omnibus, un pour aller, un pour revenir. Deux omnibus! Je fus bien puni de cette prodigalité : par une poche trouée prirent la clef des champs trois francs soixante-dix centimes.

« Comment osai-je rentrer et affronter ta colère?

« Déjà les deux omnibus valaient une dure admonestation; mais les trois francs soixante-dix!... Si je n'avais commencé par te désarmer en te racontant le drame bellevillois, j'étais perdu.

« Et cependant, le lendemain, sans songer à ces pertes terribles, nous prêtons à G***, qui semble réellement nous prendre pour ses banquiers (la maison Murger et Compagnie), une somme énorme,

trente-cinq sous. Je cherche par quels moyens insidieux ce G*** était parvenu à capter notre confiance, et je ne trouve que l'inexpérience d'une folle jeunesse; car enfin, deux jours après, G*** a l'audace de reparaître et de demander encore une nouvelle somme.

« Jusqu'au 8 novembre, on fait exactement l'addition au bas des pages. Nous sommes à quarante francs soixante et un centimes. Là s'arrêtent les additions. Nous ne voulions plus sans doute trembler à la vue du total.

« Le 10 novembre, tu achètes un dé.

« Sans être grand observateur, il est facile de s'imaginer l'introduction momentanée d'une femme, quoique cependant quelques hommes aient l'adresse de re-

coudre leurs hardes dans des moments de loisir.

« A la date du 14, M. Crédit revient.

« M. Crédit va chez l'épicier, chez le marchand de tabac, chez le charbonnier. M. Crédit n'est pas trop mal accueilli; il a même du succès, sous ta forme, auprès de la demoiselle de l'épicière.

« Est-ce qu'au 17 novembre M. Crédit est mort? Je vois écrit à la colonne AVOIR : « Redingote... trois francs. »

« Ces trois francs viennent du Mont-de-Piété. Quel être inhumain que ce mont qu'on devrait appeler le Mont-sans-Piété! Nous a-t-il assez humiliés par la voix de ses commis!

« J'avais engagé mon unique redingote,

et cela pour prêter la moitié du prêt à l'incessant G***.

« Le 19 novembre, nous vendons des livres. La fortune nous sourit; on mettra la poule au pot avec beaucoup de laurier.

« M. Crédit continue avec un grand sang-froid d'aller aux provisions. Il se présente partout jusqu'au 1er décembre, et paye intégralement ses dettes. Je n'ai qu'un regret, c'est de voir le petit registre s'interrompre brusquement après un mois; rien que le mois de novembre, ce n'est pas assez ! Si nous l'avions continué, ce serait autant de jalons pour nous rappeler notre jeunesse.

« Beaux temps ! où, de notre petit balcon, nous voyions, de tout le jardin du

Luxembourg, un arbre, — et encore il fallait se pencher[1]! »

Nous engageons l'auteur de *Fernande* à méditer profondément cette lettre.

Au lieu de se résigner à vivre avec une rente mensuelle de soixante-dix francs, Murger et son Pylade auraient pu obtenir aussi de Porcher des billets de banque. Il suffisait de lui vendre, pour être signés Dumas, les volumes qui depuis ont fait leur réputation.

Mais ils préférèrent narguer la détresse, en attendant la gloire.

Cédant aux fatales exigences du terme, nos amis durent quitter bientôt leur mo-

[1] *Contes d'automne*, page 175 et suivantes. (Publiés par Victor Lecou.)

deste appartement de la rue de Vaugirard, et rentrer dans le taudis commun de la bohème, rue des Canettes, non loin du cabinet de lecture de l'excellente madame Cardinal[1].

Les Raphaëls au nom baroque et le tragique Lelion n'étaient plus là; mais il y avait, en revanche, des artistes aujourd'hui célèbres, Bonvin, Courbet, Chintreuil, le musicien-peintre Schann', le philosophe Wallon, le précepteur Barbara, le chansonnier Pierre Dupont, et une foule d'autres.

Barbara, Schann' et Wallon sont photographiés dans la *Vie de bohème.*

Wallon, le philosophe au patelot-noi-

[1] Voir la biographie de Champfleury.

sette, dont les poches se trouvent éternellement remplies de bouquins achetés sur les quais, y joue son rôle sous le pseudonyme antithétique de Colline.

C'est aujourd'hui l'un de nos écrivains spiritualistes les plus remarquables.

Quant à Barbara, la *Revue de Paris* doit à sa plume de charmantes nouvelles. Il ne pardonne pas à Murger de l'avoir mis en scène sous le nom de Barbemuche. Sa rancune est persévérante et profonde ; il vient d'écrire un livre intitulé l'*Assassinat du Pont-Rouge*, où le Rodolphe de la *Vie de bohème* est traité comme un vil chenapan.

Schann', moins susceptible, n'en voulut jamais à Murger de l'avoir appelé

Schaunard. Il a composé des mélodies gracieuses sur *Musette*. Aujourd'hui marchand de poissons, il fait fortune.

Le romantisme triomphait dans la bohème. Champfleury seul et Courbet protestaient au nom de la future école réaliste.

Murger converti trépignait avec rage sur son idole classique renversée. Dans le culte du nouveau dogme, sa ferveur allait jusqu'à l'exagération. Il n'admettait aucune espèce de règles, travaillait sans but, au hasard, et composait des feuilletons extravagants, dont le titre seul faisait bondir Champfleury.

L'un des moins étranges s'intitulait: *Amours d'un Grillon et d'une Étincelle.*

On amena graduellement Murger au réalisme pour le fond; mais il resta poëte dans la forme, et c'est là sans contredit une des plus heureuses transformations de son talent.

Toute la troupe des bohèmes se rassemblait au célèbre café Momus, situé près du journal des *Débats*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois[1].

Ayant adopté une salle, ils ne tardèrent pas à la rendre inabordable au commun des habitués. Leurs allures excentriques effarouchaient le consommateur paisible. Ils versaient de l'encre dans les boîtes à

[1] Au moment où nous traçons ces lignes, il va disparaître dans les démolitions qui dégagent la vieille église. Bientôt il n'existera plus que dans les œuvres de Murger et de Champfleury.

chapelure, au grand scandale des joueurs de dominos, qui se noircissaient les ongles au contact du double-six.

Tous les journaux de l'établissement devaient être apportés de grand matin dans la salle des bohèmes, et le courroux de Rodolphe-Murger éclatait d'une façon terrible quand on s'était permis d'attenter à la virginité de la bande.

Le garçon qui les servait devint idiot à la fleur de l'âge.

C'est Rodolphe lui-même qui consigne le fait dans ses œuvres.

Il n'y avait qu'un seul jeu de tric-trac dans l'établissement. Champfleury et le philosophe Colline osaient parfois l'acca-

parer de dix heures du matin à minuit, répondant à ceux qui le demandaient :

« — Le tric-trac est en lecture, qu'on repasse demain ! »

De jour en jour s'accumulèrent les griefs du maître du café. Ces griefs sont énumérés dans le onzième chapitre de la *Vie de bohème*.

A cette époque, c'est-à-dire en 1844, Murger était rédacteur en chef d'une feuille aussi obscure qu'indigente, appelée le *Moniteur de la Mode*.

Il y insérait des nouvelles gratis, et ses amis intriguaient pour avoir le même honneur.

Mais il n'y avait point assez de place.

Il fallut créer une succursale appelée le *Castor*, journal des chapeliers, que Murger orna de la copie des bohèmes[1].

Or, le maître du café Momus ayant refusé de s'abonner à la nouvelle feuille, « M. Rodolphe et sa compagnie appelaient tous les quarts d'heure le garçon et criaient : Le *Castor !* apportez-nous le *Castor !* »

Bon gré, mal gré, l'estaminet dut prendre un abonnement.

Ce fut le premier grief; il devait être suivi de bien d'autres.

« Le peintre bohème Marcel, oubliant qu'un café est un lieu public, s'est per-

[1] Le *Castor* mourut parce qu'on n'y parlait pas de chapeaux.

mis d'y transporter son chevalet, sa boîte à peindre et tous les instruments de son art. Il pousse même l'inconvenance jusqu'à y appeler des modèles de sexes divers.

« Suivant l'exemple de son ami, M. Schaunard parle de transporter son piano dans l'établissement, et n'a pas craint d'y faire chanter en chœur un motif tiré de sa symphonie l'*Influence du bleu dans les arts*. En outre, M. Schaunard y donne des rendez-vous à une dame qui s'appelle Phémie, et qui a toujours oublié son bonnet.

« Non contents de ne faire qu'une consommation très-modérée, ces messieurs ont essayé de la modérer davantage. Sous prétexte qu'ils ont surpris le moka de l'é-

tablissement en adultère avec la chicorée, ils ont apporté un filtre à esprit-de-vin, et rédigent eux-mêmes leur café, qu'ils édulcorent avec du sucre acquis au dehors à bas prix, ce qui est une insulte faite au laboratoire.

« Corrompu par les discours de ces messieurs, le garçon Bergami (ainsi nommé à cause de ses favoris), oubliant son humble naissance et bravant toute retenue, s'est permis d'adresser à la dame du comptoir une pièce de vers dans laquelle il l'excite à l'oubli de ses devoirs de mère et d'épouse. Au désordre du style, on a reconnu que cette lettre avait été écrite sous l'influence de M. Rodolphe et de sa littérature[1]. »

[1] *Vie de bohème*, page 151 et suivantes.

Or ceci est une grave erreur. Nous devons laver Murger de l'inculpation.

L'audacieux Bergami n'avait ouvert son cœur à de criminelles espérances qu'après avoir prêté l'oreille aux discours de Jean Journet. Celui-ci, reçu malheureusement au milieu de la société bohème, cherchait à y développer le fouriérisme dans ses plus érotiques applications.

Ce fut à quelque temps de là que Champfleury trouva l'apôtre prêchant aux genoux de Mariette.

Nous ne reproduirons pas une seconde fois le scandale de l'anecdote [1].

Bref, le café Momus, affligé pendant

[1] Voir la biographie de Champfleury, page 82.

quatre ou cinq ans de la présence des bohèmes, perdit toute sa clientèle. A la Révolution de 1848, M. Louvet, son patron, fut à deux doigts de la ruine.

Rodolphe et sa bande eurent des remords.

Après avoir perdu l'établissement, ils cherchèrent à y ramener la foule, et Champfleury, pour arriver à ce but, trouva dans son imaginative une rubrique merveilleuse.

Il faisait alors partie de la rédaction de l'*Événement* et de celle du *Corsaire*.

Tout à coup ces deux journaux annoncent, dans les nouvelles diverses, que, chez M. Louvet, propriétaire du café Momus, on a découvert, au fond d'un gre-

nier, deux vieilles malles, toutes pleines de manuscrits de l'auteur de *Faublas*.

Les autres feuilles parisiennes reproduisent le canard avec le plus magnifique ensemble. Tous les libraires affluent chez Momus. Une multitude inouïe de curieux encombrent les salles. On y consomme du matin au soir, et les bohèmes, si longtemps maudits, sont comblés de bénédictions[1].

Murger était entré avec Champfleury à l'*Artiste*, où Arsène Houssaye, compatriote de l'auteur des *Contes d'automne*, accueillit nos jeunes écrivains de la façon la plus sympathique.

[1] M. Louvet, depuis, a acheté huit cent mille francs le café de la Rotonde au Palais-Royal. Il paye dix mille écus à l'ancienne liste civile d'Orléans rien que pour avoir le droit de *chaises* dans le jardin.

Ensemble toujours ils firent leurs débuts au *Corsaire*.

Viremaître, excessivement fort sur le chapitre de l'économie, leur payait en coupons de loge et en billets d'orchestre des articles où le génie de M. Ponsard était complétement méconnu.

Les *Scènes de la vie de bohème* parurent pour la première fois dans ce journal, au prix modeste de quinze francs le feuilleton.

Cette originale étude, si pleine de vérité, si folle de joie, si ruisselante de larmes[1]; ces pages où le cœur déborde de

[1] A côté d'une foule d'histoires comiques et parfois risquées, il y a des épisodes d'une sensibilité exquise. Celui de Francine, la jeune poitrinaire, est du nombre.

séve, où l'illusion chasse une réalité pénible, où la vive jeunesse prend des ailes et saute gaiement le fossé de la misère pour gagner l'avenir et l'espérance, méritent en tous points le succès obtenu.

Si le lecteur ne se rend pas encore bien compte de ce qu'il faut entendre par la vie de bohème, Henry Murger va le lui expliquer en quelques lignes.

« La bohème, c'est le stage de la vie artistique; c'est la préface de l'Académie, de l'Hôtel-Dieu ou de la Morgue. »

Tout homme qui entre dans les arts sans autre moyen d'existence que l'art lui-même sera forcé de passer par les sentiers de la bohème; et beaucoup de nos contemporains illustres se rappellent, en

le regrettant peut-être, le temps où, gravissant la verte colline de la jeunesse, ils n'avaient d'autre fortune, au soleil de leurs vingt ans, que le courage, qui est la vertu des jeunes, et que l'espérance, qui est le million des pauvres.

« Tous les chemins sont bons aux bohèmes; ils savent mettre à profit jusqu'aux accidents de la route. Pluie ou poussière, ombre ou soleil, rien n'arrête ces hardis aventuriers, dont tous les vices sont doublés d'une vertu. Leur existence de chaque jour est une œuvre de génie, un problème quotidien qu'ils parviennent toujours à résoudre à l'aide d'audacieuses mathématiques. Ces gens-là se feraient prêter de l'argent par Harpagon, et auraient trouvé des truffes sur le radeau de la *Mé-*

*duse*. Au besoin ils savent pratiquer l'abstinence avec toute la vertu d'un anachorète; mais qu'il leur tombe un peu de fortune entre les mains, vous les voyez aussitôt cavalcader sur les plus ruineuses fantaisies, ne trouvant jamais assez de fenêtres par où jeter leur argent. Le dernier écu mort et enterré, ils recommencent à dîner à la table d'hôte du hasard, où leur couvert est toujours mis, et, précédés d'une meute de ruses, braconnant dans toutes les industries qui se rattachent à l'art, chassent du matin au soir cet animal féroce qu'on appelle la pièce de cinq francs.

« Les bohèmes savent tout et vont partout, selon qu'ils ont des bottes vernies ou des bottes crevées. On les rencontre un jour accoudés à la cheminée d'un salon du

monde, et le lendemain attablés sous les tonnelles des guinguettes dansantes. Ils ne sauraient faire dix pas sur le boulevard sans rencontrer un ami, et trente pas n'importe où sans rencontrer un créancier.

« Vie de patience et de courage, où l'on ne peut lutter que revêtu d'une forte cuirasse d'indifférence à l'épreuve des sots et des envieux, où l'on ne doit pas, si l'on ne veut trébucher en chemin, quitter un seul moment l'orgueil de soi-même, qui sert de bâton d'appui; vie charmante et vie terrible, qui a ses victorieux et ses martyrs, et dans laquelle on ne doit entrer qu'en se résignant d'avance à subir l'impitoyable loi du *Væ victis*[1] ! »

[1] Préface de la *Vie de bohème*, page 6 et suivantes.

Dieu nous préserve de déflorer par une sèche et courte analyse le beau livre de Henry Murger. Deux adorables types, dessinés de main de maître, ont fait la fortune de l'œuvre.

On devine que nous parlons des portraits de mademoiselle Mimi et de Musette.

En décidant Murger à écrire en prose, Champfleury n'avait pu, fort heureusement, lui communiquer sa haine profonde de la rime, et la *chanson de Musette* est une délicieuse réminiscence des premiers débuts poétiques de notre héros.

Nous étions bien heureux dans ta petite chambre,
Quand ruisselait la pluie et que soufflait le vent.
Assis dans le fauteuil, près de l'âtre, en décembre,
Aux lueurs de tes yeux j'ai rêvé bien souvent.

La houille petillait. En chauffant sur les cendres,
La bouilloire chantait son refrain régulier,
Et faisait un orchestre au bal des salamandres
Qui voltigeaient dans le foyer.

Feuilletant un roman, paresseuse et frileuse,
Tandis que tu fermais tes yeux ensommeillés,
Moi je rajeunissais ma jeunesse amoureuse,
Mes lèvres sur tes mains et mon cœur à tes pieds.

Cette vie d'amour sous la mansarde, au milieu de privations de tout genre, ne séduisit pas longtemps la volage Musette. Elle disparut, laissant Rodolphe dans les pleurs.

Il la retrouva plus tard, couverte de plumes et vêtue comme une duchesse.

Autour de son bras blanc une perle choisie
Constelle un bracelet ciselé par Froment,
Et sur ses reins cambrés un grand châle d'Asie
En cascades de plis ondule artistement.

Hélas! hélas! ce n'est plus Musette, et les doux rêves d'autrefois ont disparu sans retour.

Pour moi, je t'aimais mieux dans tes robes de toile,
Printanière indienne ou modeste organdi,
Atours frais et coquets, simple chapeau sans voile,
Brodequins gris ou noirs, et col blanc tout uni.

Car ce luxe nouveau qui te rend si jolie
Ne me rappelle pas mes amours disparus,
Et tu n'es que plus morte et mieux ensevelie
Dans ce linceul de soie où ton cœur ne bat plus.

Alfred Vernet, neveu du grand peintre, inspiré par la *chanson de Musette*, composa sur les strophes un air charmant.

Le judicieux éditeur du passage de l'Opéra, Bernard Latte, consentit à publier cette musique, mais à condition qu'on y appliquerait d'autres paroles.

Murger, en 1849, travaillait à l'*Événement* avec Champfleury[1] et Charles Hugo.

Ce journal eut la primeur des *Amours d'Olivier*, autobiographie fort intéressante où notre héros donne indiscrètement une foule de détails que nous nous serions cru dans l'obligation de taire.

On peut les lire où ils se trouvent.

Le *Dix Décembre* publia, quelque temps après, le *Souper des funérailles*.

Dans les *Scènes de la vie de jeunesse*, on retrouve ces deux nouvelles, accompagnées de *Christine*, — du *Fauteuil en-*

[1] Champfleury publia dans ce journal l'*Apôtre Jupile*, histoire d'un monsieur qui voulait changer les hommes en leur faisant manger des légumes au lieu de viande. Cette nouvelle fait partie des *Excentriques*.

*chanté*, — de la *Fleur bretonne*, et de sept à huit autres bluettes pleines de fantaisie, de fraîcheur et de grâce. On peut leur adresser le reproche d'être parfois légèrement immorales, mais c'est d'une immoralité sans péril pour le cœur. Si nous pouvons nous exprimer de la sorte, Murger a toute la poésie de son ignorance religieuse, toute la naïveté de son éducation faite au hasard. C'est une bonne et franche nature qui n'a point mûri au soleil des croyances, et l'on sent qu'il y a de l'honnêteté dans sa démoralisation même.

A l'époque où nous en sommes de son histoire, Murger habitait un hôtel garni de la rue Mazarine.

En quittant la Bohème, Oreste et Pylade

n'avaient pas cru possible de reprendre le ménage en commun. Champfleury venait d'entamer avec Mariette la désolante épopée de ses amours, et, comme la demoiselle avait légèrement subi l'influence des prédications de Jean Journet, on croyait devoir la tenir en charte privée.

Dans le même hôtel que Murger demeurait le citoyen Proudhon.

L'auteur de la *Vie de bohème*, coudoyant de temps à autre, le long d'un corridor sombre, un homme qui rentrait avec une bouteille et un pain sous le bras, ne devinait certes point le démolisseur fougueux qui allait essayer bientôt de faire de la société moderne un amas de décombres.

Voyant presque toutes les nuits de la lumière chez ce personnage, il le prenait pour un artisan laborieux qui sacrifiait au travail une partie des heures du sommeil.

Grande fut sa surprise, quand l'homme au pain et à la bouteille devint tout à coup un personnage en 1848.

M. Proudhon fonda le *Représentant du peuple*.

Lisant, un soir, un numéro de ce journal, Murger y trouve un article féroce contre l'intelligence et les lettres.

Son voisin de chambre y déclarait en propres termes qu'un batelier du Tibre lui semblait préférable à l'auteur des *Orientales*.

Cet article indigna profondément le jeune homme.

Décidé à y répondre séance tenante, il cherche sa plume et ne la trouve point[1]. En désespoir de cause, il s'adresse au propriétaire de l'hôtel pour en avoir une. Après cinq minutes de recherches inutiles, celui-ci n'en trouvant pas lui-même, s'écrie :

— Attendez ! je vais monter chez monsieur Proudhon, il y en a toujours.

— Bon ! fit Murger, ce sera plus drôle !

Et la plume du terrible socialiste servit à son éreintement dans le *Dix Décembre*.

[1] De ses anciennes mœurs de bohème, Murger conserve encore aujourd'hui l'habitude de travailler partout, excepté chez lui.

Un ami de notre héros, Antoine Fauchery, jeune littérateur de mérite, qui depuis s'est expatrié pour aller chercher fortune dans la Nouvelle-Hollande[1], lui amena, un jour, Théodore Barrière.

Cet écrivain dramatique, séduit par la lecture de la *Vie de bohème*, venait proposer à Murger de mettre son livre en pièce.

Déchiqueter romans et nouvelles pour les recoudre ensuite, aux lueurs de la

[1] Il est, avec Murger, Vitu et Banville, auteur d'un roman par lettres intitulé la *Résurrection de Lazare*. Publiant ce livre comme suite aux *Amours d'Olivier*, l'éditeur Michel Lévy n'accepta que deux signatures sur le titre; mais, dans la préface, Murger donne le nom de ses autres collaborateurs. Nous signalons ceci au pirate Alexandre Dumas, comme principe élémentaire de l'honnêteté de la plume.

rampe, est l'unique talent de messieurs du théâtre. Seulement ils ne demandent pas toujours permission à l'auteur d'un livre, et gardent pour eux le bénéfice des recettes.

M. Barrière eut plus de conscience que la plupart de ses collègues.

Henry Murger accepta la collaboration qui lui était offerte, — et les cinq actes de la *Vie de bohème* furent portés à Morin, directeur des Variétés.

Tous les artistes du théâtre dénigrèrent la pièce et lui prédirent une chute honteuse.

Elle eut un succès pyramidal [1].

Au milieu des répétitions, Morin cessa

[1] Nos ex-bohémiens de la rue des Canettes assistèrent à la première représentation, dans des loges de face, en habit noir et en gants beurre-frais.

d'être directeur, et le spirituel Thibaudeau lui succéda. Rencontrant Barrière, le soir même de son installation, il lui dit :

— Vous avez une grande machine en répétition chez moi?

— Oui, la *Vie de bohème.*

—Diable!... ce sera ruineux à monter.

— Pourquoi donc?

— La Bohême, mon cher, la Bohême!... J'ai visité les magasins tout à l'heure : il n'y a pas un seul costume hongrois!

Cet intelligent directeur était comme ses artistes, il ne croyait point au succès de l'œuvre.

Surpris de voir les recettes se maintenir à mille écus pendant les quinze premiers

jours, il attribua le gonflement de la caisse à l'habileté de son administration. Quand il voyait Murger, il s'écriait en lui frappant sur l'épaule d'un air protecteur :

— Eh bien, jeune homme, vous devez être content ; nous la jouons, votre pièce!

Deux mois après, M. Thibaudeau refusa le *Bonhomme Jadis*, qui trouva refuge à la Comédie-Française. Aujourd'hui ce petit chef-d'œuvre de Murger a cent représentations bien comptées.

Buloz, après le retentissement de la *Vie de bohème*, appela le jeune auteur et lui demanda un MORCEAU (*sic*).

Henry Murger lui envoya les premières feuilles du *Pays latin*.

— Mais, dit Buloz, vous ne voulez donc pas sortir de ce monde-là?

— Qu'est-ce que ça vous fait, dit Murger, puisque vous vous appelez la *Revue des deux Mondes?*

Ce médiocre calembour fit sourire l'autocrate qui ouvre et ferme à volonté le premier recueil littéraire de l'époque. Il attacha Murger à la *Revue* par un traité fort en règle et publia successivement le *Pays latin*, *Adeline Protat* et les *Buveurs d'eau*[1].

[1] Michel Lévy a publié en volumes tout ce que Murger a donné à la *Revue des Deux Mondes*, ainsi que plusieurs autres ouvrages dont voici les titres : le *Dessous du panier*, — *Ballades et Fantaisies*, — le *Roman de toutes les femmes*, — *Propos de ville et Propos de théâtre*. Ce dernier livre se compose des articles insérés jadis dans le *Corsaire*.

Des critiques affirment que Murger n'a qu'une seule corde en littérature, et que cette corde vibre éternellement d'un bout à l'autre de ses livres.

Selon nous, rien n'est plus injuste que cette accusation.

Les *Buveurs d'eau* ressemblent à la *Vie de bohème* comme le drame ressemble à la comédie. En retournant son idée sous la face sérieuse, Murger a écrit bien réellement une œuvre nouvelle, où se rencontrent un véritable talent d'observation et des aperçus philosophiques pleins de profondeur. La grand'mère qui descend aux humbles fonctions de femme de ménage pour aider ses petits-fils artistes est un admirable type à la Balzac, et nous dé-

fions un romancier moderne d'écrire la scène de la falaise, entre Hélène et Antoine, plus dramatiquement que ne l'a fait Murger.

*Adeline Protat* est une étude réaliste, admirable de simplicité campagnarde et de peinture naïve.

Pour la première fois, l'auteur est d'une moralité scrupuleuse dans les péripéties et dans le dénoûment de son œuvre. Nous sommes de l'avis du journal suisse qui écrivait un jour :

« Henry Murger a été *lessivé* par la *Revue des Deux Mondes.* »

Quant à la Mariette du *Pays latin*, nous prions Murger et Champfleury de s'expli-

quer définitivement sur ce démon femelle.

Si Fernand, — comme tout porte à le croire, — n'est autre que Murger lui-même, et si les deux Mariette ne sont qu'une seule et même femme, nous félicitons notre héros d'avoir providentiellement échappé au suicide par le poison; mais un pareil désespoir nous touche peu. L'expérience de Pylade aurait dû protéger Oreste.

Henry Murger a le tort de s'endormir au milieu de ses succès littéraires.

Qu'il y prenne garde, le public ne pardonne jamais à ses écrivains de prédilection de ne pas lui donner tout ce qu'il a droit d'en attendre.

Si notre héros ne mène plus la vie de

bohème, à coup sûr il mène la vie de paresse.

Presque toujours il habite Marlotte, village situé à deux lieues de Fontainebleau, tout au bord de la splendide forêt tant aimée de nos artistes.

Là, Murger se transforme en gentilhomme chasseur.

Il a perpétuellement le fusil sur l'épaule et la carnassière aux flancs. Demandez-lui ce qu'il a fait en littérature pendant l'année 1856, il vous répondra :

— J'ai tué trois chevreuils, vingt-neuf faisans et douze lièvres.

FIN.

# ÉPILOGUE

Au moment où nous écrivons la dernière ligne de la biographie de Murger, un huissier nous envoie la sommation suivante :

« L'an mil huit cent cinquante-six, le vingt-neuf février, à la requête de M. Noël Parfait, ancien représentant du peuple, demeurant actuellement à Bruxelles, rue

d'Assaut, n° 26, élisant domicile en ma demeure,

« J'ai, Louis-Michel Drion, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue Bourbon-Villeneuve, n° 9,

« Soussigné, fait sommation à M. Eugène de Mirecourt, homme de lettres, rédacteur des *Contemporains*, au domicile de M. Gustave Havard, éditeur, demeurant à Paris, rue Guénégaud, n° 15, où étant et parlant à ce dernier, ainsi dit (nous demandons pardon du style à nos lecteurs), qui s'est chargé de remettre cette copie audit sieur de Mirecourt,

« Et par copie séparée à M. Gustave Havard, éditeur des *Contemporains*,

« D'avoir à insérer dans la plus prochaine livraison des *Contemporains*, suivant les termes de la loi, la réclamation ci-après, à eux adressée le vingt janvier dernier par le requérant, et ayant trait à un fait erroné que M. Eugène de Mirecourt a avancé dans le n° 49 (pages 114 et 115) de sa publication :

« Bruxelles, 20 janvier 1856.

« Monsieur,

« Dans le 49ᵉ numéro de vos *Contemporains* (pages 114 et 115), je lis le passage suivant :

« . . . . M. Dumas réfléchit que Bruxelles
« donne asile, dans ses murs, à bon nombre
« de littérateurs républicains sans ouvrage :

« — Corbleu! voilà mon affaire! Esquiros et « Noël Parfait puiseront dans ma bourse, « mangeront à ma table et me feront de la « copie. Partons pour Bruxelles!

« Hélas! *Isaac Laquedem*, premier produit « de la collaboration démocratique et sociale « de ces messieurs, brouille M. Dumas avec « le *Constitutionnel*. . . . . »

« Vous avez été mal renseigné, monsieur; je ne suis pour rien, absolument pour rien, dans le roman d'*Isaac Laquedem*, et je puis vous certifier que, pas plus que moi, mon ami Esquiros n'y a participé.

« Il vous faut donc restituer à M. Alexandre Dumas tout le mérite de cette BELLE ŒUVRE, que je qualifie ainsi, non pour vous contredire, mais pour vous bien prouver qu'à son égard j'ai le droit d'être impartial.

« Une fois déjà, monsieur, dans votre biographie de M. Théophile Gautier, il vous avait plu de faire intervenir mon nom; je m'abstins alors de réclamer contre vos erreurs,

parce que vous vous contentiez de me prêter du ridicule[1]; mais, aujourd'hui que vous m'attribuez un honneur qui ne m'appartient pas, je me crois obligé de rompre le silence que je gardais depuis quatre ans dans ma retraite forcée.

« NOEL PARFAIT. »

« Leur déclarant que, faute de satisfaire à la présente sommation, le requérant se pourvoira ainsi qu'il avisera.

[1] Nous avons dit, page 65 de la notice consacrée à l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* « qu'une destinée fatale contraignait Noël Parfait à jouer partout, même en politique, le rôle de doublure. » Si l'ex-représentant du peuple prend cette *vérité* pour un *ridicule*, il en a le droit. Nous aurions pu ajouter qu'il est monté une seule fois à la tribune, le jour de la discussion du projet de loi d'impôt sur les chiens, pour demander qu'on exemptât le *chien savant* de la taxe. C'est là tout l'historique de sa carrière parlementaire.

« A ce que M. Eugène de Mirecourt n'en ignore, je lui ai, en parlant comme dessus, laissé cette copie.—Coût, six francs quarante-cinq centimes.

« *Signé*, Drion. »

Voilà bien, monsieur Noël Parfait, toute votre prose et toute celle de votre huissier. Maintenant voici ce que nous avons à répondre.

Esquiros et vous travaillez depuis cinq ans pour le noir mousquetaire.

Pendant son séjour à Bruxelles, vous étiez logés dans sa maison, vous mangiez à sa table.

De funestes destins politiques vous ont

jetés sous sa dépendance, et, au lieu de faire un honnête commerce de vins, comme M. Caussidière à Londres, vous faites un détestable et répréhensible commerce de plume.

« Il faut vivre », direz-vous, comme le disait tout à l'heure, en tête de ce petit livre, M. Hippolyte Auger.

Non vraiment, il ne faut point vivre ainsi, messieurs !

Cherchez le pain quotidien dans quelque industrie honorable, et ne vendez pas au brocanteur littéraire ce que Dieu vous a donné de talent et d'esprit. Nous regrettons que M. Dumas vous tienne par la famine et vous engage dans de fausses démarches ; mais *Isaac Laquedem*, cette

BELLE ŒUVRE, est bien de vous, n'en déplaise à l'huissier Drion et à son grimoire. Le fait est de notoriété publique, et nous en avons eu la confirmation directe par une personne liée de fort près à M. Esquiros.

Donc, nous ne rétractons pas une ligne de ce que nous avons affirmé.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

le tambour ~~[illegible]~~ les moniteurs de [illegible]
lévy et demandez lui s'il n'a pas des épreuves
la complaisance de me les apporter.
[illegible] on prendra une boite de Bourg[illegible]
à bientôt – vieil ami.
vous Henry Murger

FRANCIS WEY

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

FRANCIS WEY

Lith. par G. HAVARD

*Imp. de Mangeon* [illegible]



LES CONTEMPORAINS

---

# FRANCIS WEY

PRÉCÉDÉ

D'UNE LETTRE A EUGÈNE SUE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
BOULEVARD DE SÉBASTOPOL
rive gauche



1858

# A M. EUGÈNE SUE

---

Paris, 6 octobre 1855.

MONSIEUR ET GRAND SOCIALISTE,

Vous avez emprunté les colonnes d'une gazette savoyarde pour y insérer, au sujet de votre biographie, une

réfutation très-violente, si j'en crois les bruits qui circulent.

Il est fâcheux que cet article, signé de vous, ne soit point encore entre mes mains. J'aurais eu grand plaisir, je vous le jure, à le communiquer à mes lecteurs.

Toutefois, ils n'y perdront rien pour attendre.

Puisque les journaux où vous daignez me combattre ne peuvent passer la frontière, il se trouvera bien à Chambéry, ou dans quelque autre ville des États sardes, un honnête

homme, ami des saines doctrines, qui enverra chez mon éditeur, bien mystérieusement et sous enveloppe, vos lignes agressives, afin que je puisse en prendre connaissance.

Je compte même, il faut l'avouer, sur le présent avis pour obtenir plus sûrement et plus vite l'article dont il est question.

Mais, entre nous, la main sur la conscience, quel peut être, monsieur, le sujet de votre colère et de vos plaintes?

Attendiez-vous mes louanges?

Pensiez-vous que j'allais citer vos livres comme des modèles de bon goût et de beau style?

Me jugiez-vous assez timide, ou assez indifférent aux intérêts de la morale, au repos de la France, pour ne pas attaquer vos funestes et déplorables œuvres?

De telles illusions ne pouvaient, sous aucun prétexte, vous traverser l'esprit.

Alors, pourquoi me répondre?

Est-ce pour démentir des faits? Je prouverai l'authenticité de tous ceux

que votre biographie renferme. Est-ce pour établir la sincérité de vos convictions? Hélas! vous n'y arriverez point! Votre existence tout entière est là, derrière vous, comme un rocher qui vous écrase.

Il me faut cet article savoyard, il me le faut à tout prix.

Mes lecteurs sont en éveil, il n'y a plus à s'en dédire.

Comment se fait-il, monsieur, que vous n'ayez pas eu le courage de me l'envoyer vous-même?

Prenez garde! on dira que vous craignez la riposte.

Depuis quinze jours et plus, j'ai écrit une lettre fort pressante au rédacteur en chef de la *Gazette de Savoie*, pour obtenir de lui le texte de votre réfutation.

Nécessairement il en a connaissance.

Lui commandez-vous de faire le mort et de ne pas accéder à ma requête?

Vous le voyez, je joue cartes sur table.

Il serait trop curieux que vous eussiez la prétention de me cacher les vôtres, et de me réfuter à la sourdine, à cinq ou six cents kilomètres de distance.

Même en écartant le roi, par principe, vous gagneriez trop aisément la partie.

Soyez bien convaincu, monsieur et grand socialiste, de la résolution ferme, tenace, inébranlable, que j'ai prise de longue date, et à laquelle je ne renonce pas, de démasquer tous les apôtres du mensonge, et de ne ja-

mais leur laisser le dernier mot, quoi qu'il m'en coûte.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

# FRANCIS WEY.

---

Inexorable devant les positions dues au charlatanisme, devant les fausses gloires, établies sur l'exploitation ou sur de lâches manœuvres politiques, nous aimons à chercher le vrai talent dans l'ombre ou dans le silence du travail.

S'il nous est donné parfois d'attirer le

regard sur des hommes qui ont dédaigné de battre eux-mêmes la caisse à leur bénéfice, et si nous arrivons à leur gagner la sympathie de nos lecteurs, nous sommes heureux d'une action qui fait dire de nous :

« Il critique ceux qu'il pourrait craindre; il ne loue que ceux qu'il estime. »

Plus ou moins applicables à un certain nombre de nos *Contemporains*, ces réflexions le sont tout à fait au littérateur sur lequel nous appelons aujourd'hui l'attention.

Francis Wey est d'origine allemande.

Son bisaïeul, bourgmestre d'une ville du Palatinat, fut banni à la suite de l'en-

treprise de Louvois. Il chercha refuge en France. Accompagné de plusieurs de ses parents, il vint s'établir dans la capitale de la Franche-Comté.

Le commerce avec les Indes enrichit bientôt cette famille.

Peu de temps avant 89, le grand-père de Francis, victime de la sotte jalousie du parlement bisontin, et menacé de perdre en dernier ressort un procès ruineux, recourut à l'intervention royale. M. de Malesherbes lui obtint une audience de Louis XVI.

Infirmant d'un trait de plume l'arrêt de la cour, le monarque fit triompher le bon droit.

Mais bientôt le pillage révolutionnaire absorba ce que n'avait pu saisir la chicane.

Le chef de la maison Wey fut dépouillé de ses biens et jeté dans les cachots. Un des oncles de Francis et son grand-père maternel périrent sous la hache de la Terreur.

Au retour des émigrés, la famille ne conservait plus que de médiocres débris de son ancienne opulence. Elle n'en rouvrit pas moins son salon, et Francis enfant put entrevoir, dans le cercle intime de sa grand'mère, quelque chose du ton charmant du dix-huitième siècle.

Cela contribua, comme on peut le

croire, à entraîner ses aspirations et ses goûts hors de la sphère des idées commerciales.

Il naquit à Besançon le 12 août 1812.

A l'âge de trois ans, il fut sauvé des roues d'une voiture qui allait l'écraser par l'illustre sœur Marthe Biget, cette héroïne chrétienne, décorée d'une foule d'ordres sous l'Empire, et à laquelle les rois légitimes, à leur retour, accordèrent le droit de grâce.

Le hasard donna pour maître d'écriture à l'enfant une sorte de Caligula pédagogique, nommé le père Voinin, qui eut successivement sous son impitoyable férule le père de Francis d'abord, puis Francis lui-

même, et, entre ces deux générations, Charles Nodier.

Celui-ci, plus tard, observant la ressemblance de l'écriture de son jeune compatriote avec la sienne, s'écria :

— Bravo! Le père Voinin m'a souvent... trop souvent donné des verges. Mais, en revanche, il me rend aujourd'hui, sans le savoir, un fier service !

On était alors possédé de la manie des autographes.

Francis confectionna tous ceux qu'on demandait au célèbre académicien.

Notre héros fut envoyé au collége de

Poligny, petite ville assez pittoresque du Jura.

Le système d'éducation de cet établissement fantastique était assez baroque pour être résumé en quelques lignes.

Administré par des abbés, le pensionnat avait pour proviseur un jeune prêtre, qui, ne pouvant se consoler de ne point être colonel de cavalerie, tâchait de se faire illusion à cet égard.

Il disait la messe en bottes à l'écuyère et courait à cheval comme un centaure.

Parfois il lui prenait fantaisie de conduire son armée de collégiens dans les montagnes. On préparait des fourgons, e tout s'ébranlait.

Une musique militaire précédait le cortége.

Éperonnant sa monture, le proviseur trottait à côté comme un chef de brigade. Il avait donné l'ordre, avant le départ, de dessiner avec du fusain de magnifiques moustaches sous la lèvre de chaque écolier.

Cœur ardent, esprit gracieux, mais original à l'excès, l'abbé Reffay de Sulignan professait un mépris superbe pour les études classiques.

S'agissait-il de poésie, notre proviseur envoyait paître Racine fils, et même Racine père.

Il menait ses élèves, une belle nuit, par

un défilé sombre, en face des Alpes et du Mont-Blanc. Tout était combiné pour arriver à l'heure où les premiers rayons du soleil perçaient les blanches vapeurs des lacs.

Chacun se mettait à genoux; on entamait la prière, et l'abbé la couronnait par un beau discours.

Une fois, il éprouva le besoin de donner à ses élèves une maison de campagne.

Il acheta donc une sorte de ravin, un bois, des prés, le tout au revers d'une roche, et dominé par une masure à nicher des vautours. Ce terrain une fois acquis, et à très-bon compte, vu qu'on le jugeait impraticable, il donna trois mois de congé

à ses élèves, pour créer des terrasses et rebâtir la maison.

L'Université grondait, mais elle n'empêchait rien.

Du reste, aussitôt qu'on annonçait l'arrivée des inspecteurs, l'abbé se présentait dans les classes, rappelait aux élèves tout ce qu'il avait fait pour les rendre heureux, et leur demandait, en retour, deux ou trois semaines de travail acharné pour sauver l'honneur de l'établissement.

La reconnaissance enfantait des prodiges.

Après sept ou huit ans de cette éducation aventureuse, Francis Wey se trouvait

tout juste de force à entrer en cinquième dans un collége royal.

Or il venait de terminer sa seconde.

Comme il dénichait assez bien les aigles, appliquait le coup de poing avec précision, vidait d'un seul trait une bouteille, et bâtissait proprement un pan de mur, il croyait n'avoir plus rien à apprendre.

Sa famille, qui n'était pas d'humeur à laisser, faute d'hoirs mâles, s'éteindre une dynastie commerciale, âgée de plus de cent ans, le condamna tout aussitôt à aligner des chiffres.

Notre sauvage élève de Poligny, cloîtré dans la fabrique paternelle, regretta ses années de bohème,

Échappant quelquefois à son esclavage, il courait chercher l'ombre des forêts ou la solitude des rochers. L'aspect de la nature avait pour lui des charmes indicibles.

Par malheur, on ne lui permettait pas de la contempler souvent.

Quinze mois s'écoulèrent de la sorte, mais si lents et si tristes, que la santé du jeune homme s'altéra.

Chaque jour il s'effrayait de plus en plus du vide creusé dans son âme par la carrière qu'on lui avait choisie. Prenait-il un livre, écoutait-il de la musique, ébauchait-il un dessin, la tristesse s'envolait comme par enchantement.

Francis comprenait qu'on fût prêtre,

soldat, magistrat, professeur et même brigand romantique, à la façon de Charles Morr ou des paladins de l'Arioste.

Mais l'idée de s'atrophier entre une copie de lettre et des machines lui donnait la fièvre.

Envoyé à Paris, en novembre 1830, afin de concourir pour l'École centrale des manufactures, il résolut de se soustraire à des projets de famille diamétralement en opposition avec ses rêves poétiques.

Le séjour de la capitale attisait en lui la soif ardente des occupations intellectuelles, sans toutefois lui inspirer encore l'audacieuse ambition de chercher une place parmi ces esprits d'élite, qu'il entrevoyait

comme des demi-dieux sur les cimes d'un Parnasse inaccessible.

En ce temps-là florissait une jeunesse qui prenait, en hiver, dès après midi, la queue des Italiens, avec un morceau de pain dans sa poche pour l'heure du dîner.

Grâce à l'argent qu'il dérobait à ses repas, Francis entendit les chefs-d'œuvre de Mozart, de Gluck, d'Haydn, de Beethoven, de Rossini et de Meyerbeer.

Il sortait des Bouffes ou de l'Opéra la tête meublée de la partition; il la répétait, en errant le long des rues désertes, ne dormait pas afin de mieux la retenir, et la chantait, le lendemain, paroles et musique, à ses camarades de l'École centrale,

Peu d'écrivains modernes ont une éducation musicale supérieure à la sienne.

A vingt ans, Francis ignorait jusqu'à l'existence du métier littéraire.

Classant le goût d'écrire parmi les traditions perdues de l'ancien régime et les nobles distractions d'une société morte, il ne connaissait que de vieux livres. Jamais il n'avait ouï parler de Victor Hugo, et il pensait que Nodier, dont les jeunes étudiants vantaient les bals joyeux, était un conseiller d'État.

Mais, en dépit de son ignorance, il finit par écrire d'instinct, comme fleurissent les arbres, quand le soleil les échauffe et quand la séve a monté.

Le choléra de 1832 amena le licenciement de l'École centrale.

Francis alla passer quelques mois en Touraine chez un de ses cousins, M. Bacot de Romand.

Il trouva là des conseils et des livres, des traditions et des exemples.

Contemplant les vieux châteaux, disséminés sur les rives de la Loire et du Cher, il eut une première intuition de l'art et de la légende, et regagna la capitale avec un manuscrit en poche.

Mais comment arrivera-t-il à obtenir pour son œuvre les honneurs de la publicité?

Quelques amis lui donnent l'adresse de Mécène.

En 1832, Mécène habitait une chambre garnie sous les combles du Palais-Royal.

Par saint Jacques! il fallait le voir, coiffé de la casquette de Buridan, peigné en grève, et vêtu d'un triomphant pourpoint de velours de coton!

Mécène s'appelait Achille Ricourt.

Il était entouré d'une cohorte de jeunes écrivains, qui rédigeaient avec lui *l'Artiste.*

— Voyons, parle, enfant. Que veux-tu de nous? demanda-t-il à Wey, tout ahuri

de se trouver soudainement au milieu d'une société de l'aspect le plus moyen âge.

On vit qu'il s'agissait d'une demande d'insertion dans le journal.

Mécène campa l'aspirant sur un tabouret trop haut, prit le manuscrit, entama la lecture avec une gravité burlesque, et la mystification commença.

Le malheureux Francis était sur les épines.

Chacun jetait son lardon sous forme de louange excessive.

Un de ces grands littérateurs surtout, visage plein de bouffissure et de malice,

houspillait le patient avec persistance.

— Janin, disait Ricourt, ne trouves tu pas qu'il y a du Balzac là-dedans?

— Du Balzac? répondait l'autre; ah! mon cher, c'est bien pis!

— Tu as l'accent de Nodier, dit Ricourt à Francis; tu dois être de Besançon. Connais-tu Charles Fourier [1]?

— Sa grand'mère et une de mes tantes étaient cousines, répondit notre héros avec candeur.

Et Janin de s'écrier :

« Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire! »

Parmi ces illustres Gaudissarts de la

[1] Le grand prêtre du phalanstère était lui-même Franc-Comtois.

littérature romantique se prélassait Gustave Planche.

Francis le vit quitter son siége et se promener, d'un bout de la chambre à l'autre, avec une impatience nerveuse, écrasant sous le poids d'une pantomime expressive notre malheureux novice littéraire, qui songeait sérieusement à prendre la fuite et à laisser entre les mains de Ricourt le corps du délit.

Mais il fut retenu par ces paroles solennelles de Mécène :

— Ta machine est exécrable, et nous serons obligés de passer la nuit à la remettre sur pied. N'importe, elle passera !

Deux jours après, *l'Artiste* imprimait

cette machine, sans y changer un seul mot.

Ce premier triomphe, semé de déboires, décida de l'avenir de Francis Wey.

Son père eut beau lui intimer l'ordre de quitter Paris, sa vocation lui avait coûté trop de peine à trouver, pour qu'il y renonçât. Il ne se sentit pas le courage de l'obéissance.

Besançon lui coupa les vivres.

Ici commence pour lui, comme pour tant d'autres, une période inouïe de luttes, de travail et de misère.

Logé dans un galetas, au bout de la rue de Cléry, l'intrépide jeune homme se

livre au travail nuit et jour, prenant à la fois connaissance des auteurs classiques et des écrivains modernes. Il travaille au lit, afin d'économiser le bois, et broche, pour vivre, quelques articles, destinés à un obscur recueil, intitulé *la Dominicale*, où il publie une série de monographies sur les paroisses de Paris.

Wey rencontre là souvent un confrère, plus novice que lui peut-être encore, et plus pauvre.

Ils se partagent les rares écus de *la Dominicale*.

Sans se connaître autrement que de vue, ils discutent avec frénésie des points de controverse religieuse, et se poussent

des bottes théologiques extrêmement rudes.

Dix ans plus tard, la première fois que Francis Wey et Granier de Cassagnac s'aperçurent dans le monde, ils s'écrièrent ensemble :

— Tiens ! c'était donc vous ?

Fier jusqu'à la démence, Francis écrivait à sa famille qu'il était heureux. On attendait pour le secourir qu'il avouât sa détresse.

Le veau gras en province ou la vache enragée à Paris, on ne sortait pas de ce dilemme.

Sans argent et presque sans pain, le

jeune homme eut l'héroïsme de continuer deux ans cette vie de travail.

Il prit ses degrés de licence, fit tous les frais de ses examens, et fut reçu élève pensionnaire à l'École des chartes, en même temps qu'Eugène de Stadler, son collègue actuel à l'inspection générale des archives.

Sous le ministère de M. de Persigny, Francis Wey accepta cet emploi, pour lequel il a de surprenantes aptitudes.

Eugène de Stadler et lui remplissent une mission fort sérieuse pour les lettres. Ils surveillent et dirigent le classement des archives départementales, communales et hospitalières. Le gouvernement fait exécuter, par toute la France, des in-

ventaires uniformes, d'après une méthode qu'ils ont établie[1].

Dès le commencement de 1833, notre héros avait éprouvé le désir de connaître deux de ses compatriotes, qu'il admirait de loin, et dont il dévorait les œuvres, Victor Hugo et Charles Nodier.

L'auteur de *la Fée aux Miettes* avait une telle renommée de bonhomie, que Francis dirigea d'abord ses pas de ce côté.

Un soir donc, il se rendit à la bibliothèque de l'Arsenal, s'annonçant comme

[1] M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, vient tout récemment de nommer Francis Wey membre du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France.

un Bisontin de la connaissance de Charles Weiss, l'ami du poëte.

Ce fut ainsi qu'il pénétra dans ce salon, où l'on possédait si bien l'art de délier les langues et de persuader aux étrangers qu'ils étaient pourvus de tout l'esprit dont on les éblouissait.

A l'arrivée de Francis, Nodier devisait avec sa famille réunie.

Le jeune Franc-Comtois reçut le plus aimable accueil.

Il était là, babillant depuis trois heures au coin du feu, lorsque le maître de la maison s'avisa tout à coup de lui demander:

— Çà, mon cher ami, comment vous appelez-vous?

La question provoqua une hilarité générale ; mais tout s'arrangea pour le mieux. Francis apprit que son père et le bon académicien étaient amis d'enfance.

— Je lisais jadis mes premiers essais à votre grand-père, lui dit Nodier. Je lui ai servi de bâton de vieillesse ; vous serez le mien.

Charles Nodier se proclamait le chef des indépendants de la littérature.

Toujours il resta fidèle à ce rôle. Il accueillit les romantiques en qualité de rebelles, et, sur ce point, l'école classique lui garda perpétuellement rancune.

Quant à l'autre école, qui ne put réussir à faire du poëte ni un séide, ni un enthou-

siaste aveugle, elle se souvint mieux de quelques boutades ironiques échappées à l'humoriste après la victoire, que des services rendus par l'écrivain à la veille du combat.

Cette répugnance à parquer sa pensée dans un bercail littéraire tient sans doute à la sauvagerie du caractère franc-comtois.

Elle contribua longtemps à isoler Nodier, et nous voyons que, depuis, elle a laissé Francis Wey dans une position analogue. Aucun clan ne peut, à bon droit, revendiquer deux auteurs, absolument dédaigneux de tout, hormis de la forme.

Pour justifier sa paresse, le célèbre bi-

bliothécaire improvisait une véritable doctrine philosophique.

Il soutint, bien avant Louis Lherminier, que les paresseux sont la réserve de la France

Mais, tout en isolant le poëte, son individualisme lui a permis de frayer avec toutes les sectes, de coudoyer toutes les coteries, de flâner sur tous les terrains, d'écouter aux portes de toutes les écoles, et ces communions blanches à travers tous les cultes, où fut convié Francis à l'heure des débuts, exerça sur son esprit et sur ses idées une action légèrement dissolvante.

En effet, la société de l'Arsenal rassemblait les éléments les plus disparates.

L'esprit y régnait à l'état de maladie aiguë.

Sous ce prétexte, la politique, les tartines parlementaires et ceux qui les pétrissaient étaient bannis de la maison. Les ennuyeux passaient au second plan, fussent-ils pairs de France, académiciens, ou même millionnaires.

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, on rencontrait sur ce terrain neutre les gens les plus opposés par la direction de leurs idées.

C'étaient Ballanche et Jouffroy avec le phalanstérien Considérant; le royaliste Michaud avec l'astronome Mauvais, qui rêvait la république; Frédéric et Jean-Baptiste

Soulié, que l'on a fait si souvent frères, et qui se connaissaient à peine ; l'un (le Soulié gauche), attaché au *Courrier-Français*, l'autre (le Soulié droit), promettant des articles à *la Quotidienne*.

Bordelais spirituel et grand diseur de bons mots, Jean-Baptiste n'avait qu'une antipathie, M. Dupin aîné.

Un jour, il termina une tirade contre lui par ces mots, articulés avec flegme :

— Enfin, je le verrais se noyer, que je ne lui offrirais pas un verre d'eau !

On lui savait à Paris un ancien condisciple, qui passa, un beau jour, de vie à trépas, et l'on crut devoir prendre quelques

précautions pour lui annoncer la mort de ce camarade, qui se nommait Persil.

— Il aura mangé du perroquet, répondit tranquillement Jean-Baptiste.

Au nombre des plus assidus visiteurs de l'Arsenal, il faut signaler aussi Alfred de Musset et Dupaty, Amaury Duval et Delacroix, Gigoux et Dauzat.

Les contrastes abondaient.

Dupaty, à cette époque, entrait à l'Académie, de préférence à Victor Hugo. Charles Nodier lui-même avait vu passer avant lui M. Dupin aîné et M. Jay.

Ne pas confondre avec l'inventeur du *Jayotype*.

Sans barbe encore et déjà célèbre, Victor Hugo comptait parmi les intimes du cercle. Il accompagnait la famille Nodier, quand on allait à Vincennes ou à Meudon dîner à la guinguette.

Le grand poëte avait l'air si jeune, qu'un jour, arrêté par des gendarmes, il se vit menacé de la prison, s'il n'ôtait de sa boutonnière un ruban rouge, dont le port est interdit aux collégiens.

Victor avait aggravé la situation, en soutenant avec une certaine vivacité ses droits, qui semblaient chimériques.

Il fallut le témoignage de Nodier pour convaincre les gendarmes et tirer d'affaire l'enfant sublime.

C'était, du reste, un enfant d'un fort bel appétit.

La première fois qu'il dîna chez le bibliothécaire académicien, il se comporta en si bon convive, que madame Nodier lui adressa des félicitations.

— Oh! madame, dit le jeune homme avec candeur, je me gênais un peu; mais je mangerai bien plus quand je vous connaîtrai davantage!

A l'Arsenal, on causait, on lisait des vers, on dansait, on chantait au piano.

Mais, soit qu'on fût à l'émotion des mélodies, au quadrille, à la lecture, au jeu, ou à la médisance, qui allait grand train, dès que Nodier se rapprochait d'un groupe

et prenait la parole, tout était interrompu.

Le cercle se grossissait autour de ce délicieux conteur, et le silence devenait profond.

Chacun retenait son souffle pour ne rien perdre de l'exquise harmonie de ses discours, et les heures passaient inaperçues, jusqu'au moment où une bassinoire, emmanchée d'une servante, traversait sans cérémonie le salon, et où madame Nodier, armée d'un bougeoir, articulait avec une autorité magistrale :

— Allons, Titi, le lit est chauffé; tu diras le reste dimanche prochain.

Narquois, mais docile, Titi se levait, parcourait de son œil bleu le cercle atten-

tif encore, laissait tomber quelques mots charmants, donnait sa main souple et maigre à qui voulait la prendre, et disparaissait.

Pendant dix ans, Francis Wey hanta cette heureuse maison. Nodier l'avait pris en amitié fort vive et le dirigeait dans ses études.

Chez l'auteur de *Trilby*, notre héros, cédant à la force de l'exemple, ne pouvait manquer de devenir bibliomane.

Ayant à peine de quoi dîner, il achetait des livres chez Techner, et Techner lui faisait crédit sur sa bonne mine. Cela dura jusqu'à concurrence d'une somme de trois cents francs, que le bouquiniste, un beau

matin, réclama tout à coup à Francis, dans un billet plein de politesse.

Consciencieux et probe comme un vrai Franc-Comtois qu'il est, Wey court chez Techner.

— Je n'ai pas d'argent, lui dit-il d'un air contrit. La littérature persiste à ne m'en point donner.

— Mais votre famille?

— Hélas! elle fait comme la littérature!

— Diable! murmure entre ses dents le bouquiniste.

— Écoutez, dit Francis, trouvez-moi une place... n'importe laquelle. Je suis

prêt à scier du bois, à faire des commissions, que sais-je?... tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je conserve mes livres et que je gagne de quoi vous payer.

Notre libraire le prend au mot.

Il l'expédie avec une lettre de recommandation chez Aimé Martin, auteur illustre de la génération passée.

Francis trouve celui-ci vêtu d'une splendide robe de chambre et coiffé d'un foulard jaune.

— C'est à merveille, lui dit ce galant homme après avoir lu la lettre. Techner vous recommande; je vous prends à mon service. Ayez soin demain, en arrivant,

de ranger toutes ces paperasses et de balayer proprement mon cabinet.

Wey s'incline et sort.

— Mais, monsieur, dit la cuisinière à son maître, ce jeune homme-là n'est point fait pour une telle besogne. Il est de mon pays, je le connais ; sa famille est une des plus honorables de Besançon.

— Bah ! s'écrie l'auteur au foulard jaune.

Francis arrive le lendemain ; il lui demande :

— Pourriez-vous écrire sans fautes sous ma dictée ?

— Oui, monsieur.

— Corrigeriez-vous bien des épreuves?

— Parfaitement.

— Et des épreuves latines?

— J'ai fait toutes mes classes. Si vous le désirez, je puis même corriger du grec.

— Vraiment!... Prenez donc un fauteuil!... Mais j'imprime aussi des livres moyen âge. Vous reconnaissez-vous dans les vieux manuscrits?

— Je suis élève de l'École des chartes.

— Mais alors ce Techner est absurde! s'écrie Aimé Martin. Pourquoi diable m'expose-t-il à vous faire affront? Recevez, je vous prie, toutes mes excuses.

Charles Nodier arrive là-dessus par hasard, et Wey raconte l'histoire de sa dette.

Aimé Martin rougit comme un coupable, lorsqu'il entendit Nodier tutoyer Francis, le traiter en camarade et faire de son érudition les plus grands éloges. Renouvelant ses excuses au jeune homme, il lui proposa de traduire deux volumes de *fabliaux*, pour la publication desquels Girardin donnait cinq mille francs.

Wey gagna quinze cents francs en un mois, paya Techner et lui acheta des bouquins pour le reste de la somme.

Nous avons dit que l'illustre bibliothécaire de l'Arsenal dirigeait Francis dans ses études littéraires.

Charles Nodier, de temps à autre, ne manquait pas de lui donner, en outre, quelques-unes de ces leçons délicates, enveloppées de louanges, et si utiles à celui qui savait les entendre.

Lorsqu'on s'y méprenait, on était perdu dans l'esprit du poëte.

Un soir, Chaudesaigues s'écrie, en quittant le cercle :

— Allons, voici onze heures ; je vais tailler ma plume et gagner mes cinquante francs avant de me coucher.

— Comment ! riposte Nodier, avec l'humilité d'un pauvre honteux, vous gagnez cinquante francs, le soir, avant de

vous endormir?... Moi, je travaille toute la journée pour gagner trente sous.

Le pis de la chose, c'est que l'homme aux cinquante francs racontait lui-même l'anecdote, ainsi que la suivante :

Chaudesaigues se glorifiait avec un orgueil un peu vulgaire de certains sentiments inspirés en haut parage.

Nodier, l'éducation, la distinction, la grâce même, lui dit avec finesse :

— Mon cher enfant, vous êtes un heureux fripon ! Quand j'avais votre âge, on m'appelait dans le grand monde le Faublas des cuisinières.

Francis Wey ayant, un jour, en élève

trop docile, apporté à l'Arsenal quelques pages où il s'était efforcé d'imiter le style du maître, Nodier, sans lui faire une morale sur la sottise des pastiches, se contenta de lui dire :

— Ce que vous m'avez remis ne doit pas être bon, car, au premier moment, je l'ai cru de moi.

On comprend tout ce que gagnait notre jeune écrivain à cette intimité avec un monde dont rien aujourd'hui ne nous offre l'image. Toutefois il avoue lui-même qu'il ne dut son bonheur qu'à un hasard puéril.

Ignorant l'existence du Mont-de-piété, Francis avait conservé un habit noir.

Ce gai danseur, au retour des soirées de

l'Arsenal, travaillait jusqu'au matin, se couchait ensuite, et ne quittait plus ses draps jusqu'au soir, dans la crainte de rencontrer l'appétit dans la rue.

L'époque était aux systèmes.

On voyait naître le néochristianisme et l'école fouriériste, au souffle de Gustave Drouineau et des saint-simoniens. La fondation de *la Phalange* procura à Wey l'occasion d'ouvrir le recueil par deux ou trois articles satiriques, d'un goût bizarre.

Ils étaient signés du pseudonyme Hazaël.

Bien que le phalanstère eût vu le jour à Besançon, notre héros ne fut point ébloui par cette doctrine. Le dogme chrétien l'a-

vait cuirassé contre les innovations, et l'art avait toutes ses sympathies.

Cependant il fut très-assidu aux soirées de Considérant, rue Jacob.

Wey abusait de la *papillonne* pour présenter cent objections burlesques et enlever au prêche sa gravité. Continuellement il demandait des révélations et s'appliquait à fournir des documents statistiques sur le *Grand Omelettier*.

Nos lecteurs désirent peut être quelques détails relatifs à ce haut personnage culinaire.

Fourier prétend qu'aux jours heureux de l'application de son système, quinze cents personnes viendront concourir, dans

une vaste prairie, à qui fera la meilleure omelette, ajoutant que le vainqueur sera proclamé Grand Omelettier et aura plus d'orgueil de ce titre qu'Alexandre de ses victoires.

Or, Francis, très-compatissant de sa nature, s'apitoyait sur les travaux gastriques de l'examinateur, forcé, pour juger *ex professo*, de manger lui-même quinze cents bouchées d'omelette. Il calculait combien de centaines d'œufs il aurait consommées; il s'informait de la distribution du comestible et du nombre des poules mises en réquisition.

Devant ses arguments railleurs, les utopies phalanstériennes trébuchaient et se cassaient le nez.

Parfois les apôtres du fouriérisme daignaient descendre des sublimes élévations de leur doctrine.

Un journal d'Amérique ayant publié quelques articles à propos d'Herschell et de la lune, Considérant les fit lire à ses collaborateurs, et presque aussitôt ces messieurs organisèrent dans *la Phalange* cette mystification délicieuse, à laquelle furent pris la France, l'Europe et le monde entier.

La première livraison des *Découvertes de sir J. Herschell dans la lune* eut pour auteurs Francis Wey, Victor Considérant et Raymond Brucker.

Ces messieurs, qui sortaient de l'École

polytechnique ou de l'École centrale, possédaient parfaitement le jargon de la science.

Toutes les descriptions géologiques sont l'œuvre de Francis Wey.

On lui doit cet épisode si gravement burlesque des *Cérémonies nuptiales* chez les Lunariens, chapitre reproduit par tous les journaux, et qui servit de thème à dix romans et à trois gros vaudevilles[1].

De plus, comme ayant trouvé le ton le plus congruent à la matière, Francis fut

[1] Vers la même époque, Francis Wey recueillit dans nos vieilles provinces toute une adorable série de chansons de village, qui ont été enlevées par le théâtre, calquées, imitées par les compositeurs, parodiées dans les opéras, et qui ont inspiré plus d'un jeune poëte.

chargé de refondre le travail de ses collègues, et ce livre, qui n'avait guère moins de 300 pages, fut écrit, revu, imprimé, broché, et mis en vente dans la huitaine.

A la prière du rédacteur en chef, on garda le secret de cette collaboration.

— Comme il vous plaira, dit Francis; mais vous êtes mal inspirés. Pour la première fois, on prend une de vos bouffonneries au sérieux, et vous renoncez à vous en faire honneur!

Le mot sembla rude.

Extrêmement chagrin du scandale occasionné par la funeste *papillonne* de son camarade, Considérant lui dit :

— Que faudrait-il faire pour se débarrasser de toi?

— Mon Dieu! rien n'est plus simple, répondit Francis. Supprime dans nos réunions les échaudés et le vin chaud, tu ne me reverras plus.

Il venait là, chaque soir, avant dîner, et se dispensait de souper ensuite.

Le retentissement de la mystification sur la lune ouvrit à notre héros les colonnes de *l'Europe littéraire*, où il publia une série d'articles, d'après des dessins d'architecture, rapportés, disait-on, de deux villes anciennes, retrouvées sous les forêts vierges du Mexique.

A quelle forêt se fier!

*L'Europe littéraire*, qui s'imaginait très-sérieusement élever des *canards*, tomba du plus haut des nues, lorsqu'elle fut contrainte de s'avouer la sincérité de l'œuvre et la réalité du fait. Le travail de Francis Wey agita les orientalistes, et donna même lieu à une scène fort plaisante entre l'un d'eux et notre jeune auteur, à propos d'un ibis mexicain qui avait la queue en trompette.

Comme cette histoire fait partie de ce qu'on nomme les *scies* d'atelier, comme il faut un volume pour la raconter dans tous ses détails, et trois heures pour la dire, nous avons le regret de la passer sous silence.

Wey, d'ailleurs, a imaginé bon nombre

de ces sortes d'historiettes, qu'il débita avec un sang-froid réjouissant.

Nous pouvons citer, entre autres, celle de l'abbé casuiste, qui refuse, en esprit de mortification, de manger de la bécasse à table; s'enorgueillit de sa victoire, et, par cela même, se voit réduit à l'humiliation d'en manger deux fois... pour mortifier la mortification.

Les premières relations de Francis Wey avec Victor Hugo datent de l'époque où il publia *les Villes mexicaines*. Le grand poëte corrigeait, dans la même imprimerie, les épreuves de *Claude Gueux*.

Admis au cénacle de la place Royale.

Francis avait l'air si jeune, qu'un soir madame Hugo lui demanda s'il suivait les cours de Charlemagne.

Vers cette époque, M. de Girardin fondait *la Presse*.

Victor Hugo lui dit :

— Croyez-moi, si vous voulez réussir, mettez la littérature au premier plan, et ne comptez pas sur le charme des discours de MM. Glais-Bizoin, Fulchiron, Isambert et consorts.

Hugo stimula Francis Wey, lui conseilla d'écrire un roman pour *la Presse*, et se chargea de lire lui-même, dans le salon de madame de Girardin, *les Enfants de*

*la marquise de Ganges*, œuvre de son jeune compatriote.

Le succès de ce livre fut spontané, franc, populaire.

Procédant à peu près comme au théâtre, l'auteur avait dramatisé les descriptions et opposé les effets entre eux, chapitre par chapitre. Il terminait chaque feuilleton par une péripétie, afin de tenir en suspens l'intérêt de ses lecteurs.

On se mit aussitôt, de toutes parts, à couler dans le même moule une quantité prodigieuse d'œuvres littéraires, et l'on peut dire que Francis est le Christophe Colomb du roman-feuilleton.

Son livre fut signalé par Gérard de Nerval [1], dans un article du *Monde dramatique*, comme le plus beau début qui se fût produit depuis dix ans, et le vicomte de Launay crut devoir interrompre ses *Courriers* pour ne point laisser languir l'impatience du public.

Le Théâtre-Français envoya ses entrées à Francis, en lui demandant un drame, et les libraires s'enquirent de sa demeure.

Il eut un nom du jour au lendemain.

Mais, chose étrange! il laissa passer la

[1] Francis Wey devint, avec Eugène de Stadler, le plus intime ami de ce pauvre Gérard.

veine sans la mettre à profit, sans paraître même la soupçonner.

Pendant les années suivantes, il ne donna qu'une série de petites nouvelles dans la *Revue de Paris*. Ces nouvelles ont pour titre : *la Balle de plomb*, — *le Diamant noir*, — *Madame de Fresnes* ou *la Recherche de l'impossible*, — *Ottavio Rinuccini*, — et *un Amour d'enfance*.

Dans *le Siècle* parut *le Chevalier de Marsan*; dans *la Presse* furent publiés *le Sphinx* et *les Deux Masques de fer*.

Laissant ensuite de côté toute espèce de sujets d'invention, Francis Wey se chargea de la critique des livres dans la feuille

de Girardin Durant quinze mois il écrivit une revue hebdomadaire vigoureuse, mordante et surtout paradoxale.

Son successeur à *la Presse* est aujourd'hui l'illustre Paulin Limayrac, ce Tom Pouce de la critique, dont la taille et les appréciations littéraires sont juste à la même hauteur.

En quittant le journal d'Émile, Francis Wey fut appelé au *Globe*, puis au *Courrier Français*, où il fut chargé des Beaux-Arts et du Salon.

Ce genre de travail lui convient à merveille, parce qu'il a beaucoup vu.

De 1837 à 1842, il visita la Bretagne,

la Belgique, la Hollande, la Normandie, la Provence, une portion de l'Italie et la Suisse. Ses voyages pédestres et économiques avaient fait école. On lui demandait des itinéraires, des devis, des méthodes. Il publia, vers 1841, après *les Pochades normandes*, ses voyages dans le midi de l'Italie et en Sicile (2 volumes in-8°), sous ce titre obscur et ambitieux : *Scilla e Cariddi*. A la suite venait *l'Oberland.*

On s'aperçut alors qu'il avait transformé sa manière, acquis un style et pris place parmi les écrivains amoureux de la forme. Six mois après, Gautier publia son *Voyage d'Espagne*, où l'on signale beaucoup d'inspirations issues du *Voyage de Sicile.*

Ainsi donc Francis Wey renonçait complétement au genre qui lui avait donné le succès.

Plus tard, il confessa la cause de son apparente oisiveté.

Sous la tunique du triomphateur, un anonyme avait glissé le renard, en notant toutes les fautes contre la langue, dont fourmillaient *les Enfants de la Marquise*.

L'élève de Poligny n'avait jamais songé à la grammaire ni au danger de ne pas la connaître.

Il a caractérisé lui-même la honte qu'il éprouva de son ignorance, en disant :

« Je crus découvrir que j'étais infecté de la gale. »

Sourd aux louanges accordées à son œuvre, oubliant ses intérêts et dédaignant de mettre à profit la fortune, Wey se replongea dans l'étude pendant quatre années entières.

Ce dévouement exclusif à l'art, ce respect de soi-même et du public ne sont pas, il faut l'avouer, des sentiments ordinaires. Outre sa plume, Francis Wey n'avait alors pour ressource qu'un modeste traitement de six cents francs comme archiviste.

Il lut deux grammairiens, puis cinq puis dix, et leur stupidité l'étonna.

Possédant, comme paléographe, la clef des vieux idiomes, il remonta le cours des siècles, reprit *ab ovo* les choses de la philologie, et reconnut que les grammaires françaises, fondées sur des erreurs absurdes, sont inutiles, sinon nuisibles.

A l'aide des origines, il renversa la plupart des règles acceptées, et retrouva, dans les traditions antérieures à l'Académie, les véritables moyens d'apprendre notre langue.

Ce fut immédiatement après ces études qu'il fit paraître *Scilla e Cariddi.*

Ce livre annonce un conteur plein d'humour. La nature y est peinte avec netteté.

Le coloriste s'y révèle, et l'œuvre est semée de légendes grecques, qui ont un délicieux parfum d'antiquité.

Son *Étude sur la langue française*, publiée à propos de la *Grammaire romane* de Fallot, étonna Charles Nodier et frappa si vivement M. Villemain, alors ministre, qu'il fit appeler l'auteur.

Il lui conseilla de quitter la littérature pour l'enseignement.

Wey lui témoigna le désir d'être chargé, par le ministère, d'écrire l'histoire de la langue française.

— Je ne puis vous confier ce travail, lui répondit Villemain, parce que je le

refuse tous les jours à des membres de l'Académie.

— Monsieur le ministre, répondit Francis, il faut le leur commander. Ce livre manque à notre littérature.

— Impossible ! Ils ne savent pas le français.

— Alors ?...

— Mais si je vous le donne, ils vont crier.

— C'est juste. Je le ferai sans eux, monsieur le ministre, et sans vous !

Notre héros a tenu parole.

S'étant marié peu de temps après, et trouvant moyen, dans une vie plus régulière et mieux ordonnée, de poursuivre ses longues et sérieuses études, il travailla sept années entières sans trêve ni relâche, et publia chez Firmin Didot son livre intitulé : *Remarques sur la langue française, sur le style et la composition littéraire.*

Charles Nodier, durant ses derniers jours, avait feuilleté le manuscrit de son élève. Observant avec surprise qu'il pensait autrement que lui presque en tout point :

— Tes ouvrages sur la langue, dit-il,

auront un succès plus général que les miens.

En effet, le livre se répandit très-vite en France et à l'étranger.

Conçu d'après la méthode du père Bouhours et de Vaugelas, il battait en brèche toutes les grammaires, substituant les leçons de la pratique des lettres vivantes aux théories vagues et incertaines de la rhétorique universitaire.

La croix de la Légion d'honneur fut envoyée à Francis Wey pour cet ouvrage.

Depuis cinq ans, notre studieux philologue a été distrait de ses travaux par les fonctions de président de la Société des

gens de lettres, qu'il vient de résigner, après les avoir accomplies avec un zèle inusité jusque-là.

Les services qu'il a rendus, tant à l'association qu'à ses confrères, sont nombreux.

Accueillant les jeunes littérateurs avec une cordialité fraternelle, il a pris cette maxime pour règle de conduite:

« Faisons pour eux tout ce que nous voudrions qu'on eût fait pour nous. »

La Société des gens de lettres, compromise par des imprudences politiques, où des énergumènes l'avaient entraînée, tra-

versa sans encombre les mauvais jours, grâce à la prudence de son pilote.

Il rouvrit pour elle au ministère la caisse des encouragements.

Ses démarches, ses requêtes, ses mémoires, ses relations étendues dans le monde officiel ont amené l'abolition du timbre sur les revues littéraires et scientifiques, ainsi que la suppression du même impôt sur le roman-feuilleton.

François Wey porte très-haut le sentiment de la dignité des lettres.

Tout ce qui risque de les faire déroger le trouve d'une sévérité inflexible. S'il n'a pas réussi, pendant sa présidence, à

faire de la société qu'il dirigeait une institution digne, solide, impérissable, c'est qu'un tel but, ainsi qu'on le verra dans une biographie prochaine, est absolument impossible à atteindre.

Après le renversement du trône de Juillet, notre héros composa certains écrits politiques dont ses ennemis ont essayé plusieurs fois de se faire une arme.

Elle s'est émoussée entre leurs mains.

Dans son *Manuel des droits et des devoirs*, Francis Wey pose les principes de la liberté véritable, et ce livre, de page en page, arrive à être la satire la plus acérée

des républicains du jour, tels qu'ils se montraient aux affaires.

Philosophe candide, Wey frappe à droite et à gauche avec un désintéressement manifeste.

L'horreur des secousses, qui font surgir des émeutiers fort laids et des braillards parlant très-mal, résume ses opinions.

Du reste, il revint très-vite à la littérature.

La *Revue contemporaine* publia de lui une étude curieuse, intitulée *William Hogarth, ou Londres il y a cent ans.*

C'est une sorte de voyage rétrospectif, exécuté à travers l'Angleterre du dix-huitième siècle, en prenant pour guide l'œuvre du peintre original, du caricaturiste profond, qui a si bien buriné son époque avec ses ridicules et ses mœurs.

Francis Wey traversa la Manche, afin de se livrer à Londres à des recherches approfondies pour écrire ce livre.

Son séjour en Angleterre nous a valu un second ouvrage qui a pour titre *les Anglais chez eux*.

Aimant à se prendre corps à corps avec les difficultés de son art, Francis es-

saya du théâtre. Il présenta une comédie en cinq actes au Théâtre-Français.

*Stella*, reçue avec acclamation par le comité, réussit fort médiocrement sous la rampe.

Le mérite du style avait fait illusion sur la froideur de l'ensemble. Complétement étranger à la scène, l'auteur ne sut ni choisir ses acteurs, ni les empêcher, aux répétitions, de désorganiser la pièce.

Mitraillé par les journaux avec une violence rare, il répondit dans une préface assez verte.

Quoi qu'il en soit, cette comédie avait une valeur de fond et d'opportunité si

réelle, que sans cesse on la refait depuis sa chute. C'est toujours l'honneur et l'argent, l'ambition et le cœur, mis aux prises sous toutes les formes et sous tous les titres.

Il nous reste à signaler deux romans de notre écrivain : *Fanchette Frandon* et *le Bouquet de cerises*, où l'on trouve de la réalité sans laideur et des paysans qui parlent sans marivaudage.

*Le Bouquet de cerises* est incontestablement le meilleur des écrits d'imagination sortis de la plume de Francis Wey. Il semble s'être donné pour tâche de placer une action sous le chaume, d'après des procédés entièrement contraires à ceux de

madame Sand. Les journaux ont constaté par une multitude d'articles le succès de ce dernier livre. M. de Pontmartin y a signalé le mérite d'un maître, qui vient donner des exemples après avoir donné des préceptes.

Francis Wey marche à son but avec lenteur ; mais en même temps avec persévérance.

Il se préoccupe moins du public que de ses confrères, sur la plus jeune génération desquels ses écrits ont exercé de l'influence, et qui l'applaudissent en le voyant battre en brèche, tout à la fois, les vieilleries académiques et le côté faux ou exagéré de la nouvelle école.

Ce littérateur laisse aller au vent ses écrits, et montre une singulière négligence lorsqu'il s'agit de leur publication.

Jamais il n'a su traiter commercialement avec les libraires.

Il rougit quand il faut parler d'argent.

Abandonnés à qui veut les prendre, ou compromis par des éditeurs infimes, ses ouvrages, on peut le dire, sont presque inédits pour la plupart. En dehors de ses confrères et du monde vraiment lettré, son nom n'a pas acquis toute la notoriété à laquelle il a droit.

C'est un écrivain à l'ancienne marque.

Son orgueil friand et gourmet rêve quelques suffrages d'élite, et ne poursuit rien au delà.

Toutefois, son dernier livre, publié par Firmin Didot, en 1848, complète un ensemble imposant de travaux philologiques, présentés avec un art merveilleux et des formes de style qui ne pouvaient être méconnus.

L'*Histoire des révolutions du langage en France* obtint de la presse périodique d'unanimes éloges, en ce qu'il comble une des lacunes les plus regrettables de nos

chroniques littéraires, tout en dissimulant la sécheresse du sujet sous une lecture facile et attrayante

C'est, à proprement parler, une histoire de la civilisation française et des mœurs, édifiée à l'aide des monuments écrits et déduite de l'observation des métamorphoses de la langue. Plein d'exemples, de citations rares et piquantes, d'analyses d'ouvrages curieux et inédits du moyen âge, l'œuvre contient, en outre, une histoire complète de la grammaire.

Francis Wey a vu son nom se répandre avec éclat en Écosse, en Russie et en Allemagne.

Seulement, en France, patrie du mo-

nopole et des préjugés administratifs, un ouvrage si essentiel aux études, si utile à tous les âges, n'a pu conquérir encore l'accès des lycées et des écoles spéciales.

L'auteur n'appartient point au corps universitaire.

Tout s'explique ainsi.

Un pédant crotté, quand notre philologue sera mort, abrégera le livre en le défigurant, et se fera de belles rentes avec les dépouilles du défunt, sous le patronage du monopole et de la maison Hachette.

C'est à la tristesse de ces perspectives

que faisait sans doute allusion Gérard de Nerval, lorsqu'il nous disait un jour :

— Si Wey mourait, on ferait au moins trois académiciens avec sa peau.

FIN.

Monsieur & cher ami ;

L'importante affaire s'est réduite à peu de chose, il s'agissoit de déchiffrer un fragment de manuscrit pour Mr Villemain. On m'a remercié par procuration, avec beaucoup de céré-

Francis Wey

VIENNET

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

# MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

OUVRAGE TERMINÉ

# CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Carey sc.

VIENNET

r G. HAVARD

Imp. de Mangeon 67 r. St. Jacq

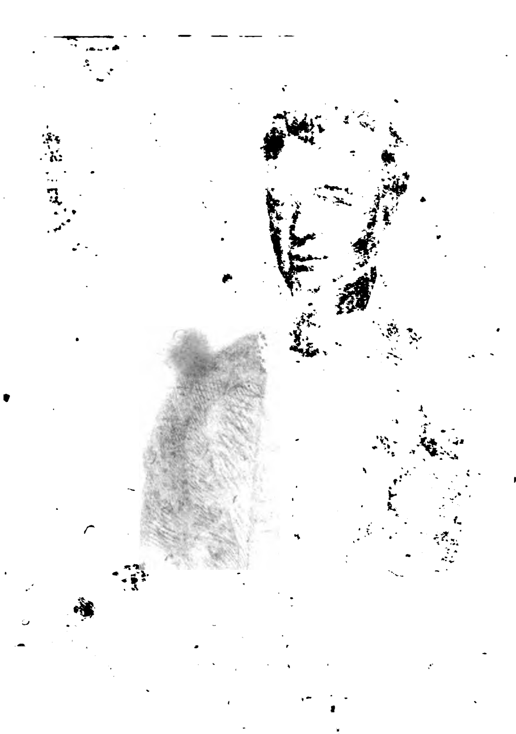


# IENNET

MIRECOURT

RD, ÉDITEUR

GUÉNÉGAUD, 15



VIENNET

ar G.HAVARD .

*Imp de Mangeon 67 r. St. ...*

LES CONTEMPORAINS

# VIENNET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

# VIENNET

---

Il y a plus d'un genre de célébrité.

Le personnage qui apparaît à son tour dans ce long cortége de silhouettes contemporaines que nous avons fait défiler sous les yeux du public est célèbre à sa manière.

C'est le Napoléon du ridicule.

Depuis que notre pays existe, pense et

parle, il n'y eut jamais d'écrivain, jamais d'homme public plus moqué, plus bafoué, plus turlupiné que M. Viennet, membre de l'Académie française, ex-pair de France, et poëte à ses heures de loisir.

Après avoir lu et relu les pièces du procès qui, voici trente ans bientôt, reste en litige entre cet immortel et l'opinion publique, nous ajouterons :

Il n'en est pas qui l'ait mieux mérité.

Le lecteur jugera.

Béziers, chef-lieu du département de l'Hérault, eut l'honneur de souhaiter la bienvenue en ce monde à Jean-Pons-Guillaume Viennet, le 18 novembre 1777.

On voit que notre héros est d'un âge respectable.

Mais il est homme à vivre son siècle, et, dans les promenades, dans les salons, au théâtre, partout, vous le rencontrerez ingambe et plein de verdeur.

Son père, Jacques-Joseph Viennet, fut d'abord chartreux à dix-huit ans, et chanoine à vingt ans.

Puis, — c'est monsieur son fils qui daigne nous l'apprendre avec sa légèreté voltairienne, — il jeta le froc aux orties, et changea son aumusse contre une dragonne.

Viennet père obtint une lieutenance.

Il entra dans un régiment de cavalerie

commandé par un de ses oncles, combattit à Rosbach, et fut licencié à la paix de 1763, sans pension et sans fortune.

Deux fois il se maria dans sa province.

Jean-Pons-Guillaume est l'aîné des enfants issus du second mariage.

C'était, du reste, une famille qui rappelait le temps des patriarches par le nombre de ses rejetons. Le héros de cette notice n'eut pas moins de douze frères cadets, qui suivirent, comme lui, la carrière des armes, et ceignirent leur front de très-peu de lauriers.

Mais terminons avec l'*auteur de ses jours*, comme il dit fort élégamment lui-même, dans son style académique.

La Révolution éclata.

Tout alors était dans ce cri de guerre :

« A bas les nobles! vivent les bourgeois! »

On guillotinait les premiers pour faire place aux seconds, et la France, depuis soixante ans, a beaucoup à se louer de sa nouvelle aristocratie.

Jacques-Joseph Viennet, père de l'homme qui a commis la tragédie d'*Arbogaste*, fut élu membre du conseil municipal de Béziers.

On l'envoya plus tard à l'Assemblée législative, puis à la Convention.

C'était un des rares députés honnêtes auxquels nos provinces confièrent leur mandat dans ces mauvais jours.

Au moment du procès de Louis XVI, il soutint avec énergie, malgré les sinistres clameurs de la plupart de ses collègues, une thèse où éclatait la voix de la justice et de la raison.

« Vous n'avez pas le droit, leur criait-il, d'usurper le pouvoir judiciaire. C'est un abus monstrueux dont vous allez vous rendre coupables ; c'est un crime que vous allez commettre ! »

Marat, ne pouvant rétorquer sa logique, voulut, dit-on, lui brûler la cervelle.

Ce point d'histoire est assez vraisemblable.

Notre député de l'Hérault vota pour la réclusion du roi jusqu'à la paix.

Quelque temps après, chargé de surveiller la remonte des quatorze armées de la République, il refusa vingt mille chevaux d'un seul bloc, malgré les trent mille louis de pot-de-vin que lui offrit délicatement le fournisseur.

Plus tard, il entra au Conseil des anciens, et mourut, en 1824, dans sa quatre-vingt-douzième année.

Jean-Pons Guillaume fut un enfant précoce.

Un abbé, son oncle maternel, lui fit bégayer du latin au sortir des langes. A quatorze ans il avait terminé toutes ses études.

Sans la Révolution, qui jugeait à propos de couper la tête des prêtres comme celle

des nobles, Jean-Pons-Guillaume eût suivi la carrière ecclésiastique et fût devenu très-certainement un des curés de la capitale. Il devait recueillir la succession d'un autre frère de son père, également dans les ordres, et qui se trouvait à la tête de la paroisse de Saint-Merry.

L'héritage de la cure n'était plus possible.

C'est un des rares bienfaits dont il faut remercier 93, car Jean-Pons-Guillaume eût fait un singulier ministre du Seigneur.

Il orna ses flancs d'une sabretache, et prit les allures fanfaronnes d'un soudard, ce qui convenait beaucoup mieux à sa nature hâbleuse et méridionale.

Mais, ne voulant point se résigner à la

condition de simple soldat ni passer par les grades inférieurs, il pria son père d'user de son influence pour le faire admettre d'emblée, comme sous-lieutenant, dans le corps de l'artillerie de marine.

La République de 1798 commençait à tolérer de nouveau ces passe-droit si fort reprochés à l'ancien régime.

Or Viennet père avait des principes rigides.

Il sermonna vertement monsieur son fils, et lui répondit :

— Prends un mousquet! va sur les champs de bataille, et gagne ce que tu pourras gagner par ta conduite et par ton courage.

— Mais, mon père...

— Silence! Crois-tu que je sois ici pour faire uniquement les affaires de ma famille et l'avancer quand même, au préjudice des autres citoyens?

Jean-Pons-Guillaume était né pour l'intrigue.

Il tourmenta si longtemps et si bien Truguet, le ministre de la marine, qu'il finit par obtenir la sous-lieutenance objet de son ambition.

Depuis deux ans il était au service.

Un jour, ou plutôt une nuit, les Anglais surprirent le vaisseau l'*Hercule*, et le capturèrent avec tout son équipage, après une lutte des plus sanglantes.

Nòtre héros se trouvait au nombre des officiers vaincus.

Les ténèbres, qui cachèrent malicieusement ses exploits, nous privent du plaisir de les raconter.

Jean-Pons-Guillaume resta sur les pontons de Plymouth jusqu'à la paix d'Amiens. On le traita fort mal. Il eut gravement à se plaindre de la manière dont la perfide Albion se conduisait envers les prisonniers français.

Du pain noir, arrosé d'eau fétide, composait toute sa nourriture, et rarement on lui permettait de quitter sa sombre casemate pour aller respirer l'air sur le pont.

Aussi voua-t-il au colosse britannique une haine irréconciliable.

Il dépasse là-dessus en férocité Chauvin lui-même, ce type aussi grotesque qu'original de nos vieilles rancunes patriotiques.

Vous l'entendrez perpétuellement répéter ce vers comme un axiome :

Crains les dons de l'Anglais ; ils sont faits par la haine !

On se rappelle sa virulente sortie de l'année dernière, à l'Institut, contre les anglomanes.

M. Viennet exècre les Saxons et les exécrera toujours, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse. Dans sa rancune violente et dans son mépris, il les place absolument sur la même ligne que les romantiques, les républicains et la Société de Jésus:

Néanmoins la démocratie ne fut pas toujours pour Jean-Pons-Guillaume un objet d'horreur.

Nous n'inventons rien, son histoire est là pour appuyer nos assertions.

A peine a-t-il revu sa patrie, grâce aux victoires de Bonaparte, qu'il se pose brusquement et sans dire gare en républicain farouche.

Il vote contre le consulat à vie, et, plus tard, contre l'Empire.

Cette conduite n'est pas faite pour lui attirer les bonnes grâces de Decrès, qui a remplacé Truguet au ministère de la marine.

Le jacobin Viennet a la naïveté de se plaindre:

Mais l'oreille du pouvoir est insensible. On laisse plus d'un an vacante une place de capitaine qui lui revient de droit.

Il se fâche, crie, tempête contre le despotisme impérial; mais on lui insinue délicatement, de la part du ministre de la police, que de bons et solides verrous sont tout prêts, s'il ne veut pas se taire, à garantir dorénavant son silence.

Après les pontons, le cachot politique : la perspective manque de charme.

Les mécomptes de Jean-Pons-Guillaume lui inspirent de sages et judicieuses réflexions. Il cesse de clabauder contre l'Empire et jette le bonnet de jacobin pour ne plus le reprendre.

On lui donne sa place de capitaine.

Aussitôt, et sans la moindre transition, il chante l'Empereur sur toutes les gammes.

Te suive qui pourra, César, je perds haleine!
Je sais que de nos vers ton nom n'a pas besoin;
Que sans nous ta mémoire ira bien assez loin;
Qu'une vie aussi pleine, un règne aussi prospère,
Feraient le désespoir et l'écueil d'un Homère;
Mais, quand la Renommée, enflant toutes ses voix,
Remplit le monde entier du bruit de tes exploits,
Au milieu des transports que ta gloire fait naître,
De mes sens étonnés je ne suis plus le maître!
Le passé n'a plus rien que je puisse admirer,
Et nul autre que toi ne sait plus m'inspirer.

Nous avons omis tout à l'heure un fait biographique important.

Sur les pontons anglais, au milieu de brouillards éternels et d'exhalaisons ma-

récageuses, la Muse de la poésie était venue consoler Jean-Pons-Guillaume.

Il avait pu supporter, grâce à ses caresses, les chagrins et les tortures de la captivité.

César, qui n'oubliait pas les votes hostiles de notre ex-jacobin, devenu tout à coup l'apologiste ardent de ses hautes conquêtes, ne se laissa point désarmer par cet enthousiasme lyrique.

Viennet végéta piteusement jusqu'en 1813 dans son grade de capitaine.

A cette époque eut lieu la campagne de Saxe.

Notre homme y prit part, avec tout son corps, que nos désastres maritimes permettaient de joindre aux troupes de terre:

Il reçut la croix après la bataille de Lutzen; mais à Leipsick il fut obligé, pour la seconde fois, de rendre les armes et de rester prisonnier de guerre.

La chute de l'Empire le rendit libre.

Son premier soin fut de se rallier aux rois légitimes et de saluer leur retour.

Donnant à Pégase un coup d'éperon superbe, il s'éleva tout en haut de la sainte montagne et fit chanter à sa Muse la blancheur des lis.

On trouva les vers détestables, mais l'intention parut bonne.

Viennet, pour récompense, eut l'honneur insigne d'être élevé au grade d'aide de camp de M. de Montélégier, aide de camp

lui-même de Son Altesse Royale monseigneur le duc de Berry.

Presque aussitôt survint la fantastique résurrection de l'Empire.

N' saut' point-z-à demi,
Paillass', mon ami!

Jean-Pons-Guillaume cache sa cocarde blanche et reprend, comme si de rien n'était, du service dans l'armée de Napoléon. Son flair politique ne va point jusqu'à sentir Waterloo.

Mais le vl'à r'chassé,
Vl'à l'aut' replacé :
Viv' ceux que Dieu seconde!

Il retire de sa poche la blanche cocarde, et se hâte d'aller présenter ses hommages à M. de Montélégier, qui revenait de Gand.

— Osez-vous bien vous présenter devant moi? dit celui-ci d'un ton de colère.

— Je n'ai pas signé l'acte additionnel, je vous le proteste, murmure humblement Viennet.

— Qu'importe, si vous avez pris l'épée pour la défense de l'usurpateur?

— C'est-à-dire que je suis resté dans l'intention de mieux le combattre.

— Vous?

— Moi-même.

En même temps, il présentait à M. de Montélégier deux brochures ayant pour titres : *Lettre d'un Français à l'Empereur sur la Constitution qu'on nous*

*prépare*, et *Opinion d'un homme de lettres sur la Constitution proposée.*

L'aide de camp de monseigneur le duc de Berry ne daigna pas lire une page de ces deux factums et tourna le dos à Jean-Pons-Guillaume.

Le voilà privé de sa place, exclu de l'armée, sans protecteur et sans ressources.

— Allons, se dit-il, c'est à ma Muse de sauver encore une fois ma barque du naufrage. Montélégier n'est qu'un brutal et un sot. Le roi me rendra justice; il suffit de me faire entendre du roi. Chante, ô ma Muse, chante!

On était au mois de juin 1816.

Paris se trouvait en fête à l'occasion du mariage du duc de Berry avec la princesse Caroline de Naples.

Jean-Pons-Guillaume profite de l'occasion pour rimer la cantate amusante qui va suivre.

Comme, avant tout, son but était de chatouiller l'oreille du roi, vous comprenez qu'il flatte tout d'abord Louis XVIII, avant de célébrer le royal hymen.

O rusé poëte!

Mais voici la cantate :

C'est notre père, allons lui rendre hommage.
L'auguste voix qui sort de ce palais
N'annonce plus la guerre et le carnage;
C'est un signal de bonheur et de paix.

Quelle illustre race
A tant de bonté
Unit plus de grâce
Et de majesté?



Deux fois son absence
Causa nos malheurs,
Deux fois sa présence
A séché nos pleurs.

La paix, la victoire,
L'ornent tour à tour;
Huit siècles de gloire
Fixent notre amour.

Quelle est cette aimable étrangère?
Je sens déjà qu'elle m'est chère.
Ainsi qu'à mon regard elle plaît à mon cœur.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Elle revient s'unir au sang dont elle est née,
Et, fille des Bourbons, nous aimera comme eux.

Son hymen fait notre espérance,
Qu'il soit payé de notre amour.
Les fils qu'il promet à la France
Sur nos fils régneront un jour.
. . . . . . . . . . . . .
Ils seront dignes de leur père,
De nos aïeux et de nos rois...

Et cætera!

Nous croyons que de pareilles citations peuvent donner à nos lecteurs une haute idée du génie poétique de Jean-Pons-Guillaume, ce futur adversaire des romantiques et de l'audace du rhythme.

Louis XVIII eut l'indélicatesse de ne pas jeter des cris d'admiration.

Nulle faveur de la cour ne récompensa ces strophes brillantes, et notre héros, pour vivre, fut obligé de se faire journaliste. On le chargea du compte rendu des Chambres dans le *Journal de Paris.*

Sa position précaire ne fut pas de longue durée.

Tout méchant poëte qu'il était, Jean-Pons-Guillaume avait un physique orné de quelque agrément.

Aux yeux des femmes, une figure passable rachète bien des mauvaises rimes.

Viennet fit un mariage avantageux, qui lui assurait une belle et large indépendance.

L'épouse avait cinq ou six ans de plus que l'époux, mais elle possédait vingt mille livres de rente [1].

Quelle aubaine !

Jean-Pons-Guillaume peut, dès lors, en toute sécurité, se lancer dans l'opposition et dire leur fait à ces rois malappris qui laissent impertinemment sans réponse la cantate du 19 juin.

[1] Madame Viennet vit encore. Son grand âge l'a rendue aveugle.

Sa rancune est d'autant plus vive, que, peu de jours après la publication de cette cantate, il a trouvé moyen de faire remettre directement au roi un autre chef-d'œuvre poétique, destiné à le fléchir.

Pourquoi n'en citerions-nous pas une bribe?

Nos derniers neveux peuvent-ils trop connaître le talent littéraire des antagonistes de Lamartine et de Victor Hugo?

Je te bénis, Louis, tu sauves la patrie!
. . . . . . . . . . . . . . . .
Du glorieux Louis secondons la sagesse;
Des ennuis de l'exil consolons sa vieillesse;
Charmons par nos accords les ennuis du pouvoir;
De sa vie orageuse embellissons le soir.
. . . . . . . . . . . . . . . .
Que dis-je? Le Français, pleurant son imprudence,
Ne croit plus au bonheur que promet la licence;

Il sait, et nos malheurs nous l'ont redit assez,
Que de leur trône en vain les rois sont renversés ;
Qu'un État populaire en proie à des caprices
Toujours à des tyrans est livré par ses vices,
Et que la liberté ne reprend tous ses droits
Qu'au pied d'un trône heureux et fondé sur les lois.

Jean-Pons-Guillaume passa du *Journal de Paris* au *Constitutionnel*.

Cette dernière feuille servait alors de quartier général à bon nombre de faiseurs littéraires, jadis aux gages de la censure impériale, savoir : les Arnaud, les Jouy, les Tissot, etc.

Tous avaient retourné leur casaque

Notre spirituelle patrie les acclamait comme de grands citoyens.

Viennet, grâce à sa fortune, devient

tout de suite, au milieu du parti libéral, un personnage d'importance.

Il débute comme auteur tragique vers la même époque, et fait jouer successivement au Théâtre-Français *Clovis* et *Arbogaste*.

On connaît la chute honteuse de ces deux pièces.

Le soir où la première succomba sous le haro d'une salle inflexible, le journaliste Réné Perrin rencontra l'auteur à la sortie du théâtre et crut devoir lui adresser, au sujet du décès de l'œuvre, son compliment de condoléance.

— Une autre fois, lui dit-il, vous serez plus heureux, car une bataille per-

due forme le soldat; les revers apprennent à vaincre.

— Eh! s'écria Jean-Pons, la pièce est excellente! Mais cet *imbécile* de Talma n'écoute rien. C'est lui, je vous le proteste, c'est lui seul qui a compromis le succès. Au lieu d'entrer en scène avec une hache sicambre, longue et pesante, il est sorti de la coulisse avec une petite javeline élégante et coquette, véritable hache de société bonne à casser du sucre!

— Et vous croyez que cette javeline...

— Parbleu!... Dès ce moment, le public n'a plus rien compris à l'ouvrage, et, quand le public ne comprend pas, que voulez-vous qu'il fasse? Il siffle.

*Arbogaste* eut un destin plus cruel encore.

Jamais, de mémoire d'homme, tragédie n'excita des rires plus olympiens. On ne sifflait pas, on se tenait les côtes.

Ces deux échecs ne purent déconcerter Viennet, ni lui enlever le sentiment de son propre mérite. Comme tous les hauts et sublimes génies, comme César, comme Napoléon, comme le Corrége et comme Christophe Colomb, il a la conscience instinctive de sa force.

Ne cherchez pas à lui apprendre ce qu'il vaut.

Il a regardé son talent face à face, il sait son moi sur le bout de l'ongle.

Aussitôt après la chute d'*Arbogaste*, il

proposa très-sérieusement au Théâtre-Français de se charger de la fourniture exclusive des tragédies.

Notre homme voulait passer un marché d'alexandrins, comme on passe un marché d'huile ou de chandelle.

— Rien de plus simple, disait-il; on représentera chaque semaine, un jour du Molière, un jour du Corneille, un jour du Racine et quatre jours du Viennet.

La Comédie-Française fut assez inepte pour refuser une proposition si avantageuse.

Obligé par le mauvais vouloir et l'injustice des sociétaires à renoncer définitivement au théâtre, Jean-Pons-Guillaume

n'en eut que plus de loisirs pour se livrer au commerce des chastes sœurs.

Il revint à la poésie politique, accouchant sous le premier prétexte venu tantôt d'une épître et tantôt d'une satire.

Aujourd'hui, c'était l'insolence des Jésuites qui stimulait sa Muse.

Demain, c'était l'apparition des pères Capucins.

Puis il célébrait la recomposition de l'armée par Gouvion-Saint-Cyr, ou saluait la loi d'amour par sa fameuse *Épître aux chiffonniers.*

Cette dernière œuvre eut son châtiment.

Viennet avait été réintégré dans le

corps royal de l'état-major. Il était même parvenu, en 1823, à l'ancienneté, au grade de chef d'escadron.

Mais son épître vint tout démolir.

Le ministre de la guerre [1] était un mauvais compagnon qui entendait fort mal la raillerie.

Par ses ordres, on raya M. Viennet des contrôles.

Vengeance, ô ma Muse!

Et tout aussitôt l'*Épître aux Grecs* est lancée comme un caillou dans les jambes du pouvoir. Il semble que Jean-Pons-Guillaume progresse en art poétique.

[1] M. de Clermont Tonnerre.

Voici trois vers admirables que nous exhortons les professeurs à offrir, dans tous les colléges, comme modèles d'harmonie imitative.

Il s'agit de peindre les vagues occupées à rouler des corps humains, absolument comme si elles avaient affaire à de simples galets.

Le poëte s'adresse aux modernes Hellènes :

Attendez-vous encor que la mer d'Ausonie,
Que la mer de Tyrène et la mer d'Ionie
Traînent de vos enfants les troncs ensanglantés?

Les deux premiers vers imitent le bruit des flots qui se heurtent, et le troisième vous les montre expirant sur la grève. C'est magnifique.

On doit rendre justice à tout le monde, même à M. Viennet.

Ce diable d'homme faisait pleuvoir des épîtres.

Après celles que nous avons déjà citées, il en écrit une *à Charles X*. Est-ce la dernière? Non vraiment : l'*Épître à don Miguel* lui succède. Jean-Pons-Guillaume se garde bien de laisser passer sans épître la nouvelle de l'accident arrivé à ce monstre royal en dressant un attelage.

Il continue d'adresser des épîtres à Pierre, à Paul et à Jacques ; puis les ailes de son inspiration deviennent beaucoup plus larges, et nous le voyons monter jusqu'au ciel du poëme épique.

Ah ! mon Dieu, oui !

Si vous n'avez pas lu son poëme de *Parga*, c'est un avantage que vous avez sur nous. Quant à son poëme du *Siége de Damas*, laissez-le tranquillement dormir dans la poudre des bibliothèques.

« Il n'est pas bon, ma conscience m'oblige à le déclarer, » dit Viennet lui-même dans son autobiographie du *Dictionnaire de la Conversation.*

Mais pour son poëme de *Sédim ou la Traite des nègres*, c'est autre chose.

« Je dirai encore avec la même franchise, écrit Jean-Pons-Guillaume, qu'il y avait de l'intérêt et de la poésie. »

Pas si bête !



S'humilier à droite pour s'élever à gauche est un assez bon système.

Croyez-vous, lecteur, être au bout de cette longue énumération des ouvrages de M. Viennet? Par exemple! Il est impossible de vous laisser ignorer qu'il a commis un poëme en vingt-six chants et nous ne savons plus combien de mille vers, intitulé la *Philippide*.

O le plaisant esprit d'un poëte *intrigant*,
Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand!

N'importe, c'est l'œuvre favorite de Jean-Pons-Guillaume. Avec elle il ira sûrement au temple de Mémoire.

Ah! c'est lui qui l'affirme!

« Ce poëme revivra, quoi qu'on dise.

Il n'est pas vrai qu'on l'ait tué et qu'il ait mérité de l'être. »

Jean-Pons lève le masque et ne se montre plus modeste.

Or ce n'est pas tout.

Bientôt il fait paraître un volume de prose et de vers intitulé : *Promenades philosophiques au Père-Lachaise*. Il écrit, en outre, une *Histoire des guerres de la Révolution dans le Nord*.

Que cette fécondité prodigieuse ne surprenne personne. Elle existe chez M. Viennet à l'état de maladie chronique et d'infirmité sans remède.

Il lâche quotidiennement le robinet du

vers avec une profusion diurétique : vers brutal, banal, trivial, prose abominablement rimée, qu'il décore des noms pompeux de tragédies, d'épîtres et de poëmes : tragédies à la livre, épîtres à la rame, poëmes au boisseau. Demandez, messieurs, faites-vous servir !

Notre rimeur lui-même se livre à un calcul bien propre à nous glacer d'épouvante.

— Je puis, dit-il, faire aisément, pendant toute ma vie, quatre mille vers par mois, c'est-à-dire cent trente trois vers par jour.

Et nous avons dit qu'il vivrait son siècle. Frémissez !

Plus de vingt ans encore, il vous inon-

dera de ce déluge. Il est vrai qu'il ajoute avec une humble candeur :

— Je ne dis pas qu'ils seront tous bons ; mais ce seront des vers comme ceux de Racine.

On ne nous accusera pas de répéter souvent les mêmes anecdotes. Il en est une, toutefois, sans laquelle ce petit livre serait incomplet. Nous prions nos lecteurs de la saluer par le *bis repetita placent*.

C'était à Sainte-Pélagie, au bon temps où la Restauration y tenait en cage notre Béranger.

Viennet, un jour, alla par hasard lui rendre visite.

Nous disons par hasard, vu qu'il n'es-

timait le chansonnier populaire que d'une façon très-médiocre. Cela était dans l'ordre : Béranger faisait à peine un chef-d'œuvre tous les deux mois.

Jean-Pons-Guillaume avait donc été conduit là par trois amis du poëte.

Au milieu de la conversation, il prit un accent demi-sérieux et demi-goguenard pour dire au détenu :

— Eh bien, nous avez-vous fait quelque petite chanson?

Béranger sourit, de ce sourire que vous savez, du sourire de la Fontaine et de Benjamin Constant. Puis, se tournant vers les autres visiteurs :

— Il croit, en vérité, dit-il, qu'une chanson se fait comme une tragédie!

Les œuvres poétiques de M. Viennet, — car il faut enfin les juger autrement que par des phrases plaisantes, — sont remarquables surtout par l'intrépidité de la cheville et par l'abondance de ces mots impossibles et démesurément longs qui réussissent toujours, à deux ou trois qu'ils se mettent, à produire un vers délicieusement plat et lourd.

Sa période est enflée comme la poitrine d'un asthmatique imprudent qui veut se mettre au pas de course.

On doit admirer aussi la science heureuse de ses périphrases.

M. Viennet ne dit pas le chameau, mais bien le *patient compagnon de l'Arabe au désert.*

Il ne dit pas : J'ai tué d'un coup de fusil une perdrix ; mais *un plomb lancé d'une main vigilante atteignit la perdrix dans sa fuite.*

Sans compter le vieil attirail des mots de la Fable : le *Parnasse*, — le *Pinde*, — le *Permesse*, — le *Léthé*, — *Pégase*, — *Apollon*, — l'*Olympe*, — l'*Hélicon*, — l'*Hypocrène*, le tout employé de la façon la plus grave et la plus solennelle.

Ce bizarre écrivain n'a pas avancé d'une ligne depuis 1810.

De là sa haine furibonde contre les audacieux qui donnent à la période une allure nouvelle et franche, en déchirant ces haillons du style dans lesquels il se drape.

On se permet de changer le vieux lan-

gage classique de Jean-Pons-Guillaume : voyez le crime!

Si nous voulions raconter ici tous les traits de vanité bouffonne de notre héros, où en serions-nous, juste ciel! et que dirait l'éditeur des *Contemporains*, en voyant quadrupler son volume ordinaire?

A l'époque où Jean-Pons était membre du comité de lecture du Gymnase, il dit un jour à ses collègues :

— Messieurs, vous pouvez me rendre un véritable service.

— Lequel? Parlez, lui répondirent-ils, ignorant de quoi il s'agissait.

— J'ai fait une tragédie, messieurs, et

je l'ai lue avant-hier chez le duc de M***. Tout le monde a pleuré, tout le monde, je vous l'affirme. Eh bien, je l'ai lue hier à la Comédie-Française, et tout le monde a ri! Comprenez-vous cela? Je veux que vous en écoutiez vous-mêmes la lecture, afin d'avoir votre sentiment. Voltaire, après tout, n'était pas un sot, messieurs, et il ne savait pas faire de comédies. A la rigueur il se pourrait donc que je n'eusse pas le génie tragique. Soyez mes juges, et venez demain matin déjeuner chez moi. Vous entendrez mes vers.

Ils promirent de s'y rendre.

Mais le coup d'œil qu'ils échangèrent entre eux laissait voir que la promesse était dénuée de franchise.

Le lendemain, pas un seul ne se trouvait au rendez-vous.

Chacun aurait cru payer son écot trop cher.

En sorte que l'infortuné Jean-Pons, faute de juges compétents, en est à se demander encore aujourd'hui :

— Suis-je un tragique ou un comique ?

A sa place, nous saurions parfaitement que répondre. Toutes les queues-rouges ne sont pas au théâtre,

Et Jocrisse, parfois, se promène à la ville.

Un autre jour, au foyer de l'Opéra, devant Merle et plusieurs autres journalistes, M. Viennet, se posant en orateur, et voulant démontrer à ces messieurs qu'il

n'était point un écrivain de la veille, leur apprit qu'il cultivait déjà les belles-lettres au milieu des camps, ni plus ni moins que Polybe, Xénophon et le poëte allemand Kœrner, qui se battit contre les Français.

— A Lutzen, disait Jean-Pons, je portais sur moi mes tragédies d'*Arbogaste* et de la *Mort de César*.

— Quel surcroît de bagages! murmura perfidement un des journalistes.

Viennet n'entendit point ou fit la sourde oreille.

— Une balle, continua-t-il, vint me frapper en pleine poitrine. Elle se perdit dans les feuillets de mes manuscrits, et le lendemain je la retrouvai au milieu de la

scène des conspirateurs méditant l'assassinat du héros des Gaules.

Il se frotta les mains d'un air joyeux et conclut en ces termes :

— Vous le voyez, messieurs, la *Mort de César* m'a sauvé la vie !

— Cela prouve que vos tragédies sont bonnes en temps de guerre, lui répondit Merle.

Reprenons le fil biographique. La peinture de notre personnage et de ses ridicules nous en écarte un peu trop.

Nous sommes en 1827.

Depuis son entrée au *Constitutionnel* Jean-Pons-Guillaume a fait un rêve qu'il cherche par tous les moyens possibles à

changer en réalité. La gloire des lettres lui échappe, il veut se raccrocher à la gloire politique.

Béziers, sa ville natale, où il se porte candidat, le choisit pour la représenter au palais Bourbon.

Il vote l'adresse des deux cent vingt et un.

Sa présence à la Chambre n'intimide en aucune sorte le pouvoir. On sait qu'il est du parti orléaniste et qu'il se rend aux secrètes conférences du Palais-Royal; mais on ne le regarde pas comme dangereux.

Au moment de la Révolution de juillet, Jean-Pons chasse à quinze lieues de Paris, « atteignant çà et là dans leur fuite quel-

ques perdrix et quelques lièvres, par un plomb lancé d'une main vigilante. »

Il n'éprouve pas le désir d'apporter sa tête comme enjeu à la terrible partie qui se décide alors.

— Ma foi, dit-il à ses intimes, le plus sûr est de se conformer aux ordonnances!

La défaite des ministres et du roi lui semble si peu probable, qu'il écrit à Étienne:

« Je ne pense pas que l'opposition doive s'abstenir aux élections prochaines. Elle peut encore compter sur quatre-vingts voix au moins. »

Tout à coup le télégraphe apporte la nouvelle de la victoire du peuple.

Pons-Guillaume accourt.

Il se montre sur les barricades encore fumantes avec l'arme anodine qui vient de lui servir à massacrer des perdreaux, et ne dissuade pas le moins du monde ceux qui se figurent qu'il en a fait usage pour envoyer des balles aux gardes du corps.

On le voit, sur toute la ligne, fraterniser avec les vainqueurs.

Le 31 juillet, c'est lui qui se charge de lire, au balcon de l'Hôtel de Ville, la proclamation du duc d'Orléans, lieutenant général du royaume.

Vivent nos amis du Palais-Royal! A Philippe la couronne, morbleu!

C'est notre père, allons lui rendre hommage.
L'auguste voix qui sort de ce palais
N'annonce plus la guerre et le carnage,
C'est un signal de bonheur et de paix.

Son ancienne cantate peut s'adresser à la nouvelle dynastie. C'est absolument comme les devises à bonbons, qui servent à tous les confiseurs.

Dès les premiers jours du règne de l'ordre de choses, Viennet se plonge résolûment dans les centres et fait cause commune avec les ventrus.

Une fois dans les rangs de cette majorité compacte de bourgeois satisfaits, partisans quand même d'une politique toute de corruption, notre homme essaye de croquer du gâteau de Juillet la plus grosse part possible.

Il joue près de Casimir Périer le rôle de la mouche du coche, ayant l'air d'être son bras droit et se donnant une importance grotesque.

On a dit que ce ministre avait eu l'intention de le nommer préfet de police.

Mais c'est un bruit que Jean-Pons a fait courir.

Périer se connaissait beaucoup trop dans le choix des personnages qu'il mettait en œuvre pour commettre une semblable bévue.

Déjà ridicule au théâtre, M. Viennet ne tarde pas à l'être à la Chambre.

Seulement il commence par se rendre odieux.

Entonnant à la tribune un dithyrambe en l'honneur de la corruption, il ose porter aux nues la police secrète et prôner sans vergogne les services rendus au gouvernement par la *clef d'or*.

Il fait, en un mot, l'apologie complète de l'immoralité.

Le président des ministres meurt du choléra. Des troubles éclatent. Viennet demande contre leurs auteurs une punition prompte, énergique, en dehors de tout concours des tribunaux.

Ce fut alors qu'il poussa le célèbre cri d'alarme :

« Messieurs, la légalité nous tue! »

Dans sa philippique il y avait du bon. Le passage suivant, par exemple, ne manque pas d'une certaine vérité :

« Sur trente-deux millions de Français,

disait Jean-Pons, il en est trente et un millions qui désirent le repos à tout prix, qui donnent leurs enfants et leurs os à tous les gouvernements que leur impose la fortune; qui, depuis quarante ans, obéissent à tout le monde. Un autre million d'individus s'entre-choquent, se débattent et disposent de l'État selon que le sort en décide. Tout le reste est une masse inerte et passive. »

Malheureusement la conclusion de l'orateur : « Plus de légalité! Fourrons tout en prison! » n'était pas admissible.

Après le tumulte provoqué par cette harangue, Laffitte s'approcha de notre homme et lui frappa sur l'épaule.

— Faites-nous des tragédies, monsieur

Viennet, lui dit-il, faites-nous des tragédies !

Ce mot du célèbre banquier prouve qu'il ne portait pas un intérêt bien vif à notre littérature nationale.

Dès ce jour, comme on dit vulgairement, ce pauvre Jean-Pons ne fut plus à la noce. On l'accabla de quolibets, on lui lança mille turlupinades à la tête, on l'inonda d'un véritable déluge d'épigrammes.

On vit se signaler dans cette interminable agression à coups d'épingles le *Charivari*, la *Caricature* et le *Corsaire*.

Le malheureux ventru n'avait ni repos ni trêve.

Son inamovible redingote verte devint aussi célèbre que l'énorme cravate du docteur Véron devait l'être plus tard.

Messieurs du *Corsaire* prétendirent que le discours de Casimir Périer, dans la discussion du budget de 1832, avait été rédigé par son ami V..., et que ce service de plume avait coûté mille écus.

Eugène Briffaut, le lendemain, voit apparaître la fameuse redingote verte au bureau du journal.

— Le rédacteur en chef, s'il vous plaît? dit Jean-Pons en saluant.

— C'est moi.

— Je suis monsieur Viennet.

— Fort bien; je vous en fais mon com-

pliment! Qu'y a-t-il pour votre service?

— Je viens vous prier de déclarer, dans votre plus prochain numéro, que le V... d'hier ne me concerne pas.

— Eh ! monsieur, dit le rédacteur en chef, à quoi bon? Vous savez que le *Corsaire* vous nomme toujours en toutes lettres.

— C'est vrai, dit Pons-Guillaume d'un ton mélancolique ; vous avez la bonté de vous occuper souvent de moi. Vous donnez de mes nouvelles à ma famille.

Nous avons oublié de dire qu'à la fin de 1830 l'auteur de la *Philippide* avait été promu à l'Académie française, en remplacement du comte de Ségur.

Et le candidat adverse était Benjamin Constant ! Viennet l'emporta sur lui.

*Proh pudor !*

Il eut toutes les voix de la docte assemblée, à l'exception d'une seule. C'était la voix de Paul-Louis Courier.

Viennet, se conformant à l'usage, avait fait une visite à Paul-Louis.

— Comment vous portez-vous? lui demanda-t-il en entrant.

— Je me porte bien, répondit l'auteur des *pamphlets* ; mais je ne vous porte pas.

Royer-Collard lui-même donna son vote à Pons-Guillaume. Comme on lui en manifestait une grande surprise, il s'écria :

— Que voulez-vous ? Je sais que Benjamin écrit admirablement ; mais Viennet *pense* mieux.

Ceci prouve que ce n'est pas d'hier seulement que l'Académie, notre haute et suzeraine dame, manque au but formel de son institution, foule aux pieds les convenances, et se prostitue au vampire politique.

Ses veines, sucées par le monstre, n'auront bientôt plus une seule goutte de sang littéraire.

Jean-Pons-Guillaume, essayant de se justifier de la scandaleuse préférence qu'il avait réussi à obtenir sur Benjamin Constant, lâcha cette phrase absurde :

« Je ne me suis pas abstenu, parce que

le comte de Ségur, mon ami le plus cher, m'avait fait jurer solennellement, à son lit de mort, de le remplacer sur le fauteuil académique. »

Oh ! ce bon temps de l'orléanisme, avec toutes ses sottises, avec toutes ses lâchetés, avec toutes ses impudeurs !...

Mais, chut ! il y a des gens qui travaillent à nous le rendre.

Le triomphe académique de Jean-Pons amena, comme bien vous le pensez, une recrudescence terrible de persécution de la part de la presse.

La *Tribune* accusa notre héros de toucher deux mille francs par mois d'indemnité ministérielle sur les fonds secrets.

Était-ce une calomnie? C'est possible.

Mais la *Tribune* soutint son dire.

Dans un nouvel article, elle attaqua plus violemment encore le député de l'Hérault, et traita la Chambre de *Babylone impure*, de *grande prostituée*.

Viennet, qui, jusque-là, n'avait opposé aux sarcasmes qu'un flegme imperturbable, eut le mauvais esprit de changer de manière.

Il se fâcha tout rouge.

Oublieux des traditions paternelles, et devenant de plus en plus l'homme de l'antilégalité, il cita l'auteur de l'article à la barre du Corps législatif.

Les conseils pourtant ne lui manquèrent

pas. Mais, nous l'avons dit plus haut, Jean-Pons est têtu. Pendant sa vie tout entière, il a constamment suivi son jugement boiteux, au lieu de s'appuyer sur celui des autres. Ce fut donc en vain que Berryer lui cria :

— Prenez garde : vous empiétez sur le jury !

Notre homme ne voulut rien entendre. Il était trop en colère.

L'accusé, M. Lyonne, défendu par Godefroy Cavaignac et par Armand Marrast, ne trouva pas grâce aux yeux de la Chambre.

Jugeant dans sa propre cause, elle le condamna à dix mille francs d'amende

et à trois ans de prison, qu'il alla purger à Clairvaux.

M. Viennet se récusa, comme accusateur, au moment du vote.

Or personne ne fut dupe de cette apparence de générosité, car on l'avait vu travailler trop manifestement à la victoire.

Durant tout le procès, il courut les centres, encouragea les timides, exhorta les indécis, démontra victorieusement qu'on l'avait outragé dans son honneur, et que son honneur, en cette circonstance, était celui de la Chambre. Bref, il usa de toute son influence, et parvint à monter la tête à ces députés de la niaiserie et du ventre, que la presse de l'opposition

appelait alors d'un nom générique, les *Viennet*.

Toujours on doit garder quelque mesure, même dans la vengeance et dans la haine.

Voilà ce que Jean-Pons ne comprit pas. Aussi fut-il cruellement puni quand arriva la fin de la session.

M. Thiers venait d'être hué et charivarisé dans le Midi.

Les présages étaient menaçants pour notre héros. Tout l'invitait à résister aux charmes de la villégiature, et à passer à Paris ses vacances.

Point. Viennet prend la voiture, et le voilà parti pour la terre natale.

A Béziers, sauf quelques sifflets, l'accueil est assez convenable. Notre homme s'imagine que sa popularité n'a rien perdu dans la province, et qu'on ne songe à lui donner ni de la casserole ni du chaudron.

C'est le cas ou jamais de se montrer partout.

Jean-Pons a la fantaisie inconcevable de tenter une excursion dans le département des Pyrénées-Orientales, cette contrée inféodée aux Arago. Son outrecuidance lui fait espérer là quelque ovation tout à la fois flatteuse pour sa personne et pour le système.

Donc il prépare ses malles.

A peine a-t-il assuré sa place à la di-

ligence, que les *bousingots* du pays, bien et dûment pourvus de crécelles, de tams-tams et de trompettes, se hâtent de retenir les autres places.

Impériale, intérieur, coupé, tout est rempli par la bande hostile. Sept ou huit des plus intrépides se sont même fourrés sous la bâche.

Pons-Guillaume ne voit rien, ne devine rien. Son aveuglement ne s'explique pas.

On attendait que la voiture fût assez éloignée de la ville pour que le martyr politique ne pût songer à y retourner pédestrement.

Tout à coup il tressaille et se bouche les oreilles.

Une musique effroyable éclate.

Cornets, tams-tams, trompes et crécelles crient, mugissent, hurlent à l'envi l'un de l'autre, sur les gammes les plus folles et les plus discordantes.

La voiture entière est un affreux orchestre, et dans le coupé même où se trouve Jean-Pons, — ô comble de l'irrévérence politique ! — deux cornets à bouquin lui sonnent à bout portant d'abominables fanfares.

Jusqu'au chef-lieu, ce fut une odyssée burlesque, un vacarme sterling, que la plume ne saurait décrire.

Pons-Guillaume se montra sublime de morgue impassible.

Tranquillement pelotonné dans son coin, il ressemblait à l'idole du Psal-

miste : il avait des yeux et ne voulait pas voir, des oreilles et ne voulait pas entendre.

Mais, au relais d'Estagel, ce fut une bien autre histoire.

Estagel est un joli bourg, d'une physionomie calme et toute débonnaire. Hélas! fiez-vous donc aux apparences!

Descendue de voiture, la victime de nos bousingots a profité d'une demi-heure de répit pour intéresser le maître de poste à sa position critique.

Celui-ci lui prête sa chambre, et Viennet s'y enferme.

L'infernal concert ne résonne plus.

Heureux de se reposer le tympan, no-

tre homme pense que ses ennemis vont retourner à Béziers et le laisser en repos, quand soudain, devant sa fenêtre et sous le balcon même de sa chambre, il entend une psalmodie frénétique exécutée par des basses-tailles doublées du talent de soprano le plus étrange, et qui passent d'une octave à l'autre avec une rapidité merveilleuse.

La symphonie ébranle les vitres, éveille les échos du bourg et attire les curieux, qui se livrent à un accès de fou rire.

Elle est tout simplement exécutée par une députation des ânes du pays, brayant à qui mieux mieux sous les coups de fouet qui leur tombent sur l'échine, drus comme grêle.

Il y en a bien cinq cents, peut-être mille : ânes de toutes les conditions et de toutes les couleurs, maigres ou dodus, jeunes ou vieux, gris, noirs, argentés, blancs, roux, bâtés et chargés du panier double, en costume de cérémonie enfin, pour mieux fêter Jean-Pons-Guillaume.

Le chantre des mules de don Miguel se décide à faire tête à l'orage. Il se montre au balcon, l'enthousiasme redouble.

*Hi han! — Hi han! — Hi han!*

C'est à ne plus entendre Dieu tonner.

Notre devoir d'historien nous enjoint d'apprendre au lecteur que cette atroce plaisanterie avait été conçue et menée à bonne fin par Étienne Arago.

Vous pensez quel retentissement la chose eut à Paris !

Grands et petits journaux se gaussèrent toute une semaine du malheureux Jean-Pons. On raconta l'aventure avec le plus grand soin ; les rédacteurs n'omirent aucun détail, et la France entière éclata de rire comme les bourgeois d'Estagel.

Rappelant lui-même ce bizarre incident de sa vie, notre héros l'accompagne de cette réflexion philosophique :

« J'aurais fait ma fortune en trois mois, si je m'étais montré derrière un rideau, à côté de la femme géante. »

Il ne se reconnut pas tué par ce comble de ridicule.

Tout le pays riait encore aux larmes, qu'il manifesta de nouvelles prétentions politiques et littéraires. Il portait haut le front, se donnait une contenance audacieuse, bravait ses détracteurs de la parole et du regard, demandait à haute voix la pairie comme récompense de son dévouement au Système, publiait le *Château Saint-Ange* et la *Tour de Montlhéry*, deux romans plus que médiocres, et faisait jouer sa comédie des *Serments*.

— Croiriez-vous, disait-il à Berryer, que je reçois tous les matins plus de quinze lettres, où l'on me promet la guillotine dans le style des chiffonniers?

— Parbleu! vous leur avez écrit : il

est tout simple qu'ils vous répondent! riposta l'honorable légitimiste.

Nous allons dire une chose qui semblera prodigieuse; mais, au sein même de l'Académie, Jean-Pons-Guillaume trouva moyen d'être ridicule. Il se plaça résolûment à la tête de trois immortels qui demandaient à cor et à cris, presque à chaque séance, une importante et judicieuse réforme dans le dictionnaire.

Ces messieurs voulaient que l'I et le J fussent mêlés ensemble, et que ceux qui chercheraient la lettre U trouvassent en même temps la lettre V.

Qu'en dites-vous?

Ils s'intitulaient eux-mêmes le *parti de la résistance abécédaire*.

Étienne et Baour-Lormian composaient avec Pons-Guillaume ce trio curieux, stupide avec orgueil et classique en diable.

Encore aujourd'hui l'auteur de la *Philippide* n'oublie pas la fine et spirituelle repartie de Béranger.

Depuis trente ans, sa rancune persiste et se montre toujours plus vivace. Quand il parle du bonhomme et de ses œuvres, il ne trouve ni assez de paroles méprisantes ni assez d'injures.

— Vous n'aurez pas ma voix, dit-il à Tissot quand ce dernier voulut être académicien.

— Allons donc! c'est une plaisanterie!

— Non vraiment, je voterai contre vous, et des deux mains, corbleu !

— Mais pourquoi cela, mon cher ?

— Parce que vous avez forfait au bon goût, aux saines doctrines ; parce que vous avez follement exalté un petit faiseur de chansons, dont le recueil, avant dix ans, sera sur tous les quais de Paris.

Et le journalisme, là-dessus, de pousser de nouveaux éclats de rire, qui se communiquaient aux échos de la presse de province. Celle-ci ne manquait pas de répéter tous les axiomes de ce genre, tombés des lèvres immortelles de Jean-Pons-Guillaume.

Sa burlesque célébrité croissait, croissait encore.

On le retournait dans tous les sens, on l'examinait à la loupe, on l'attaquait avec tous les acides.

Un jour, on révéla ses prétentions généalogiques.

Véritablement elles sont curieuses.

Notre héros se vante de descendre des anciens monarques du Béarn, ou d'un général de Didier, roi des Lombards, dont Muratori a parlé.

Peste! Il nous semble voir d'ici le général Viennet, commandant au neuvième siècle les brigades italiennes contre les barbares Francs, aux longs cheveux graissés d'huile!

Jean-Pons regrette beaucoup de n'avoir pas le portrait de cet illustre ancêtre.

On racontait bien d'autres anecdotes.

Aujourd'hui leur authenticité ne fait plus doute. Une des meilleures est celle-ci.

Le libraire de notre homme le prévient qu'un de ses manuscrits est à l'impression.

— Demain ou après, lui dit-il, je vous enverrai les épreuves à corriger.

— Inutile, mon cher, répond Viennet avec la plus adorable candeur : je coule en bronze!

Un autre jour, voulant donner une haute idée de son importance politique et des égards qu'on lui témoignait à la cour citoyenne, il se met à dire, au foyer de

l'Opéra, devant plus de cinquante personnes :

— Oui, messieurs, oui, le roi, *mon auguste ami*, m'a fait appeler hier !

Jugez si les mystifications, après cela, suivaient leur cours.

A Béziers, on faillit mettre obstacle à sa réélection en propageant le faux bruit de sa mort. On affirmait qu'il venait d'être tué en duel par M. Thiers, et l'on entrait dans les détails.

Heureusement il arriva lui-même démentir la nouvelle.

En 1837, il eut moins de chance.

Trouvant un vice à son élection, la Chambre eut l'indélicatesse de la déclarer

nulle, sans égard aux bons et loyaux services rendus au Système par le député de l'Hérault.

— Votre *clef d'or* n'est pas un passe-partout! lui dit le président Dupin.

Mot cruel, que Jean-Pons plaça dans sa rancune à côté de celui de Béranger.

C'était aussi trop d'ingratitude.

Vraiment on devait ménager davantage cet enfant perdu de l'ordre de choses. Tant de don quichottisme valait un dédommagement.

Le pouvoir eut l'air d'y songer. Mais que fera-t-on de Viennet?

Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

On n'ignorait pas que son idée fixe était la pairie.

Pons-Guillaume ne tenait plus à son mandat de député. Ses oreilles tintaient encore du bruit des chaudrons. D'ailleurs, il se faisait vieux, et la chaise curule du Luxembourg lui semblait très-favorable au repos.

Il obtint, en 1839, sa promotion à la noble Chambre.

— Ma parole d'honneur, je n'avais pas demandé cela, disait-il à tout le monde, et je l'ai su, hier soir seulement, par mon portier !

Dans cette nécropole parlementaire, il fit assez piteuse figure.

On le classa parmi les *pairs à parapluie*, et l'on ne s'occupa plus de la marionnette; le rideau politique était définitivement baissé sur elle.

A l'heure où nous écrivons, notre homme renonce à tout succès en dehors de l'Académie française.

Régulièrement, aux séances annuelles, après les interminables discours, les fragments historiques, les comptes rendus, les mémoires et autres facéties de la même pesanteur, M. Viennet lit deux ou trois fables, que l'auditoire, assommé par les léthargiques morceaux qu'il vient d'entendre, trouve charmantes par comparaison.

Toutefois, il faut être juste, quelques-

unes de ces fables ont de l'esprit et du mordant ; mais le sel en est presque toujours grossier.

Quant au style, on n'en parle pas.

Deux nouveaux essais dramatiques de Jean-Pons appartiennent à cette dernière période.

C'est d'abord la *Course à l'Héritage*, comédie en cinq actes, jouée sans beaucoup de succès à l'Odéon, vers 1847; puis, *Michel Brémont*, drame en vers, représenté sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

L'auteur avait choisi le principal personnage de son œuvre dans l'innombrable famille des scélérats vertueux, des coquins amendés ou repentants, dont l'*Honnête Criminel* de Fenouillot de Falbaire est le prototype.

Grâce à Frédérick Lemaître, la pièce eut un assez grand nombre de représentations.

Jean-Pons-Guillaume, que nous avons vu jadis trancher du jacobin, n'accorda pas la moindre sympathie à la seconde République.

Elle lui enleva son siége au Luxembourg, et, sous prétexte d'organiser le travail, elle y fit asseoir à sa place un hôte populaire à l'épaisse encolure et aux mains calleuses.

M. Viennet trouva le procédé blessant.

Il résolut de combattre ces butors de socialistes, et les fables allèrent leur train.

Chaque soir, dans le monde, il en lisait

une nouvelle. De temps à autre, l'*Assemblée nationale* en imprimait quelques-unes. Jean-Pons est persuadé que la mort du socialisme est son ouvrage.

Le jour de la réunion de l'Assemblée législative, il rencontre sur le quai Voltaire le vieux Kératry, son ancien collègue à la Chambre haute.

Devenu représentant du Finistère, Kératry s'en allait présider l'Assemblée par droit d'aînesse.

Il n'aimait pas notre homme, et cherchait à l'éviter.

Néanmoins il ne put y réussir. Viennet profita de l'occasion pour lui réciter une demi-douzaine de ses fables les plus anti-révolutionnaires.

— Ah ! mon cher ami, lui dit-il, suivez mon exemple : montrez-vous implacable pour ces bêtes féroces !

— N'ayez pas peur... Mais, ajouta Kératry, ne sachant plus sous quel prétexte lui échapper, laissez-moi, car ils manqueraient de doyen d'âge.

Une des dernières aventures de Jean-Pons fut sa querelle avec l'*Illustration.*

Ce journal lui avait attribué un apologue ayant pour titre les *Singes et le Radeau,* « croyant, disait-il, y retrouver le tour ingénieux et caustique auquel M. Viennet doit, à l'Institut, le succès de ses lectures. »

Jean-Pons protesta violemment.

Il jura qu'une telle fable n'était jamais sortie de sa plume.

A l'entendre, l'*Illustration* avait commis une erreur volontaire. L'accuser d'écrire dans l'intérêt de l'anarchie et pour le triomphe de ses fauteurs, quel indigne mensonge !

Non, jamais, à coup sûr, il n'avait mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Ce fut Jean-Pons lui-même qui remania pour son usage personnel ces deux vers du poëte.

L'*Illustration* répliqua, disant qu'elle connaissait enfin le véritable auteur de l'apologue ; mais qu'en l'attribuant à l'ex-pair de France elle n'avait point commis d'indignité, pas plus que si elle eût mis

par erreur *Athalie* au compte du père d'*Arbogaste*.

Elle menaça Jean-Pons de lui attribuer quelque jour une fable de la Fontaine.

« Il ne se souviendra pas de l'avoir lue, ajouta-t-elle, ou peut-être ne l'aura-t-il jamais lue : il protestera, et, s'il a le malheur de la trouver moins bonne que les siennes, alors nous nommerons l'auteur. »

Viennet, si calme et si impassible en apparence devant les attaques multipliées du *Charivari* et du *Corsaire*, se fâchait quelquefois pour beaucoup moins.

Le bruit de son duel avec Thiers avait quelque vraisemblance.

Un instant on put croire que nos deux grotesques allaient se manger l'un et l'autre, absolument comme ces deux loups dont parle la chronique normande, et qui se dévorèrent jusqu'au bout de la queue, inclusivement.

Nous devons dire, pour être juste, que Thiers eut les premiers torts.

Apprenant qu'on avait charivarisé Mirabeau-Mouche en Provence, Viennet compatit vivement, par intuition sans doute, à un malheur qui devait bientôt le frapper lui-même.

Il se hâta d'adresser à son triste collègue une *Épître* en guise de consolation.

Thiers y répondit par le quatrain qui suit :

> Quoi ! partout des charivaris
> Viendront me déchirer l'oreille !
> Les sifflets du peuple à Marseille,
> Les vers de Viennet à Paris !

C'était sanglant.

L'épigramme, au sens de chacun, valait une balle ou un coup d'épée. Jean-Pons-Guillaume crut vaincre plus facilement Picrocole à coups de langue.

Hélas ! quelle présomption !

— Je cherche, depuis trois quarts d'heure une rime à *Foutriquet*, lui dit-il un jour, à la buvette de la Chambre, devant trente ou quarante ventrus. Aidez-moi donc un peu, je vous prie.

— Très-volontiers, *Bourriquet*, ré-
pondit Thiers.

Ce fut le coup de grâce. Jean-Guillaume ne se releva plus.

FIN.

Imp. V. Janson, rue Dauphine, 18, Paris

# BERLIOZ

---



---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Carey, sc.

HECT. BERLIOZ

C. HAVARD

Imp. de Mangeon 67, r. St. Jacq.

# LES CONTEMPORAINS

# BERLIOZ

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856



LES CONTEMPORAINS

---

# BERLIOZ

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856





# CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

---

Les attaques niaises du critique vieillot des *Débats* et les pamphlets anonymes publiés contre nous par de lâches écrivains sont cause qu'on nous envoie, de tous les coins de la France, une quantité de lettres pleines d'expressions flatteuses et encourageantes.

Nous remercions ces amis dévoués de notre œuvre.

Les exigences du travail nous empêchent de répondre particulièrement à chacun d'eux ; mais leurs paroles nous font du bien ; mais, dans la lutte que nous avons à soutenir, ce bienveillant et sympathique témoignage d'estime est une véritable force pour nous.

Tant que les cœurs honnêtes viendront ainsi à notre rencontre, nous serons parfaitement insensible aux injures de M. Janin, et les biographes du carrefour et de l'ombre peuvent

continuer de répandre sur nous l'outrage.

Ils nous élèvent en se déshonorant. Leur haine est un piédestal.

Nous suivrons, un jour, le conseil de notre aimable lectrice de Nantes, et nous terminerons cette galerie contemporaine par une notice autobiographique loyale et consciencieuse, qui sera la meilleure réponse à faire aux mensonges de nos ennemis.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 3 août 1856.

# BERLIOZ

---

Notre devoir est d'affermir sur la tête du véritable artiste la couronne que des coteries malveillantes et jalouses essayent de briser.

Berlioz ne serait pas un grand musicien, qu'il faudrait, malgré tout, raconter sa vie pour donner au monde un magnifique exemple de courage et de persévérance.

Jamais homme ne rencontra plus d'obstacles sur sa route et n'eut contre lui de plus méchants vouloirs.

La presse, gagnée par ses ennemis, l'insulta, vingt années consécutives, sans trêve ni relâche; et cependant il n'a pas douté de lui-même : il a continué de marcher intrépidement au but, semblable à un athlète vigoureux que le nombre des lutteurs n'épouvante pas, et qui, tôt ou tard, est sûr de vaincre.

Hector Berlioz naquit le 11 novembre 1803 à la Côte-Saint-André, petite ville du département de l'Isère.

Son enfance fut bercée par les enseignements pieux et par les aspirations chrétiennes.

Dans certains articles donnés aux feuilles musicales, l'auteur de *Roméo et Juliette* nous apprend qu'il fit sa première communion à la chapelle d'un couvent où sa sœur était pensionnaire.

Il a toujours conservé, depuis, l'ineffaçable souvenir de cette solennité religieuse.

Comme il approchait de la table sainte, des voix de jeunes filles, au timbre éclatant et pur, entonnèrent un hymne à l'Eucharistie. Le communiant crut voir le ciel s'ouvrir et les anges descendre sur l'autel.

Dès ce jour, la puissance de la musique lui fut révélée; sa vocation devint irrésistible.

Le père de notre héros, qui exerçait la médecine, avait décidé qu'Hector hérite-

rait de sa clientèle. Il se chargea lui-même de l'éducation de notre adolescent; mais celui-ci professait pour le latin la plus grande indifférence, et volontiers il eût jeté son livre au feu, lorsqu'il s'agissait d'apprendre les vers de Virgile, d'Horace ou d'Ovide.

S'il n'aimait pas les poëtes latins, en revanche il avait pour les œuvres de Millevoye une prédilection toute particulière et lisait en cachette les pastorales de Florian.

Ces deux auteurs développèrent en lui le sentiment tendre.

Hector eut une passion sérieuse entre sa douzième et sa treizième année.

Il allait avec sa mère et ses sœurs, à l'époque des vacances, passer quelques se-

maines chez son grand-père, dans un petit village aux environs de Grenoble.

Tout près du domicile de l'aïeul se trouvait la maison de plaisance d'une vieille dame noble qui avait deux nièces fort jolies. L'une de ces nièces, appelée Estelle, éclipsait l'image de la bergère de Florian. Elle avait un œil noir adorable et portait des brodequins roses.

Œil et brodequins tournent aussitôt la tête à Hector.

Voilà notre héros amoureux, bien avant l'heure où il est permis de l'être. Il en perd l'appétit et le sommeil.

Cette passion précoce est devinée par l'espiègle déesse qui la cause.

Elle s'en amuse au possible.

Dans les bals champêtres, la plus grande joie de mademoiselle Estelle est de valser avec un oncle d'Hector, beau soldat de vingt-quatre ans, en congé de semestre, et d'examiner, pendant les repos de la valse, le visage déconfit, boudeur et jaloux, du pauvre Némorin.

Les vacances furent courtes; mais le souvenir de la coquette aux brodequins roses trotta longtemps dans la cervelle d'Hector.

Tout dénotait en lui une sensibilité profonde, à laquelle sa musique a dû plus tard le caractère expressif et passionné qui la distingue.

En même temps que le docteur Berlioz

enseignait à son fils le latin, l'histoire et un peu d'algèbre, il lui permettait, comme distraction, d'étudier le solfége, et bientôt le jeune homme sut lire à première vue les doubles croches les plus compliquées.

De la musique vocale, il passa successivement à l'étude du flageolet, de la flûte et de la guitare.

Le docteur lui interdit expressément le piano [1], car ses premières complaisances avaient eu des résultats déplorables.

Hector négligeait complétement ses livres classiques et pâlissait nuit et jour sur un *Traité d'harmonie* tombé par hasard entre ses mains.

[1] Jamais, par la suite, Berlioz n'apprit cet instrument.

M. Berlioz père apprit avec stupeur que le jeune malheureux avait fait hommage au cercle philharmonique de sa ville natale d'un quintette pour flûte, pour deux violons, pour alto et pour basse, lequel venait d'être exécuté triomphalement en présence de cinq cents personnes.

Grand scandale au logis.

Notre virtuose inattendu se voit sermonné sur toute la ligne. On lui donne l'ordre formel de se livrer exclusivement aux études médicales, et l'on décore sa chambre de gravures d'écorchés, de plusieurs squelettes et d'un crâne de premier choix.

En même temps le docteur lui met sous

les yeux un magnifique in-folio, avec planches d'anatomie.

Hector fait mine de se soumettre; mais, au bout de quinze jours, il n'a pas lu une seule page de l'in-folio.

Devant une obstination si prononcée le pouvoir paternel reconnaît son impuissance.

M. Berlioz père a recours à des manœuvres séductrices.

Il promet au jeune homme une superbe guitare et une flûte à clefs d'argent, s'il veut obéir et recevoir les premières notions de l'art d'Hippocrate.

On lui donne en même temps un de ses cousins pour compagnon d'étude.

Mais ce cousin joue du violon. Pendant que M. Berlioz visite ses malades, les jeunes gens exécutent des duos et n'ouvrent pas le moindre traité d'ostéologie.

Quand vient l'heure des leçons, Hector est trouvé d'une faiblesse désespérante.

A l'âge de dix-neuf ans, on l'envoie à Paris, toujours accompagné de son cousin, pour y suivre les cours de l'École de médecine.

La vue de la Clinique ne lui offre rien qui le flatte.

Ces cadavres étalés sur les tables de dissection, ces lambeaux, ces tronçons épars, cette pourriture humaine qu'il faut interroger de l'œil et fouiller du scalpel, tout le révolte et le glace d'horreur.

Il jure que jamais ses pieds ne le ramèneront dans cet abominable lieu.

Son cousin néanmoins le détermine à tenter une seconde épreuve, et il finit par s'aguerrir au spectacle des cadavres. Le célèbre Amussat, son professeur, parvient même à lui faire prendre quelque intérêt aux démonstrations anatomiques.

Mais un soir Hector franchit le seuil de l'Opéra. Tout est perdu.

Les *Danaïdes* de Salieri le plongent dans l'extase. Il retourne une seconde et une troisième fois voir la pièce, abandonne la Clinique, et passe toutes ses journées à la bibliothèque du Conservatoire, où il copie les partitions de Gluck et d'Haydn.

Puis il écrit à la Côte-Saint-André que

sa résolution d'être musicien ne pliera devant aucun obstacle.

Un jeune professeur suppléant au Conservatoire applaudit à ses premiers essais dans l'art du contre-point, lui donne des conseils, et le fait admettre au nombre des élèves particuliers de Lesueur.

Ce maître illustre découvre chez le nouveau venu des qualités rares.

Impatient de faire de la grande musique, Hector, sans plus tarder, se décide à composer un opéra. Mais où trouvera-t-il un livret? Il se hasarde à le demander au bonhomme Andrieux, dont il suit, à ses heures perdues, le cours de littérature.

Dans une lettre, très-courtoise d'ailleurs, le père d'*Anaximandre* lui répond

qu'il est trop vieux pour écrire des vers d'amour, et qu'il ne faut pas songer à sa collaboration.

Le sujet d'opéra dont Hector a fait choix est *Estelle et Némorin*.

Son cœur n'est pas encore entièrement dégagé du souvenir de la coquette aux brodequins roses.

A tout hasard, il confie la rédaction du livret à un de ses camarades ; puis il s'abandonne au feu de la composition. Les paroles sont grotesques et la musique est absurde.

Hector ne se décourage pas. Il écrit une messe.

Un maître de chapelle, qui protége ses

débuts, la fait aussitôt copier par des enfants de chœur.

Le jour de la répétition arrive : les parties sont criblées de fautes, et il en résulte une cacophonie à rendre les chats épileptiques.

Berlioz recopie lui-même sa messe tout entière. Un jeune amateur, très-riche et très-libéral, M. Pons, lui prête douze cents francs pour la faire exécuter à l'église Saint-Roch. Tous les journaux parlent de l'œuvre avec éloge. Lesueur, enchanté du succès de son élève, le fait admettre au concours annuel de composition musicale.

Mais, soit qu'il eût travaillé trop vite, soit que Cherubini, directeur du Conser-

vatoire, se fût appliqué à le desservir [1], il échoua complétement et fut mis hors de concours dès la première épreuve.

Sa famille, informée de cet échec, lui retire brusquement sa pension, et le somme de quitter sur l'heure Paris et le Conservatoire.

Hector répond qu'il est affligé de ne pouvoir se soumettre.

Il se résigne toutefois à prendre le

[1] Cherubini détestait Berlioz. Celui-ci avait eu l'imprudence, non-seulement d'enfreindre un ordre qui interdisait aux garçons d'entrer par la même porte que les filles, mais encore de se moquer du directeur, qui l'avait surpris en flagrant délit de désobéissance. — « Zé vous férai prendre et zé vous férai zetter en prison ! » lui cria Cherubini. Le vieux maestro ne laissa pas échapper, à dater de ce jour, une seule occasion de lui être désagréable.

chemin de l'Isère, afin d'aller plaider sa cause.

— Puisque la médecine te déplaît, lui dit le docteur, fais choix d'une autre profession. Je ne consentirai jamais à te laisser poursuivre la carrière musicale.

Notre héros proteste qu'il ne fera, de sa vie, autre chose.

Après quelques jours de lutte, son vieux père se laisse fléchir ; mais sa mère et sa tante se montrent beaucoup plus intraitables. Elles ne comprennent pas, dans leurs idées chrétiennes, qu'Héctor s'obstine à vouloir composer des opéras.

— Mais croyez-vous donc, leur dit celui-ci, que les vauriens seuls travaillent pour le théâtre ? Les plus beaux génies du

grand siècle, Molière, Corneille et Racine, consacraient leurs chefs-d'œuvre à la scène. Haydn, Spontini, Mozart et bien d'autres ont suivi leur exemple. Seriez-vous fâchées de me voir, un jour, au nombre des compositeurs illustres que l'Europe admire?

— Mon ami, interrompt la tante, j'aime mieux que l'on soit considéré. Cela passe avant tout.

Rien ne peut les convaincre.

Hector, la veille de son départ, voit sa mère entrer dans sa chambre. La pauvre femme se jette suppliante à ses genoux, fond en pleurs, et le conjure de ne pas la déshonorer.

— Oh! tu restes, n'est-ce pas? tu restes? murmure-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Hélas ! ma mère, c'est impossible ! répond le jeune homme, sanglotant lui-même.

Il la relève et veut essayer encore de dissiper ses préventions ; mais elle le quitte presque folle, en s'écriant :

— Tu n'es plus mon fils! je te maudis !

Même à l'heure des adieux, elle ne consent pas à le revoir et à l'embrasser.

De retour à Paris, Hector se rappela qu'il avait contracté envers M. Pons une dette de douze cents francs pour l'exécution de sa messe. La faible pension qu'il recevait de son père ne lui permettait pas de rembourser une somme aussi considérable; mais il y arriva par d'autres moyens :

il donna des leçons de flûte et de guitare, loua une mansarde de quinze francs par mois, dépensa huit sous au plus à chaque repas, et parvint à rembourser six cents francs en moins de quatre mois.

Le docteur Berlioz apprit ce tour de force de probité.

Sa logique paternelle ne vit rien de mieux que de payer à M. Pons le reste de la somme, et de ne plus servir la pension d'Hector jusqu'à complet remboursement de cette avance. Il s'imaginait ainsi le contraindre à revenir à la Côte-Saint-André.

Notre jeune virtuose devina le piége, et redoubla de courage.

Il dépensa moins encore pour sa nour-

riture, donna plus de leçons, et réussit à vivre à Paris sans la subvention de sa famille.

Un versificateur de talent lui apporte un jour un libretto, sous ce titre, les *Francs-Juges*.

Berlioz trouve le sujet très-poétique. Il se met à l'œuvre et compose la partition avec enthousiasme et rapidité. Malheureusement l'Académie royale de musique repousse le poëme. Son travail est perdu.

L'ouverture des *Francs-Juges* a été conservée. C'est un chef-d'œuvre.

Comme si les génies de la ruine et du malheur avaient entendu l'imprudente malédiction de sa mère et prenaient à tâche de l'exécuter, mille entraves surgissent

devant le jeune homme et lui bouchent obstinément le chemin.

Son professeur apprend qu'il n'a pas même pu obtenir une salle pour l'exécution d'un morceau qui doit le consoler du désappointement des *Francs-Juges*.

— Est-il possible, s'écrie Lesueur, qu'on refuse une aussi simple complaisance ?

— Mon cher, riposte un musicien *arrivé*, si nous laissions les jeunes gens se produire, que deviendrions-nous ?

Les leçons de flûte et de guitare diminuent. Berlioz tombe dans la misère.

On engage une troupe d'orchestre pour le théâtre de New-York ; il demande inu-

tilement à partir avec cette troupe en qualité de flûtiste. La direction des Nouveautés, à laquelle on le recommande, lui répond que ses musiciens sont au grand complet.

Toutes les portes se ferment en même temps.

De désespoir, Hector sollicite une place de choriste.

Il l'emporte, au concours, sur un chantre d'église, un menuisier, un forgeron et un tisserand.

Le destin semble lui donner quelque relâche. Des leçons nouvelles arrivent. Notre héros se loge et se nourrit à peu de frais, grâce à un de ses compatriotes, étudiant pharmacien, qui lui donne moitié de

sa chambre, et lui prépare, sur l'appareil même de distillation, certaines panades succulentes et économiques.

Les deux amis peuvent se permettre, une fois la semaine, d'aller à l'Opéra.

Berlioz, qui sait par cœur toutes les grandes partitions, n'entend pas qu'on y change rien. Plusieurs fois la représentation est troublée par ses exigences de respect fanatique pour l'œuvre des maîtres.

— Je vous trouve bien audacieux de supprimer les cymbales ! dit-il un soir, d'une voix menaçante, en se levant et en montrant le poing à l'orchestre.

Les spectateurs sont émus de l'apostrophe.

Dix minutes plus tard, Hector entend ces malheureuses cymbales dans un autre passage où le compositeur ne les avait point introduites.

Cette fois il monte sur la banquette, gesticule avec rage et crie de toute la force de ses poumons :

— A bas les cymbales ! Jamais il n'y a eu de cymbales dans ce morceau !

Pour le coup l'interrupteur est empoigné par les sergents de ville et mis à la porte sans autre forme de procès.

Mais, à quelques jours de là, il fut plus heureux.

— Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? vous passez quelque chose ! dit-il, apos-

triomphant encore les musiciens. Il y a un solo!... Voyez la partition!

— Oui, oui, le solo! s'exclame tout d'une voix le parterre.

Mais les exécutants s'obstinent et ne le donnent pas.

Quatre-vingts spectateurs furibonds, Berlioz en tête, escaladent l'orchestre. Tous les musiciens prennent la fuite, la toile tombe, et les instruments sont brisés ou crevés.

Voici un fait moins tragique.

C'était à une représentation d'*Antigone*. Un monsieur, placé près d'Hector, accompagnait chaque phrase musicale de monologues admiratifs, sans tenir compte

des reproches et des plaintes de ses voisins.

Au même instant, Berlioz, sous le coup d'un accès de sensibilité nerveuse causé par les mêmes effets d'orchestre, se cache la tête dans son mouchoir et verse des larmes.

Le personnage aux monologues s'aperçoit de l'émotion du jeune homme, se lève, le presse contre son cœur, et l'embrasse en criant :

— Vous comprenez donc la musique, vous!... A la bonne heure!... pleurons, monsieur, pleurons!

Et tous les voisins de rire.

Vers cette époque, la troupe des ac-

teurs anglais vint donner quelques représentations à Paris. La sensibilité de Berlioz éclata bientôt d'une façon plus dangereuse, en ce que l'art musical n'y était pour rien : il tomba passionnément amoureux de miss Henriette Smithson, la charmante Ophélie d'*Hamlet*.

Cette passion offrit tout d'abord un caractère étrange.

Pour fuir le diable érotique dont il était possédé, l'ancien amoureux d'Estelle quittait la ville et courait les champs.

Le soir venu, parfois il se trouvait à cinq ou six lieues de Paris.

Alors il s'étendait au fond d'une carrière ou sur un tas de gerbes, mais sans pou-

voir goûter une seule minute de repos. Sa passion le ramena, vaincu, au théâtre où jouait son idole.

Il n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir : attirer le regard de miss Henriette et lui faire partager sa flamme.

D'abord il imagina de donner un concert, exclusivement composé de ses œuvres, savoir : l'ouverture des *Francs-Juges*, celle de *Wawerley*, une *Scène héroïque grecque* et la *Mort d'Orphée*.

Tout est prêt pour l'exécution, quand l'inflexible Cherubini refuse la salle du Conservatoire.

Le surintendant des beaux-arts intervient. Notre héros a la salle, en dépit du

directeur ; mais, ô perfidie ! les exécutants font défaut, le chef d'orchestre est corrompu ; la musique, impitoyablement écorchée, force l'auditoire à une désertion soudaine, et, si miss Henriette entend prononcer le nom d'Hector, c'est pour apprendre en même temps la nouvelle d'un four complet [1].

Berlioz lui écrit lettres sur lettres.

Par malheur, le style trop brûlant de

[1] Quand les hommes ne s'appliquaient pas à empêcher le succès de Berlioz, les éléments se mettaient contre lui. Un jour, il compose une fantaisie dramatique sur la *Tempête* de Shakspeare. L'Opéra lui prête son orchestre pour l'exécution; mais, au moment où le public arrive, une pluie torrentielle transforme en lac toutes les rues de Paris. Il n'y a pas cent personnes dans la salle, et les musiciens jouent devant les banquettes.

ces folles épîtres épouvante la divinité.

Mademoiselle Smithson intime à sa femme de chambre l'ordre exprès de refuser toutes les missives du même genre qui pourraient se présenter encore.

C'était à se briser la tête au mur.

Le jeune virtuose, après des efforts surhumains, arrive à donner un deuxième concert au théâtre même où la barbare comédienne se fait applaudir. Leur nom se trouve le même jour sur l'affiche, et, cette fois, l'exécution musicale est brillante. Hector obtient un succès incontestable.

Hélas! Ophélie ne semble ni touchée, ni même informée de la chose! Le lende-

main elle quitte Paris, et son amoureux la voit monter en chaise de poste.

Il est impossible au triste jeune homme de se remettre au travail.

Ses tortures vont le perdre à tout jamais comme talent et comme avenir, lorsqu'une circonstance aussi bizarre qu'inattendue donne le change à sa douleur et retrempe les ressorts de son courage.

Un pianiste allemand lui signale une actrice du boulevard dont la ressemblance avec miss Henriette est miraculeuse.

Notre héros voit cette femme.

L'illusion s'en mêle, et la compatis-

sante actrice prend un intérêt fort tendre à Hector, jeune et près de succomber à une peine de cœur.

Des rendez-vous se proposent, et voilà notre homme lancé dans un amour en effigie.

On lui rend le goût du travail, on ranime ses espérances de gloire. Bientôt il remporte la première couronne au faubourg Poissonnière pour sa cantate de la *Mort de Sardanapale* [1].

Mais c'est trop de bonheur à la fois.

La chance funeste lui prouve qu'elle ne

[1] En même temps il recevait les éloges des amateurs pour avoir mis en musique les morceaux versifiés de la traduction de *Faust*, par Gérard de Nerval.

l'a point abandonné, ou plutôt ses ennemis du Conservatoire cherchent par tous les moyens possibles à nuire à la cantate victorieuse.

Au moment où on l'exécute, après la distribution des prix, nombre de cahiers passent d'un pupitre sur l'autre; les parties se confondent, et le plus affreux désaccord se met dans l'orchestre.

Berlioz, les cheveux horripilés, prend la fuite. Le scandale est au comble.

Huit jours après, grâce à une active surveillance, on paralysa toute manœuvre jalouse, et la cantate obtint le succès dont elle était digne.

En même temps Hector fit jouer la *Symphonie fantastique*, œuvre qui n'eut

pas l'approbation des musiciens orthodoxes, mais qui plongea les esprits hardis dans le ravissement.

Ses palmes au Conservatoire l'appelaient en Italie.

Bon gré, mal gré, notre amoureux quitte l'aimable doublure de miss Henriette. On échange des promesses d'éternelle constance; mais, à peine Hector a-t-il franchi les Alpes et montré son brevet d'admission à Horace Vernet, directeur de l'Académie française à Rome, qu'une lettre insolente vient le confondre.

La mère de son actrice lui annonce le mariage de sa fille, et lui reproche d'avoir *failli* déshonorer celle-ci en la séduisant.

Jugez du courroux d'Hector.

Prenant aussitôt la résolution d'égorger la parjure, sa mère, et le mari qui a l'audace d'être son successeur, il achète trois pistolets pour ses victimes et un quatrième pour lui, car, décemment, il ne peut survivre à ce triple meurtre.

A tout hasard, il se munit de poisons violents, au cas où le pistolet dont la charge lui est destinée viendrait à pécher par la capsule.

Mais comment pénétrera-t-il dans la maison de son infidèle?

Rien de plus simple. Il fait l'acquisition d'un costume de femme au grand complet : châle, robe et chapeau, sans ou-

blier les bottines, et prend le chemin de la France.

Au moment de s'embarquer à Gênes, il s'arrête vingt-quatre heures pour corriger la *Symphonie fantastique*, et laisser au moins sans défaut de style une composition qu'il regarde comme son chef-d'œuvre.

En travaillant, Berlioz songe à tout ce qu'il pourrait produire encore, et pleure d'avance sa gloire perdue.

Ce regret amène un ralentissement dans sa fougue homicide.

Il est déjà désarmé, quand tout à coup un nouvel accès vient le saisir. Oubliant qu'il doit tuer les autres, et ne s'en pre-

nant plus qu'à lui-même, il se jette à la mer.

Des matelots le repêchent et le ramènent au rivage.

Honteux de son désespoir, il écrit, le lendemain, à Horace Vernet la lettre suivante, qui fait partie de la collection de feu le baron de Trémont :

« Monsieur,

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . *Un crime hideux, un abus de confiance* dont j'ai été pris pour victime, m'a fait délirer de rage depuis Florence jusqu'ici. Je volais en France pour tirer la plus juste et la plus terrible des vengeances. A Gènes, un instant de ver-

tige, la plus inconcevable faiblesse, a brisé ma volonté. Je me suis abandonné au désespoir d'un enfant; mais enfin *j'en ai été quitte pour boire l'eau salée*, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil, et avoir des vomissements violents pendant une heure. Je ne sais qui m'a retiré; on m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin je vis, je dois vivre pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art[1]. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« HECTOR BERLIOZ.

« Diano-Marina, 18 avril 1831. »

[1] La lettre a deux pages in-quarto. Nous ne la citerons pas tout entière.

Guéri de son amour en effigie, notre héros, dont le cœur ne peut rester vide, se reprend à adorer l'idole primitive, et le souvenir de miss Henriette Smithson l'agite pendant tout le temps de son séjour à Rome, où il est revenu continuer ses études.

Deux années après, en regagnant Paris, son premier soin est de louer un appartement en face de la maison occupée autrefois par la trop séduisante interprète de Shakspeare.

Il s'informe d'elle.

O bonheur! ô joie sans égale! Miss Henriette est de retour en France, et va prendre elle-même la direction du théâtre anglais.

Berlioz prépare un concert où la *Symphonie fantastique* doit reparaître avec tous les compléments ajoutés en Italie. Avant ce jour solennel il ne veut pas revoir sa chère idole. On lui promet de l'amener au Conservatoire.

Effectivement, Ophélie se trouve au nombre des spectateurs.

Notre charmante Anglaise reconnaît son amoureux, dont la musique est énergiquement applaudie par une foule enthousiaste.

Dans les cris de douleur et d'amour de l'orchestre, elle comprend enfin la passion profonde qu'elle inspire. Les paroles du *mélologue*, récitées par Bocage, ne lui laissent aucun doute : c'est bien elle qui

est dépeinte dans chaque vers; c'est à la conquête de son cœur que marchent toutes ces notes harmonieuses.

Elle s'émeut; des larmes mouillent ses joues, et, le lendemain, elle permet qu'on lui présente Berlioz.

Mais, hélas! les tribulations de celui-ci ne sont pas à leur terme.

Sa famille et les parents de mademoiselle Smithson s'opposent à un mariage. Des anxiétés sans nombre tourmentent leur affection. Pour comble de découragement, le théâtre anglais ne fait plus de recettes et la directrice se ruine.

Enfin l'hyménée se conclut dans les derniers mois de 1833.

Quelques jours après ses noces, Henriette

se casse la jambe. Le malheur impitoyable les poursuit sans relâche, de toutes les manières, sous toutes les formes.

Berlioz est sublime d'amour, de courage et de dévouement.

Sa femme lui apporte en dot des sommes considérables à payer. Le jour de son mariage, il n'a pas cent écus à sa disposition; mais, en multipliant les concerts, il parvient à donner aux créanciers des à-compte et à leur faire prendre patience.

Il compose *Harold en Italie*, nouvelle œuvre qui lui attire de chaleureux éloges et des partisans illustres, entre autres Paganini.

Le suffrage du grand violoniste, proclamé hautement, entraîne les esprits timides. On accepte définitivement Berlioz.

M. de Gasparin, alors ministre, lui commande une messe de *Requiem*.

Halévy, Cherubini et consorts travaillent à le desservir ; mais ils en sont pour la hônte de leurs tentatives. La messe est exécutée à la chapelle des Invalides, à l'occasion du service mortuaire célébré en mémoire du général Damrémont et des soldats qui périrent à la prise de Constantine.

En sortant de la cérémonie funèbre, le maréchal Lobau s'écria :

— Mon Dieu, que ce Berlioz a donc de talent ! Ce que je trouve de plus admirable dans sa musique, ce sont les tambours!

L'honorable guerrier ne plaisantait pas. Chez lui l'enthousiasme était sincère, et

l'appréciation se trouvait juste au niveau de son intelligence artistique.

A cette messe des Invalides, peu s'en fallut que notre musicien ne fût victime d'une abominable méchanceté d'Habeneck.

Le *Tuba mirum*, passage grandiose et d'un effet prodigieux, exigeait de la part du chef d'orchestre, sous peine d'une infaillible déroute, un redoublement de vigilance et d'énergie.

Le perfide Habeneck, arrivé là, pose tranquillement son bâton de mesure et prend une prise.

Déjà l'auteur de la messe avait quelque méfiance. Il comprend le péril, se jette sur le bâton, dirige lui-même l'orchestre et sauve le *Tuba mirum* du naufrage.

Une fois l'œuvre exécutée, d'autres inquiétudes le poursuivent.

Aux Beaux-Arts on refuse de lui en payer le prix.

M. Cavé lui offre le ruban rouge comme équivalent de la somme de mille écus promise, et dont Berlioz doit la plus grande partie à ses musiciens. Il envoie paître M. Cavé, menace le ministère d'un scandale, et touche enfin les mille écus, que d'autres eussent volontiers mis en poche.

Il faut juger le héros de cette notice non-seulement comme compositeur, mais comme écrivain.

Nous le voyons rédiger d'abord le feuilleton de la *Gazette musicale*, puis celui du *Correspondant*.

Ses comptes rendus des grandes œuvres

et ses jugements écrits sur les maîtres se font remarquer par un style parfois inégal, mais souvent expressif et plein de couleur.

Les *Débats* lui ouvrent bientôt leurs colonnes.

Berlioz, comme critique, a dû se faire beaucoup d'ennemis. Il manque de mesure. Victime des préjugés, de l'envie et de la mauvaise foi, il lui échappe des phrases acrimonieuses et des plaisanteries que le bon goût n'accepte pas.

Ayant, un jour, entendu trois cantiques de Rossini, la *Foi*, l'*Espérance*, et la *Charité*, notre rédacteur prend la plume et se livre à ce jeu de mots intolérable :

« Son espérance a déçu la nôtre ; sa foi ne transporte pas les montagnes, et quant

à la charité qu'il nous a faite, elle ne le ruinera pas. »

Il fut plus spirituel, sinon moins méchant, dans une autre circonstance.

Panseron s'était avisé d'ouvrir un cabinet de consultations mélodiques et harmoniques. Dans un prospectus burlesque, répandu à très-grand nombre d'exemplaires à Paris et en province, il invitait les amateurs des deux sexes qui cultivent l'art de la romance à passer chez lui, munis de *cent francs*, pour y faire redresser leurs mélodies boiteuses, raviver celles qui seraient affectées de chlorose, et obtenir de sa science le moyen de réconcilier l'accompagnement avec le chant, si le hasard voulait qu'ils fussent en désaccord.

Le critique musical des *Débats* insère

tout au long ce curieux prospectus, en ayant soin d'écrire en tête :

*Cabinet de consultations pour les MELODIES secrètes.*

Berlioz a eu des amis aussi empressés à lui être utiles que ses ennemis étaient persévérants à l'abattre. Ernest Legouvé, apprenant un jour que le compositeur allait être contraint, faute d'argent, à laisser inachevée la partition de *Benvenuto Cellini*, destinée à l'Opéra, lui envoie sous enveloppe deux billets de mille francs, et le supplie d'achever son œuvre.

La partition prête, Berlioz la porte à Duponchel.

Aussitôt les coulisses sont en émoi. Tout le monde, aux répétitions, conjure contre la pièce, Habeneck et son orchestre, chan-

teurs et chanteuses, choristes et comparses. Il n'est pas de polissonneries que tantôt l'un tantôt l'autre ne se permette.

*Benvenuto Cellini*, sifflé à outrance, disparaît de l'affiche à la troisième représentation.

Cet opéra contenait pourtant des beautés de premier ordre. On y remarquait une verve incontestable, une grande fraîcheur de style, beaucoup de passion, surtout une originalité puissante et soutenue.

Voilà peut-être ce qui perdit Berlioz.

Les disciples de la routine et du *statu quo* dans les arts ne virent là qu'une étrangeté condamnable.

On lui reprocha d'étouffer systématiquement la mélodie sous les effets harmoniques, et d'excéder les bornes, en s'effor-

çant de tout rendre, de tout décrire, de tout peindre, même les bruits de la nature.

Cette accusation n'était pas sérieuse.

Berlioz a loué plus d'une fois dans ses articles le *Barbier*, *Guillaume Tell*, et beaucoup d'opéras étrangers à sa manière. Jamais il n'a soutenu que son système fût la manifestation exclusive de l'art et que le compositeur dût tout imiter au moyen des sons.

Mais, par cela même que la musique n'a pas de bornes déterminées et de lois précises, tout ce qu'elle peut atteindre, elle peut se le permettre.

Aujourd'hui l'opéra de *Benvenuto* se joue très-souvent en Allemagne avec succès.

Comme l'Allemagne est la mère patrie de la musique, elle sait reconnaître ses vé-

ritables enfants. Berlioz a le droit de se moquer de l'injustice parisienne.

Paganini, devenu très-intime avec Hector, ne se consolait pas de cette chute odieuse. Il écrivit à un musicien de Gênes que les Français venaient de commettre un acte de vandalisme.

En même temps il envoyait à notre compositeur la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Beethoven mort, il n'y avait que Berlioz qui pût le faire revivre; et moi qui ai goûté vos divines compositions, dignes d'un génie tel que le vôtre, je crois de mon devoir de vous prier de vouloir bien accepter, comme un hommage de ma part, vingt mille francs, qui vous seront remis

par M. le baron de Rothschild, sur la présentation de l'incluse.

« Croyez-moi toujours votre affectionné

« NICOLO PAGANINI. »

On sait que le célèbre violoniste a succombé à une affection du larynx.

Un mois avant sa mort, assistant à un nouveau concert de Berlioz, et ne pouvant plus lui exprimer son admiration par des paroles, il tombe à ses genoux en présence d'une foule de spectateurs et lui baise les mains.

Grâce aux vingt mille francs de Paganini, notre virtuose peut acquitter ses dettes et travailler pendant quatorze mois à sa grande composition de *Roméo et Juliette;* puis il consacre tout ce qui lui

reste de la somme à la faire exécuter splendidement.

Jamais son amour enthousiaste de l'art n'a reculé devant aucun sacrifice.

En 1840, le jour de la translation des victimes de Juillet, ceux qui ont entendu la *symphonie funèbre et triomphale* tonner sur la place de la Bastille, avec toutes ses gammes de cuivre, ont une idée du génie musical de Berlioz. Accents de douleur, chants de triomphe, tout était rendu avec une puissance gigantesque.

Les amateurs furent conviés dans plusieurs grandes salles à l'audition de ce morceau sublime. Il excita de tels transports, que des jeunes gens se levèrent, les cheveux hérissés, et poussèrent des cris aigus.

De pareils effets scandalisent les personnes dont l'oreille, en musique, ne demande que du velours.

Un soir, Berlioz venait d'entendre un quatuor de Beethoven en compagnie d'Adolphe Adam. La dernière note du finale éteinte, il se tourne vers son confrère et lui dit :

— Que pensez-vous de cette musique?

— Elle ne me plaît pas, répond Adam. Cela ne produit sur moi aucune sensation agréable. Cependant vous conviendrez que le rhythme musical a pour but, avant tout, de flatter l'oreille?

— Moi, s'écria vivement Berlioz, je veux qu'il me donne la fièvre et me crispe

les nerfs ! Pensez-vous que j'entende de la musique pour mon plaisir ?

Adolphe Adam s'en alla consterné.

Toutefois, ni l'un ni l'autre n'avait tort. Ils eurent beau persister à se condamner réciproquement, chacun d'eux n'en reste pas moins admirable dans son genre. La comédie joviale et gracieuse n'exclut pas le drame puissant et terrible. Parce que vous riez aux tirades de Molière, nous empêcherez-vous de frémir à celles de Corneille ? En musique, ainsi qu'en littérature, l'un peut agiter la marotte et l'autre chausser le cothurne avec une égale dose de génie.

Malgré les intrigues d'Habeneck et de ses partisans, Berlioz réussit à donner à l'Opéra, sous le titre de *Festival*, un con-

cert comme Paris n'en avait jamais entendu.

Six cents musiciens trônaient à l'orchestre.

Ce jour-là, rien ne put troubler son triomphe, si ce n'est la voix d'une femme, qui, du fond de sa loge, se mit à crier à l'assassinat.

C'était la voix de madame de Girardin.

Au milieu d'un morceau en *si bémol* majeur, Bergeron venait d'appliquer un soufflet superbe sur la joue d'Émile.

Le concert se termina sans autre accident.

Personne, comme chef d'orchestre, n'exerce sur les instrumentistes un plus grand ascendant que Berlioz; personne ne

leur communique plus de feu, plus d'électricité. Sa baguette se change en un vrai bâton de connétable, avec lequel il dirigerait, au besoin, toute une armée de musiciens.

Après le concert, on est obligé souvent de l'emporter et de le mettre au lit. Ses vêtements sont aussi mouillés que s'il venait de prendre avec eux un bain dans la Seine.

En 1841, Berlioz part pour l'Allemagne, afin d'y populariser sa musique.

A Stuttgard et à Hechingen, il est admirablement accueilli. La cour de Weimar lui fait une ovation pompeuse. A Leipsick, il reconnaît un de ses anciens condisciples de l'Académie de Rome dans l'illustre Félix

Mendelssohn. Ils se réunissent pour donner un festival composé de leurs œuvres. On les rappelle sur la scène ; ils s'embrassent et échangent leurs bâtons de mesure au bruit des applaudissements.

De Leipsick, Berlioz se rend à Dresde.

Un comte du saint-empire, transporté d'admiration après avoir entendu la *Damnation de Faust*, supplie le *concert-meister* de le présenter à notre compositeur.

Cette grâce lui est accordée.

Le comte et l'artiste une fois en présence l'un de l'autre, se font de nombreux saluts, mais sans ouvrir la bouche, car l'auteur de la *Damnation de Faust* ne connaît pas un mot de la langue de Gœthe, et pour ce qui est de celle de

Racine, l'Allemand n'en sait pas davantage.

Tout à coup celui-ci prend les mains de Berlioz et fond en larmes.

— A la bonne heure, dit le *concertmeister*, voilà qui est plus éloquent que toutes les langues du monde !

Berlioz fut très-surpris de trouver à Brunswick un orchestre supérieur à celui de la rue Lepelletier. Nombre de dilettanti arrivèrent, d'un rayon de soixante lieues, pour entendre *Roméo et Juliette*.

— Maître, dit un de ces derniers, pourquoi ne transportez-vous pas ce sujet à la scène? Quel magnifique opéra nous aurions !

— C'est impossible, répond Berlioz. Où trouverais-je deux êtres capables de soute-

nir pendant cinq actes les personnages si poétiques de Juliette et de Roméo? D'ailleurs, le sujet m'exalte trop. Si je terminais cet opéra, je crois que je mourrais ensuite.

— Eh bien, mourez ! s'écrie le fanatique amateur; mais faites-le!

L'exécution du concert de Brunswick fut quelque chose de prodigieux. Berlioz dut assister, le soir même, à un souper de cent cinquante couverts.

Il se rend à Hambourg, puis de Hambourg à Berlin.

Sa Majesté le roi de Prusse, qui chassait à Sans-Souci, arrive en toute hâte pour voir le célèbre compositeur et juger de sa puissance musicale.

Berlioz revient en France.

Il est appelé à Marseille, à Lyon, à Lille, puis il traverse de nouveau la frontière et gagne la capitale de l'Autriche, où l'empereur assiste à ses concerts et le comble de ducats.

Le prince de Metternich, ce vieux renard de la diplomatie, se montrait parfois très-naïf dans les questions d'art. Il tomba des nues lorsqu'on lui apprit que Berlioz composait de la musique pour des orchestres monstres, et dirigeait lui-même les exécutants

— C'est vous, monsieur, lui-dit-il avec grâce, qui faites des morceaux pour cinq cents musiciens?

— Monseigneur, répondit Berlioz, cela ne m'arrive pas tous les jours. Le plus

souvent j'en fais pour quatre cent cinquante.

A Vienne, à la fin d'une audition triomphale, un homme bouleverse toute l'assemblée pour arriver jusqu'à lui.

— Oh ! je vous en conjure, dit ce personnage, souffrez que je presse la noble main qui a écrit *Roméo et Juliette !*

En même temps, il s'empare de la main gauche de l'artiste.

— Monsieur, dit Berlioz en riant, ce n'est pas avec celle-là.

L'étranger prend sans rancune la main droite du compositeur, la serre avec force et s'écrie :

— Ah ! vous êtes bien Français ! Il faut

que vous vous moquiez même de ceux qui vous aiment !

Nous écririons toute une épopée si nous voulions rendre compte des ovations nombreuses qui accompagnèrent notre héros dans les villes allemandes.

Hanovre, Pesth, Prague et Breslau[1],

[1] On l'obligea, dans cette dernière ville, à donner six concerts. Comme il conduisait une symphonie de Beethoven, il est surpris de ne pas entendre applaudir et en demande le motif. — « C'est par respect pour votre présence, » lui répond celui qu'il interroge. Précédemment, dans la capitale du royaume de Hanovre, se sentant tiré par derrière à l'orchestre, au moment où l'on exécutait la scène d'amour entre Roméo et Juliette, il se retourna et surprit deux violons qui baisaient, en pleurant, les pans de son habit. Cet adagio est considéré par Berlioz lui-même comme son chef-d'œuvre. Il a mis là toute son âme et tous les échos de sa passion profonde pour miss Henriette.

le saluèrent tour à tour de leurs applaudissements.

Dieu ne permet pas que les grands artistes soient découragés et succombent devant le dénigrement natal. Ils trouvent ailleurs ce que leur refuse une ingrate patrie.

Berlioz a publié des fragments de ses voyages, çà et là, dans différentes revues.

On y trouve de remarquables chapitres; mais on est choqué de l'aigreur avec laquelle il parle des hommes qui, chez nous, lui furent hostiles.

Ce n'est point à lui de se venger par l'emploi des gros mots.

Il ne sait manier ni la phrase ironique ni le ton plaisant. Ses articles abondent

en digressions oiseuses, et l'on n'y trouve pas ce tact littéraire, ce discernement du goût qui consiste à proscrire les idées mauvaises et à ne conserver que les bonnes.

Du reste, Berlioz est l'auteur d'un *Traité d'instrumentation* qui le place à la tête de la science musicale.

N'ayant pu réunir jusqu'alors que cinq cents musiciens, il songe à doubler ce nombre et à commander un orchestre modèle, composé de tout ce que Paris peut avoir d'exécutants de premier ordre. Il réussit au delà de son désir, et donne, après l'exposition de 1844, dans la salle des machines, ce festival extraordinaire, où l'on put voir onze cents instrumentistes rangés autour du maître.

La foule se bat aux portes. En dix minutes la salle est comble.

Berlioz ressemble au vainqueur des Pyramides. Il jette à son héroïque phalange quelques mots exaltés, lève son bâton de mesure, et l'orchestre fait retentir son tonnerre.

Ce fut une belle et glorieuse journée. La recette dépassa trente mille francs; mais, désireux avant tout de satisfaire les artistes, et n'ayant pas voulu que des mesures économiques vinssent nuire à l'effet de l'exécution, Berlioz, tout le monde payé, n'eut qu'une somme de *huit cents francs* pour trois mois de courses, de sollicitations et de répétitions.

Notre héros, le lendemain de cette fête

musicale, tombait malade, et le docteur Amusat l'envoyait à Nice, en le menaçant d'une fièvre cérébrale s'il ne consacrait pas cinq ou six mois à un repos absolu.

Pour Berlioz, la musique n'est ni un divertissement ni un métier, c'est une passion qui le dévore.

En 1845, il donne au cirque des Champs-Élysées un festival pareil à celui de l'année précédente.

Mais ces concerts le ruinent au lieu de l'enrichir.

Il puise dans la bourse de ses amis pour satisfaire à ses obligations les plus pressantes, et se dirige du côté de Saint-Pétersbourg, où nos artistes ont depuis longtemps coutume d'aller chercher le Potose.

A son passage à Berlin, le roi de Prusse lui donne une lettre de recommandation pour sa sœur l'impératrice de toutes les Russies, et le musicien, au bout de la semaine suivante, la remet lui-même à son adresse, au palais des czars.

Trois concerts, à Pétersbourg, lui rapportent quarante mille francs de bénéfice net.

Celui de Moscou produit neuf mille francs.

Dans cette dernière ville, peu s'en faut que Berlioz n'obtienne pas du gouverneur l'autorisation d'organiser sa fête.

— Monsieur, lui dit ce haut fonctionnaire, nous vous prêterons la salle d'assemblée de la noblesse, à une condition toutefois.

Berlioz s'incline, et demande ce qu'on exige de lui.

— Vous vous ferez entendre, après le concert, dans le salon privé des nobles.

— Mais je ne joue d'aucun instrument, monseigneur.

— Quoi! n'êtes-vous pas musicien? Comment alors donnez-vous des concerts?

— Avec les instruments des autres. Je dirige seulement l'exécution de mes œuvres.

— Par exemple! voilà qui est trop fort!

— Je vous proteste...

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi! Pour vous apprendre à vous moquer des gens, vous n'aurez pas la salle.

Il fallut qu'un Moscovite, un peu plus instruit et moins entêté, s'appliquât à faire comprendre au gouverneur la différence qui existe entre un musicien exécutant et un musicien compositeur.

Après le concert de Moscou, Berlioz retourne à Saint-Pétersbourg, où il est attendu pour donner au grand théâtre la symphonie de *Roméo et Juliette.*

Ce fut le plus éclatant triomphe de sa carrière artistique.

L'empereur, l'impératrice, les grands dignitaires de la cour, toute la noblesse, tout ce qu'il y a d'illustre et de distingué dans la capitale russe, assistent au festival. Quatre fois notre héros est rappelé ; quatre fois on l'oblige à rester dix minutes sur la

scène pour recueillir l'admiration et les bravos de ce noble public.

A la fin du concert, brisé de fatigue et d'émotions, il tombe sur une chaise des coulisses et pleure à sanglots.

La recette était splendide.

En regagnant la France, Berlioz passe de nouveau par Berlin. Le roi et la reine le comblent d'égards, et Meyerbeer est chargé de lui porter la croix de l'*Aigle rouge*.

Il reçoit en outre de Sa Majesté Prussienne cette lettre amicale :

« Venez donc, mon cher Berlioz, dîner avec nous à Sans-Souci. Vous me donnerez des nouvelles de mon beau-frère et de ma sœur.

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

De grands chagrins attendaient l'artiste à son retour en France. Il eut trois deuils à porter coup sur coup : celui de sa mère, celui de son père, et celui de l'une de ses sœurs.

La femme qu'il avait tant aimée ne le rendait pas heureux.

Presque tous les amours d'ici-bas finissent par des larmes et par des tortures. Henriette Smithson, possédée du démon de la jalousie, troubla la paix du ménage, et la communauté devint impossible.

Néanmoins tout rapport ne cessa pas entre les époux.

Madame Berlioz tomba dangereusement malade. Son mari lui prodigua, jusqu'au

dernier jour[1], les preuves de l'attachement le plus sincère et le plus dévoué.

Tous ces malheurs de famille, joints aux persécutions continuelles de ses ennemis, plongèrent Berlioz dans le découragement.

Il fut des années entières sans donner signe de vie artistique.

L'injuste cabale acharnée contre sa gloire le poursuivit jusqu'à Londres, où il essayait d'organiser quelques concerts.

Néanmoins la symphonie de l'*Enfance du Christ* parut inopinément lui rallier la presse. On daigna reconnaître sa verve et sa puissance; mais on eut soin d'ajouter qu'il avait changé de manière.

[1] Attaquée d'une paralysie générale, elle mourut en 1854.

Ceci est une des plus grandes sottises au bas desquelles nos judicieux Aristarques aient jamais apposé leur signature.

Dans cette composition, Berlioz imprime à sa musique un cachet tout autre, parce que son sujet n'est plus le même. Fallait-il écrire l'*Enfance du Christ* comme *Roméo et Juliette*, ou comme la messe de *Requiem?* L'artiste a changé d'expression, rien de plus. En changeant d'expression, il a changé de moyens ; mais il n'a pas changé de manière.

On connaît l'excellent tour joué par Berlioz à ses détracteurs, et l'adresse avec laquelle il sut les confondre, avant l'exécution définitive de sa dernière symphonie.

Sous le nom de M. Pierre Ducré, cé-

lèbre artiste encore à naître, il donna le fragment de l'*Enfance du Christ* qui a pour titre le *Chœur des Bergers*.

Et les Aristarques d'applaudir à tout rompre.

— Bravo! bravissimo ! criaient-ils. Voilà de la vraie musique. Allez dire à Berlioz d'en faire autant !

— Messieurs, elle est de moi ! dit notre compositeur, paraissant tout à coup dans le cercle où l'on portait aux nues M. Pierre Ducré.

La tête de Méduse, de mythologique mémoire, n'eût jamais un effet plus terrifiant.

« Oh ! la prévention ! » disait Figaro.

De nos jours, ainsi qu'au temps d'Almaviva, les hommes les plus distingués se laissent prendre au piége. M. Ingres, sans chercher plus loin, est l'homme prévenu par excellence, en musique comme en peinture.

On sait qu'il déteste Eugène Delacroix.

Un jour, quelqu'un lui dit que Berlioz faisait de la musique absolument analogue à la peinture de l'auteur du *Massacre de Scio* et de *Boissy d'Anglas*. Cela devint une raison pour qu'il prît en haine le musicien novateur.

Il refusait obstinément d'entendre un seul de ses morceaux.

Nous ne savons plus à quelle séance musicale M. Ingres, frappé de la magnifi-

cence d'une ouverture, et n'ayant pas en main le programme, dit à son voisin :

— C'est bizarre! je connais tout Weber, tout Beethoven; il n'y a que ces grands génies capables d'avoir fait une telle musique, et cependant elle n'est point d'eux. De qui donc est-elle?

— Monsieur, lui répond son interlocuteur, c'est l'ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz.

— Eh! morbleu! que ne le disiez-vous plus tôt? s'écrie notre homme. Vous me laissez louer un musicien que j'exècre. On ne se moque pas ainsi des honnêtes gens... C'est une trahison!

Le rédacteur d'une feuille lyrique tomba

dans un panneau semblable, et d'une façon plus humiliante encore.

C'était à une soirée chez un de nos princes de la finance.

On passait en revue les compositeurs célèbres. Le feuilletoniste, entendant prononcer le nom de Berlioz, fulmine aussitôt toutes ses colères. Il le traite d'extravagant, de fou, et presque de scélérat.

— Attendez, monsieur, dit une jeune fille railleuse, je vais vous faire entendre de la véritable musique. C'est une romance de Schubert.

Elle s'assied au piano. Le rédacteur écoute et se pâme d'admiration.

— Voilà de la mélodie! s'écrie-t-il, à la bonne heure! Et quelle phrase! quelle

clarté! quel sentiment! Je vous demande un peu si votre Berlioz ferait jamais cela?

— Monsieur, dit la jeune fille, au milieu d'une ironique révérence, vous venez d'applaudir la romance de *Benvenuto Cellini*, dans l'opéra de ce nom.

Toutes ces injustices ont fait jusqu'à ce jour le désespoir de notre compositeur. Elles sont cause que, malgré la force et la hardiesse de son talent, jamais il n'a pu atteindre la fortune, que beaucoup d'autres artistes de moindre taille ont fixée près d'eux.

L'heure de la réparation semble néanmoins arrivée pour lui.

Tout récemment[1] la section académique

[1] Le 21 juin dernier.

des Beaux-Arts lui a donné la préférence sur deux autres candidats, Gounod et Félicien David.

Gounod, avec ses chœurs d'*Ulysse*, et trois ou quatre morceaux impérialistes, exécutés au baptême ou ailleurs, n'avait que des chances médiocres.

Les titres de Félicien David étaient plus sérieux.

Comme Berlioz, il a de cruels adversaires; mais il n'a pas comme lui le courage de la lutte.

S'il persiste à s'endormir dans sa gloire contestée, s'il garde en portefeuille ses chefs-d'œuvre et se borne à fumer la cigarette, au bruit des félicitations de trois imbéciles qui l'appellent maestro, ni le

fauteuil académique ni l'orchestre de l'Opéra ne viendront à lui.

Berlioz est jeune encore. Il a conservé tout son talent, tout son courage, et pour lui la fortune cessera quelque jour de se montrer cruelle.

Quant à la gloire, elle lui est désormais acquise, quoi qu'on fasse, et en dépit de quiconque soutiendrait le contraire.

Nous trouvons ce portrait de lui dans une notice qui a précédé la nôtre :

« Les traits de son visage sont régulièrement beaux : il a le nez aquilin, la bouche fine et spirituelle, le menton saillant, les yeux légèrement enfoncés dans leur orbite, tantôt pleins de flamme et d'éclat, tantôt couverts d'un voile de mélancolie et

de langueur. Une chevelure ondoyante ombrage son front, déjà sillonné de rides, et sur lequel se peignent les passions orageuses qui ont tourmenté son âme depuis l'enfance. Sa conversation est inégale, brusque, emportée, quelquefois expansive, plus souvent retenue et roide, toujours digne et loyale. Selon le tour qu'elle a pris, elle fait naître dans celui qui écoute une vive curiosité, ou un sentiment d'intérêt et de sympathique condescendance. »

Depuis vingt-cinq ans l'école classique persécute Berlioz, parce que l'école classique représente, dans les arts comme en littérature, l'esprit obstiné de la routine.

Complice du genre humain, qui se décide à suivre le progrès, mais avec la lenteur d'une tortue, elle bafoue, honnit et

repousse tout ce qui s'écarte du sentier banal.

Or, dans le domaine de la musique, la haine du nouveau prend des proportions plus grandes que partout ailleurs.

Effectivement, en littérature, dans les sciences, dans les arts plastiques, ou en philosophie, cette haine s'attaque à des idées, à des faits, à des images ou à des formes, les uns parfaitement sensibles, les autres susceptibles de tomber au moins sous les lois du raisonnement.

Le plus vague et le plus idéal des beaux-arts, la musique, affaire de sentiment ou d'organisation plus ou moins impressionnable, échappe à une analyse précise.

Et voilà, — comme l'explique Berlioz

lui-même, — pourquoi tous ceux qui suivent le petit sentier où trottinent les faiseurs d'opéras-comiques doivent s'épouvanter d'une science musicale dont les formes hardies obligent leur imagination à sortir de sa sphère.

Ils ne supportent pas la fatigue que ce dérangement leur occasionne; ils ne veulent pas admettre leur impuissance évidente à comprendre ce qui dépasse leur portée.

De cette disposition à la haine pour l'artiste et au dénigrement de son œuvre il n'y a pas même un pas.

Le héros de ce petit livre compose des mélodies d'une largeur inusitée : tous ceux qui sont incapables de suivre son fil

mélodique nient mordicus qu'il ait jamais fait une mélodie.

Cette persécution absurde d'une lâche et trop nombreuse médiocrité s'attaqua, dans tous les siècles, aux véritables artistes.

Sous Louis XVI, les partisans de Piccini logeaient ironiquement Gluck rue du Grand *Hurleur*.

En revanche, les Gluckistes logeaient Piccini rue des Petits *Chants*.

Lorsque Rameau fit *Castor et Pollux*, l'air de Pollux, qui contenait une rentrée sur une modulation nouvelle, fut signalé comme produisant une horrible cacophonie. De nos jours cet effet paraît si simple,

qu'on ne peut plus comprendre où l'on vit une difficulté ou une faute.

Mozart, le Corrége de la musique, a passé pour un énergumène jusqu'au moment où Rossini passa pour un tapageur infernal.

Weber fut traité de sauvage.

Beethoven était regardé comme un fou.

Notre héros n'a pas lieu de crier à l'injustice plus que ces grands génies qui ne sont plus.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, vous trouverez des personnages qui regardent Victor Hugo comme un insensé (toute politique à part), et qui affirment que jamais il ne fut véritablement poëte.

Berlioz se rattache à la tradition des grands musiciens que nous venons de nommer.

Il a de leur âme, de leur hardiesse, de leur facture énergique. Sa veine est moins large peut-être; mais ses élans sont pleins de fougue, et son inspiration est d'une remarquable pureté.

L'horreur du trivial le recommandera toujours aux esprits d'élite.

Son génie procède de l'école allemande. A côté d'une vigueur parfois désordonnée, sombre et farouche, il montre une sensibilité merveilleuse. Enfin, n'eût-il pour lui que d'être, en France, un musicien d'un genre unique, et resté tel, sa situation serait digne des plus grands respects, des plus vives sympathies.

Pour notre part, nous lui accordons une admiration sincère.

Nous sommes heureux d'avoir pu défendre contre les méchants, les sots et les jaloux, un honnête homme et un grand artiste.

FIN.

sont les

...ndique et

...s traîne

...r frémissant.

Berlioz

...m de Madame la Comtesse Ernestine de P***

# FÉLICIEN DAVID

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.



FÉLICIEN DAVID

# [illegible]CIEN [illegible]

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

[illegible]STAVE HAVARD, ÉDITEUR

[illegible]



1858

FÉLICIEN DAVID

*Hadengue Imp. r. du Four S. G. 43 Paris*

LES CONTEMPORAINS

# FÉLICIEN DAVID

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

BOULEVARD DE SÉBASTOPOL

rive gauche



1858

# FÉLICIEN DAVID

---

Puisque vous abordez les musiciens, nous dira-t-on, pourquoi ne débutez-vous pas en chantant la gloire de Meyerbeer et de Rossini ? Est-ce parce que Rossini et Meyerbeer ont assez de gloire ?

Oui, cher lecteur.

Cette raison est excellente ; elle nous dispense d'en chercher une autre.

Du reste, vous ne l'ignorez pas, nous nous réservons le droit de classement, et même le droit de caprice. Lanterne en main, comme Diogène, nous cherchons nos hommes : le premier pris n'est pas toujours le premier pendu à notre galerie.

Quelques visages ont besoin de beaucoup d'étude.

Il y a des originaux qui posent mal ; d'autres ne se montrent que de profil quand nous désirons les peindre de face.

Presque tous font de la coquetterie.

Nous les avons attrapés à mettre du rouge et à dissimuler leurs rides sous une couche de plâtre. Voilà pourquoi certaines ébauches commencées ne s'achèveront que plus tard.

Allez vous laver, nous reprendrons ensuite nos pinceaux.

Félicien David est un de ceux qui ne se fardent pas. En conséquence, nous avons pu très-facilement le saisir.

Occupé sans cesse à écouter les suaves mélodies qui lui arrivent du ciel, il se montre indifférent aux bruits de la terre. Approchez, il ne vous entend pas; braquez sur lui l'appareil photographique, il ne s'aperçoit de rien; retirez l'épreuve, vous avez son portrait exact, une noble tête d'artiste pleine de rêverie et d'inspiration.

Il est né, le 8 mars 1810, à Cadenet, bourg assez considérable du département de Vaucluse.

Son père, qui avait été chercher fortune

en Amérique, perdit, lors des troubles de Saint-Domingue, tout le fruit de ses labeurs, et revint en France plus pauvre qu'il n'était parti.

Orphelin à l'âge de cinq ans, David fut élevé par une de ses sœurs.

Les habitants du bourg de Cadenet se rappellent encore aujourd'hui ce curieux enfant, qui comprenait la musique avant la parole.

David tressaillait de joie dans ses langes quand le son d'un instrument frappait son oreille. Il sut la gamme beaucoup plus tôt que l'alphabet, et les commères du voisinage le comblaient de joujoux et de pralines pour lui faire répéter les romances que sa sœur lui avait apprises.

Il chantait avec une justesse merveilleuse. Partout on s'entretenait du petit prodige.

Quelques amateurs engagèrent sa famille à le présenter à M. Garnier, premier hautbois de l'Opéra, qui se trouvait alors en vacances à Lauris [1].

On suivit ce conseil.

L'habile instrumentiste partagea l'admiration générale, soumit l'enfant à quelques épreuves, reconnut en lui une rare intelligence, et dit à ses parents :

— Il y a une maîtrise à Aix, envoyez-y bien vite étudier ce garçon-là !

Sans plus de retard on prépara le trous-

[1] Village du département de Vaucluse.

seau du jeune virtuose ; il fut conduit dans l'ancienne capitale de la Provence, où le maître de chapelle de l'archevêque le reçut avec empressement au nombre de ses élèves.

Félicien David entrait dans sa huitième année.

Les jours de fête, nombre de curieux venaient à Aix de cinq lieues à la ronde, pour entendre à la cathédrale sa voix éclatante et sympathique. On réservait toujours au petit enfant de chœur des solo qu'il chantait à ravir. Les dévotes pleuraient d'attendrissement et le surnommaient le séraphin.

Au bout de onze mois d'études à la maîtrise, il exécutait des morceaux de violon

très-difficiles et tenait sa place au premier pupitre.

M. Marius Roux, son professeur, le sur prit, un jour, griffonnant des notes sur du papier rayé.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il.

— Je compose un motet, répondit l'enfant.

— Mais tu ne sais pas encore les règles de la composition.

— Je tâche de les deviner. C'est fini, voyez s'il y a des fautes.

Le maître de chapelle prit un violon, joua tour à tour les diverses parties du motet; puis, regardant son élève et prenant un ton sévère :

— Pourquoi mentir? lui dit-il. Tu as copié cela quelque part.

— En vérité, non, je vous le jure, répondit Félicien.

Le motet fut exécuté, le dimanche suivant, à la cathédrale, et l'enfant de chœur eut un double triomphe[1].

Il fallut, dans l'intérêt même de son avenir, modérer quelque peu son instinct musical, autrement il eût négligé tout le reste et n'eût rien appris de ce qui est indispensable à l'éducation la plus vulgaire.

Généralement il est d'usage dans les maîtrises, lorsque la voix des élèves com-

[1] Il existe encore aujourd'hui à la maîtrise d'Aix une œuvre de quatuor pour instruments à cordes, composée par Félicien David à l'âge de douze ans et demi.

mence à muer, de leur accorder une bourse, afin qu'ils puissent terminer leurs classes dans quelque collége ecclésiastique.

On envoya Félicien chez les jésuites, bien qu'il eût déclaré qu'il ne voulait pas entrer dans les ordres.

Sa franchise ne le priva point du bénéfice de la bourse. Il avait été trop utile pour qu'on crût pouvoir l'abandonner sans ingratitude.

Au collége, toutes les heures qu'il parvenait à dérober aux langues anciennes étaient précieusement consacrées à ses goûts favoris.

L'ancien élève de la maîtrise jouait du violon et de la contre-basse à la chapelle

des jésuites. On ne laissait pas de musique à sa disposition ; mais, doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait les morceaux exécutés pendant l'office, les notait au lieu de traduire Quinte-Curce ou Tite-Live, et les réorchestrait à sa manière.

Il sortit du collége avec très-peu de grec et de latin dans la mémoire ; mais, en revanche, avec une imagination musicale déjà très-féconde.

Ses parents n'avaient pas acquis plus d'aisance. Il dut se résoudre à travailler chez un avoué de la ville. Souvent il lui arrivait, par distraction, de copier ses airs sur la page destinée à un acte de procédure.

Le papier timbré n'avait jamais eu pareil honneur.

Malheureusement les avoués et les huissiers n'entendent rien à l'harmonie.

David quitta la chicane avec d'autant moins de regret qu'il avait l'espérance d'obtenir l'emploi de maître de chapelle à la maîtrise même où il avait été élevé.

Cette espérance ne fut point illusoire.

L'archevêque accepta ce jeune homme de dix-neuf ans pour diriger la musique de sa cathédrale, et David fit merveille. Au lieu de s'en tenir aux anciens morceaux qui garnissaient les pupitres, il créa des compositions neuves, toujours avec la même ignorance du contre-point.

Une sorte de seconde vue l'illuminait. Son génie devançait la science.

Il se trouvait au courant des plus secrètes rubriques des maîtres sans les avoir apprises, tantôt écrivant un motet à grand orchestre, tantôt composant un hymne avec accompagnement d'orgue.

Tous les dilettanti de la province accouraient l'entendre.

— Il faut aller à Paris, lui disait-on. Vous deviendrez un grand artiste.

— Hélas ! répondait Félicien, c'est mon plus vif désir.

N'osant pas ajouter :

— Je suis pauvre, et l'on dépense à Paris beaucoup d'argent.

Mais ce qu'il hésitait à dire, ses amis le

devinaient. Sachant que David avait trop de dignité pour accepter le produit d'une collecte, ils s'adressèrent à un de ses oncles, le seul personnage de la famille qui eût quelque fortune, mais en même temps, comme cela arrive presque toujours, le plus insensible et le plus dédaigneux quand il s'agissait de la question d'art.

— Eh! vous me rompez la tête! s'écriait-il. Au diable la musique et mon neveu! N'a-t-il pas huit cents francs d'honoraires à la cathédrale? C'est magnifique.

— Sans doute; mais il veut aller prendre les leçons des maîtres.

— Lui?... Pourquoi faire?... Il en donne aux autres, par conséquent il n'a pas besoin d'en recevoir.

C'était concluant.

Impossible de désarçonner le bonhomme quand une fois il se mettait à cheval sur cette belle logique.

On essaya, puisque son entêtement ne pouvait être vaincu par l'argumentation, de le gagner à la cause de David par l'enthousiasme, qui, de sa nature, est épidémique et monte parfois aux cerveaux les plus revêches.

Un concert d'amateurs fut organisé.

L'oncle s'y laissa conduire. On exécuta devant lui plusieurs compositions remarquables de son neveu, entre autres un *O salutaris* à trois voix, avec accompagnement de quatuor, dont les brillantes mesures excitèrent d'unanimes bravos.

Toute la salle vint féliciter l'oncle, qui se laissa décidément attendrir, et dit à Félicien :

— Je te donne cinquante francs par mois, tu peux aller à Paris !

Voilà tout ce que l'enthousiasme put arracher à cette bourse obstinée.

David partit avec ces médiocres ressources, comptant sur la protection du ciel et sur son courage beaucoup plus que sur les cinquante francs de son oncle. Il avait vingt ans, une santé robuste et le pressentiment de sa gloire future. On supporte avec cela bien des vicissitudes et bien des misères.

Cherubini, directeur du Conservatoire, admira le talent du jeune homme.

Il lui ouvrit toute grande la porte des classes.

Félicien étudia l'harmonie sous M. Millot; mais, trouvant que la méthode adoptée par ce maître n'allait pas assez vite au gré de son ardeur, il économisa vingt francs par mois sur sa pension modique et prit des leçons de Réber.

Il lui restait trente francs pour sa nourriture et son loyer.

Certes, on en conviendra, jamais argent n'eut un plus digne emploi. Le courageux élève se privait de tous les plaisirs de son âge. Ses compatriotes écrivaient à Aix et rendaient compte de sa belle conduite. Ils espéraient que l'oncle, flatté de ces renseignements, augmenterait la pension de Félicien; mais ils se trompaient.

Notre Provençal, toujours de première force sur la logique, pensa qu'un jeune homme capable de se tirer d'affaire avec une somme aussi restreinte pouvait vivre avec beaucoup moins encore.

Il ne lui envoya plus rien du tout.

La pension de cinquante francs ne fut servie à David que pendant un semestre.

En vain on essaya de fléchir cet oncle avare. Il serra impitoyablement le cordon de son escarcelle et pleura jusqu'à la fin de ses jours les cent écus que lui avait arrachés un *O salutaris* trop bien rendu par des violons perfides.

Pour comble de malheur, la conscription approchait.

Un numéro fatal pouvait sortir de l'urne

et fermer à tout jamais à Félicien l'entrée de sa carrière; mais la Providence, plus généreuse que son oncle, lui rendit le sort propice.

Il tira le numéro 264.

Quelques leçons de piano lui furent demandées [1] et lui constituèrent un petit revenu au moyen duquel il put achever ses études au Conservatoire dans la classe de contre-point de M. Fétis et dans la classe d'orgue de M. Benoît.

Ici commence pour Félicien David une existence singulière, pleine d'originalités fantasques et d'accidents imprévus.

La Révolution de 1830 donnait l'essor à

[1] Il était d'une certaine force sur cet instrument qu'il avait appris à la maîtrise d'Aix.

ces mille théories échevelées qui montent aux surfaces sociales à l'heure des tempêtes, et le saint-simonisme était dans tout le feu de son premier apostolat.

« Venez à moi, disait-il, vous qui ne possédez rien et vous qui possédez beaucoup ! Nous mettrons en commun la richesse de ceux-ci, la misère de ceux-là, puis nous aviserons à répartir le tout suivant les capacités diverses de chacun. »

Jamais doctrine ne s'était présentée sous une forme plus attrayante.

En ce bas monde, il ne devait plus y avoir ni infortune ni chagrin. Les cieux descendaient sur terre. On allait retrouver l'Éden avec ses joies primitives et son adorable candeur. La femme s'affranchissait

de toutes ses entraves; elle devenait l'égale de l'homme. Bref, le genre humain se préparait à nager dans un fleuve de béatitude et d'éternelle ivresse.

Beaucoup de natures sentimentales et rêveuses, qui n'étaient pas retenues dans le sentier philosophique par de fortes études, se laissaient inconsidérément entraîner vers ce charlatanisme semi-politique et semi-religieux.

Félicien David, bien qu'élevé par des prêtres, n'avait reçu, grâce à ses distractions musicales, qu'une empreinte fugitive de la foi chrétienne; il n'avait pas eu le temps d'asseoir ses croyances sur une base bien solide.

Incapable de confondre la clef de sol avec

la clef de fa, il confondait parfaitement les notions théologiques.

A l'exemple de beaucoup d'autres, il regarda Saint-Simon comme un habile chimiste, qui avait analysé l'Évangile pour en tirer la plus sublime des quintessences, et qui, en mourant, avait légué son alambic au père Enfantin.

Donc il s'enrôla sous la bannière de la nouvelle doctrine, et suivit à Ménilmontant la sainte cohorte des apôtres.

Sa conviction était profonde et sincère. Aujourd'hui même elle reste inébranlable.

Cette erreur lui est commune avec nombre d'esprits distingués, dont les arts et la science s'honorent. Il faut en con-

clure que chez les hommes d'élite le cœur emporte quelquefois la tête.

La génération présente n'a pas assisté au curieux spectacle donné à Paris par les solitaires de Ménilmontant.

Ils étaient là dans une grande maison située tout en haut de la butte et entourée d'un parc de quatre arpents[1], garni de beaux arbres et de bosquets touffus, véritable Éden en miniature, où ces partisans de la félicité complète sur la terre vivaient au milieu des oiseaux et des fleurs.

[1] Cette maison existe encore. Elle appartenait au père Enfantin. Le propriétaire actuel n'a pas respecté les souvenirs qui s'attachent à l'édifice. Des maçons le bouleversent de la cave au grenier. Quant au parc, il est métamorphosé en une immense carrière de sable. Les saint-simoniens ne se doutaient pas qu'ils avaient bâti là-dessus tout leur système.

Le Christ n'avait que douze apôtres pour répandre sa doctrine : Saint-Simon, mieux partagé que le Christ, en avait quarante.

Ils s'étaient réunis hors barrière pour élaborer le dogme, avant de le faire connaître au monde; ils faisaient vœu de chasteté et gardaient le célibat dans toute sa rigueur, afin de prouver que leurs prédications sur la femme libre n'étaient pas dictées par l'instinct sensuel.

Aucun domestique ne lès servait.

Toutes les occupations matérielles ou intellectuelles se distribuaient en partage égal. Ces nobles apôtres faisaient la cuisine, balayaient les chambres et bêchaient le jardin. Chaque exercice était précédé

et suivi d'un hymne religieux dont Félicien David avait composé la musique.

Il écrivit à Ménilmontant vingt chœurs admirables, qui tous ont été joués plus tard dans différents concerts[1].

De midi à quatre heures, le dimanche, la foule curieuse était admise à visiter le cénacle. On venait entendre les saint-simoniens chanter; on les regardait manger et boire. Ils n'interrompaient aucun de leurs exercices, et les femmes étaient éprises, sinon de la beauté de la doctrine, du moins de la magnificence des costumes.

[1] La musique de ces chœurs n'a pas été perdue. On y a adapté d'autres paroles ; ils font aujourd'hui partie d'une très-belle collection de chœurs à quatre voix d'hommes, qui se publie sous le titre de la *Ruche harmonieuse.*

On avait donné aux frères la petite et la grande tenue.

La première se composait d'une tunique bleue, serrée au corps de l'apôtre, avec son nom brodé sur la poitrine en lettres saillantes. Il portait le pantalon blanc, et se coiffait d'une toque de soie rouge et noire.

Mais c'était surtout la grande tenue qui plongeait ces dames dans le ravissement.

Elle consistait en un costume chevaleresque au grand complet : justaucorps rouge et collant des pieds à la tête; tunique blanche, à manches courtes; bottes molles, évasées, montant jusqu'à mi-jambe, et collier symbolique en acier poli, dont chaque anneau portait le nom d'un frère mort. Par-dessus tout cela, se jetait un

large manteau noir, dans lequel on voyait se draper majestueusement l'apôtre, et la toque de soie était remplacée par le béret rouge.

Si les femmes admiraient les saint-simoniens, beaucoup d'hommes ne partageaient pas cette admiration.

Les maris surtout n'approuvaient que médiocrement la doctrine des chastes frères. Quelques banquiers, à leur tour, la trouvaient peu rassurante. On rencontre çà et là bon nombre de personnages qui s'obstinent à ne vouloir mettre en commun ni leur femme ni leur fortune. Les plus égoïstes commencèrent à crier. D'autres plaisantèrent. Tous les vaudevillistes se mirent de la partie, et, chaque soir, les

théâtres retentissaient de couplets railleurs contre les saint-simoniens.

Nous nous souvenons d'avoir entendu au Palais-Royal un dithyrambe burlesque, dont nous avons retenu quelques strophes.

On nous permettra de les reproduire pour donner une preuve de la bonté de notre mémoire.

Oh ! fuyez les cités; venez à la campagne,
Venez-y savourer le bonheur des élus;
Saint-Simon vous appelle à la sainte montagne [1]...
On y va par les omnibus !

Vous y verrez, vainqueurs des préjugés gothiques,
Vers sa mission noble avançant d'un pas sûr,
L'homme libre, occupé de travaux domestiques,
Les mains sales et le cœur pur !

[1] La montagne de Ménilmontant. Ces strophes étaient déclamées, autant qu'il nous en souvienne, par Lepeintre aîné, dans une pièce qui avait pour titre la *Fée aux Miettes*.

Car, dans notre maison, chacun avec courage
Se livre sans orgueil aux soins les plus grossiers
C'est un baron qui met la main à l'éclairage
Et récure les chandeliers!

Un savant avocat, qui d'esprit étincelle,
Écume la marmite, hache les épinards;
Ce sont deux sous-préfets qui lavent la vaisselle;
Un banquier plume les canards!

Un major de dragons brode et fait les reprises,
Un tendre soprano scie et monte du bois,
Un président de cour savonne nos chemises
Et met nos faux-cols à l'empois!

Un enfant d'Apollon nous décrotte nos bottes,
Un ancien auditeur a soin de nous brosser;
Un duc et pair cultive oignons, poireaux, carottes,
Et mène les poules... coucher[1]!!!

[1] Les plaisanteries n'ont jamais été des raisons. Il est juste de laisser parler un peu les défenseurs de la religion saint simonienne. Voici une note qui nous est communiquée; le lecteur jugera :

« Au point de vue moral, ils annonçaient que le progrès ne pourrait s'accomplir, s'il ne marchait de front avec l'affranchissement de la femme. Ils la fai-

Mais on pensa que les couplets et les dithyrambes ne suffisaient pas pour combattre les dangers de la nouvelle doctrine. Le gouvernement prit fait et cause pour la société menacée. On cita les apôtres à la barre des tribunaux, et une sentence judiciaire, les déclarant coupables d'attentat à la morale publique, vint dissoudre leur association.

saient sortir de l'état de minorité où le plus libéral des codes, le Code Napoléon, la place encore vis-à-vis de l'homme. La femme devenait l'égale de l'homme, ce qui ne voulait pas dire qu'elle dût être, comme lui, marin, astronome, mineur, forgeron; elle était l'*égale de l'homme* et non *pareille à l'homme*. En un mot, l'individu social n'était plus l'homme seul, il était *l'homme et la femme*. Conséquents avec ce principe, les saint-simoniens ne se croyaient pas qualité pour faire la loi morale à venir, la loi selon laquelle l'homme et la femme seraient unis. Ils se contentaient d'appeler la femme à dire librement son opinion sur ce point; ils pensaient que la perpétuité, l'indissolubilité

Le jugement fut exécuté en 1833.

Depuis cette époque, les nymphes de Ménilmontant pleurent le départ de leurs hôtes. Elles ne s'éveillent plus, avec l'aurore, sous les bosquets de verdure, aux mélodieuses symphonies de Félicien David.

Condamnés par des juges impitoyables, les apôtres descendirent de la sainte montagne.

du mariage, ne seraient pas toujours, comme aujourd'hui, une condition essentielle de la moralité et de la sainteté de ce lien. Ils admettaient des natures *mobiles* tirant une puissance, une *moralité* particulière de leur mobilité même. L'heure devait venir où ces natures ne seraient plus réprimées et mises hors de la société comme elles le sont de nos jours. Ils provoquaient l'avénement d'une règle morale *plus large* qui pût donner également satisfaction à l'une et à l'autre nature, aux *mobiles* aussi bien qu'aux *constants*. Enfin, le saint-simonisme venait réaliser sur terre le règne de la justice et de la vérité, que le Christ réserve seulement à la vie future. »

Ils traversèrent Paris, secouèrent la poudre de leurs souliers aux portes de la ville maudite, et résolurent de se disperser sur toute la surface du globe, afin d'y répandre les bienfaits de leur dogme.

Plusieurs bandes s'organisèrent.

Les unes choisirent le côté du nord, les autres le côté de l'est.

Félicien David, avec Émile Barrot[1], Toché[2] et le sculpteur Alrik, se dirigea vers le sud. Ils firent la route à pied, de Paris à Lyon, et reçurent un accueil triomphal dans les diverses localités qu'ils visitèrent.

[1] Qui fut depuis représentant du peuple.
[2] Élève de l'Institut agronome de Mathieu de Dombasle.

De fervents néophytes accouraient au-devant d'eux lorsqu'ils approchaient d'une ville.

La surprise des voyageurs était grande de trouver toute dressée la table du banquet fraternel.

Émile Barrot, Alrik et Toché se livraient à la prédication au dessert; puis Félicien, allant s'asseoir au piano et parcourant le clavier de ses mains d'apôtre, donnait le prélude des chœurs.

A Lyon l'enthousiasme n'eut plus de bornes. La salle de concerts, où joua David, faillit crouler sous les bravos.

Toutes les dames l'embrassèrent, ce qui

ne laissait pas que d'être fort inquiétant pour un homme soumis au vœu de continence.

Un facteur, nommé Chaban, le força d'accepter un piano de choix. Cet instrument accompagna l'artiste dans le cours de son voyage[1].

Le père Enfantin ne partageait pas le triomphe de ses disciples : les tribunaux le gardaient comme otage, il était resté à Paris sous les verrous.

Nos voyageurs quittèrent avec regret la seconde ville de France. Un pressentiment

[1] A Lyon, Félicien David contracta des amitiés qui lui sont toujours restées fidèles : un de ses anciens admirateurs, M. de Seynes, lui a légué dernièrement un violoncelle de Stradivarius d'un prix inestimable.

leur annonçait qu'ils ne seraient point aussi bien accueillis dans toutes les cités que baigne le Rhône. Plusieurs de leurs collègues devaient les rejoindre aux portes d'Avignon. Ils entrèrent au nombre de huit dans cette ancienne métropole, qui jadis a donné refuge aux pontifes romains, et où la foi catholique reste vivace.

On les reçut avec des clameurs et des huées.

Une population furieuse, armée de couteaux, les entourait en proférant des menaces de mort. Ils crurent sérieusement qu'on se préparait à les égorger.

— Courage! murmurèrent-ils en s'excitant du regard : ici nous attend la palme du martyre!

Et, serrant leur faible cohorte, ils s'avancèrent, quatre de front, au milieu de cette populace furibonde.

Leur fière attitude fit baisser les couteaux; la foule passa de la rage à l'admiration.

Cinq ou six vieux invalides[1], s'approchant et portant la main à leur tricorne, dirent aux apôtres :

— Honneur et salut ! Vous êtes des braves !

On conçoit néanmoins que nos voyageurs ne tenaient pas à séjourner dans cette ville inhospitalière. Le soir même ils se dirigeaient sur Marseille, où d'autres frères de

[1] Avignon possédait une succursale des Invalides.

Ménilmontant leur avaient donné rendez-vous.

Ils devaient s'embarquer tous ensemble pour le Bosphore.

Les habitants de Marseille, moins scrupuleux que les anciens sujets des papes, firent aux saint-simoniens des ovations splendides.

Une seconde fois l'admiration du beau sexe pour le talent musical de David mit en péril le vœu du célibat. Les Marseillaises raffolaient, comme les Parisiennes, du grand costume de l'ordre, et nos apôtres étaient trop galants pour rester devant elles en petite tenue, de sorte que Félicien, ayant double prestige aux yeux de ces dames,

était naturellement exposé à une tentation double.

Il sut y résister de la façon la plus héroïque.

Ce Renaud de vingt-trois ans s'embarqua pour Constantinople sans être tombé dans les piéges d'aucune Armide.

On salua le départ de l'artiste et de ses amis par une magnifique et dernière ovation.

Tout le peuple de Marseille était sur la rade. Le navire pavoisé livrait au souffle de la brise ses banderoles flottantes, et les saint-simoniens, réunis sur le pont, adressèrent un dernier adieu aux sensibles Marseillaises, dont ils emportaient les cœurs.

Nous allons voir commencer pour notre héros une suite d'aventures qui donnent à son histoire quelque chose d'un conte des *Mille et une Nuits*.

Après une traversée d'un mois, il mouille dans les eaux du Bosphore et voit se dresser devant lui les blancs minarets de Constantinople.

On débarque.

Félicien et ses compagnons se logent dans un faubourg grec appelé *Bechistachi*.

Le soir même ils prennent un drogman et parcourent la ville en grand costume, pour se montrer au peuple turc avant d'organiser la prédication.

Deux jours de suite ils se livrent à ces promenades solennelles, et le troisième

jour, qui était un vendredi, ils vont se placer hardiment sur le passage de Mahmoud II, qui se rendait à la grande mosquée, en compagnie d'Achmet-Pacha, son ministre et son favori.

A la vue des saint-simoniens, le sultan s'arrête, les considère avec surprise, et demande au grand vizir :

— Quels sont ces personnages? Sais-tu d'où ils viennent?

— En vérité, non, je l'ignore, répond Achmet-Pacha.

— Comment, pourceau! s'écrie Mahmoud, qui avait l'habitude de s'exprimer en termes d'assez mauvais choix, il arrive des étrangers dans mon empire, et tu ne

connais ni leur nom, ni leur origine, ni leurs projets!

— Je vais prendre des informations au plus vite, afin de les communiquer à Votre Hautesse, dit le ministre tremblant.

— Tu devrais déjà les avoir prises, chien maudit! Que cela ne soit pas long, ou demain je fais clouer ta tête aux portes du sérail.

Nous devons dire, pour l'explication de ce qui précède et de ce qui va suivre, que l'empire turc était sérieusement menacé par les Égyptiens. Ibrahim-Pacha, fort de trois victoires, marchait sur Constantinople.

Tous les étrangers étaient suspects.

Nos apôtres ne se doutaient pas de la

nature inquiétante de l'entretien qui venait d'avoir lieu entre le sultan et son ministre. Ils continuèrent paisiblement leur promenade jusqu'au coucher du soleil.

Rentrés au faubourg grec, ils étaient en train de souper sur une terrasse quand tout à coup un grand bruit d'armes et de voix retentit aux portes de la maison.

David inquiet se hâte de descendre.

Il ouvre, et se trouve en présence d'Achmet Pacha lui-même, suivi de trente soldats, de cinq à six hauts fonctionnaires turcs et du drogman des saint-simoniens, arrêté par ses ordres.

Toutefois le visage du ministre est calme, son regard n'a rien de menaçant.

Félicien le conduit sur la terrasse où sont réunis ses collègues.

Achmet-Pacha salue les apôtres. Il s'assied, les jambes croisées sur un divan, fait signe aux fonctionnaires de prendre place à ses côtés, demande sa pipe à un esclave, l'allume, puis commence l'interrogatoire.

Émile Barrot prend la parole au nom de tous pour expliquer le saint-simonisme et ses mystères.

Les interprètes rendent son discours, phrase par phrase, au grand vizir, qui s'écrie :

— Bravo! c'est délicieux! vous professez une doctrine parfaite. Le sultan sera ravi d'apprendre que des hommes aussi distingués visitent son empire.

Là-dessus, il offre gracieusement son chibouck à Barrot.

Tous les seigneurs turcs imitent l'exemple du ministre et se livrent avec les saint-simoniens à un échange de pipes on ne peut plus cordial.

— Vous êtes mal logés dans ce faubourg, dit Achmet-Pacha, prenant congé des apôtres. Je vous invite à venir passer quelques jours à mon palais.

Il sort en leur adressant les plus affectueux saluts; mais il a soin de laisser à la porte un piquet de soldats.

— Voilà qui est louche! dit Félicien.

— Bah! firent les autres, c'est une garde d'honneur!

L'illusion ne fut pas de longue durée.

Au lever du soleil, un vacarme indigne les réveille en sursaut. C'est la garde d'honneur qui enfonce la porte et leur signifie brutalement qu'ils sont prisonniers.

On les traîne au palais du grand vizir.

Sous le vestibule, ils aperçoivent leur drogman chargé de fers. Celui-ci leur explique avec terreur qu'il est sous le coup d'une action criminelle, pour n'avoir pas averti la police turque de leur présence à Constantinople.

— Daignez intercéder pour moi, leur dit-il, ou je suis mort!

Tout cela était peu rassurant.

Au bout d'une heure d'attente, on les introduit chez Achmet, qu'ils trouvent beaucoup moins poli que la veille. Il les

accueille avec une froideur de triste augure, et leur annonce la pénible nécessité où il se trouve de remettre leur sort entre les mains du séraskier-pacha, son collègue, ministre de la guerre.

Comme Ponce-Pilate, il se lave les mains et se déclare incompétent dans la cause.

Nous ne pouvons pas énumérer ici tous les déboires essuyés par nos pauvres voyageurs.

Le séraskier-pacha les prend pour des espions, et donne l'ordre de les enfermer dans un cachot. Ils s'indignent, se récrient et demandent à être conduits, sans retard, chez l'amiral Roussin.

C'était l'ambassadeur de France. Il logeait, à trois lieues de là, sur le Bosphore.

On embarque nos saint-simoniens dans un caïque[1] du sultan. Ils prennent cela pour un retour éclatant d'estime, et remarquent avec plaisir que les troupes échelonnées sur le rivage leur présentent les armes.

— Vous êtes trop bons, restez en place, leur dit un rameur, qui les voyait se lever pour répondre à cette politesse de l'armée turque : c'est le caïque et non pas vous qu'on salue.

— Ah!... pourquoi nous conduire alors dans un bâtiment de Sa Hautesse?

— Pour indiquer d'une façon plus claire que vous êtes prisonniers d'État.

Les apôtres perdirent un peu contenance

[1] Chaloupe.

et ne rendirent plus le salut aux troupes mahométanes.

Néanmoins ils comptaient sur l'amiral Roussin pour obtenir une prompte mise en liberté. Mais l'ambassadeur était malade.

On leur déclara qu'il ne pouvait donner audience à personne.

Félicien et ses collègues furent ramenés à Constantinople et jetés dans les cachots du sérail, où ils restèrent huit jours. Au bout de ce temps, on vint leur apprendre qu'ils allaient être expulsés du territoire turc.

Le soir même, à la nuit tombante, on les embarque, non plus cette fois sur un caïque de Sa Hautesse, mais sur une mé-

chante coquille de pêcheur, qui fait eau de tous côtés. On leur donne pour nourriture des oignons crus, des olives rances et du vieux biscuit, où les vers grouillent par myriades.

Cinq Turcs, armés jusqu'aux dents, et un pilote maltais montent avec eux dans la barque.

— Où nous conduisez-vous? demandent les saint-simoniens au pilote.

— A Smyrne.

— Combien avons-nous de lieues à faire?

— Quatre ou cinq cents lieues.

Nos apôtres se regardent avec désespoir. Le coup d'œil qu'ils échangent est

compris du pilote, qui se met à rire et leur dit :

— Bah! j'ai fait trois fois, avec cette barque, le voyage d'Égypte. Rassurez-vous, nous arriverons.

Ils arrivèrent effectivement, après sept jours de traversée.

Le biscuit, les olives et les oignons crus constituaient un régime si peu substantiel, que Félicien David, en débarquant à Smyrne, ne pouvait plus se tenir sur ses jambes.

Mais du moins il mettait le pied sur une terre hospitalière.

Quelques jours de repos, une bonne nourriture et la joie de pouvoir en toute

liberté lancer des malédictions contre Achmet-Pacha le rétablirent complétement.

A Smyrne, les femmes sont adorables. Une seule chose l'emporte chez elles sur la beauté, c'est la coquetterie.

Félicien David donna des concerts. Son fidèle piano l'avait suivi dans ses excursions.

Du haut d'une terrasse dominant l'une des plus belles promenades de Smyrne, et par ces radieuses soirées d'Orient qui disposent l'âme à l'enthousiasme, il envoya de brillantes symphonies à une population privée jusque-là de jouissances musicales.

Le succès qu'il obtint ne peut se décrire.

Une pluie de bouquets de fleurs tombait sur la terrasse. On escaladait les tertres pour voir de plus près le jeune virtuose.

Alrik, ayant sculpté le médaillon de Félicien, fut obligé de le reproduire à l'infini. Toutes les dames de Smyrne l'achetèrent.

De l'image à l'original, il n'y a souvent, pour la curiosité féminine, qu'une très-courte distance. La vieille histoire du fruit défendu se renouvelle chaque jour, et les filles d'Ève sont aussi rusées que leur mère quand il s'agit de nous y faire mordre. Il est à présumer que David ne poussa pas plus loin que Smyrne l'héroïsme de son vœu de célibat.

La suite de ses aventures confirmera tout à l'heure nos soupçons.

Après trois mois de séjour dans ce pays charmant, la troupe saint-simonienne se dispersa de nouveau. Quelques-uns des prédicateurs gagnèrent la Valachie ; les autres descendirent en Grèce, et Félicien, suivi de deux compagnons seulement, entreprit le voyage de Jérusalem.

Ils firent voile pour Jaffa sur un bâtiment turc encombré de pèlerins de tous les pays.

C'était un pêle-mêle abominable.

Toute cette foule couchait sur le pont, côte à côte, sans distinction de rang, de sexe et d'âge.

Au réveil, il arrivait souvent à ceux

qui avaient le mieux dormi de trouver leur bourse absente, inconvénient fâcheux que David se hâta de prévenir en cherchant un refuge dans la chaloupe.

Cela n'empêcha point deux Arméniens de lui voler son foulard, ainsi qu'un porte-crayon en argent.

On touche au port de Jaffa. Nos pèlerins débarquent. Point d'auberge.

Heureusement le chargé d'affaires de France, *il signor* Damiani, brave Italien dont Lamartine a tracé la silhouette dans son *Voyage en Orient*, offre l'hospitalité au compositeur et à ses amis.

Chez ce digne diplomate, David se trouve tout à coup métamorphosé en médecin.

Le fils du consul est attaqué d'une fièvre maligne qu'aucun remède n'a pu guérir. Entendant Félicien chanter au piano, le malade tombe dans une sorte d'extase, au bout de laquelle la fièvre le quitte pendant quelques heures.

*Il signor* Damiani crie au prodige et supplie David de soumettre son héritier à un traitement musical complet.

Rien de plus simple. Le jeune compositeur tente la cure.

Aux sons du piano les extases reviennent, suivies d'une diminution très-marquée de la fièvre. Dès qu'elle menace de reparaître, on la chasse par un brillant prélude, et, moins d'une semaine après, le malade jouit d'une santé merveilleuse.

Nous signalons ce fait à messieurs de la Faculté de médecine.

Traiter les gens par la musique serait un excellent moyen de mettre d'accord nos savants docteurs et d'apporter quelque harmonie dans leurs systèmes, infiniment trop contradictoires.

Une maladie de poitrine se guérirait peut-être par trois jours de cornet à piston.

Rien ne prouve qu'une névralgie doive résister à une heure de contre-basse, et l'attaque de choléra la plus violente céderait, nous n'en doutons pas, à vingt minutes d'ophicléide.

Qui vivra verra.

David, après avoir visité le saint sé-

pulcre, se rendit par mer à Alexandrie.

Chaque fois qu'il séjournait quelque part, il avait soin de consigner sur son album toutes les improvisations musicales que lui inspirait la riche et splendide nature de l'Orient. Il doit à son voyage ce cachet précieux d'originalité qui distingue ses œuvres de celles de ses confrères. Félicien David, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, est le coloriste de la musique. Il a trouvé moyen d'appliquer la peinture aux sons; l'image accompagne ses accords, chacune de ses notes fait tableau.

En quittant Alexandrie, il se dirigea vers le Caire, où son talent plongea dans l'admiration le vieux Méhémet-Ali. On vint

demander au virtuose français s'il consentirait à donner des leçons aux épouses sacrées du pacha.

— Comment donc! avec infiniment de plaisir! s'écria Félicien, dont le visage rayonna d'espoir.

Il se voyait déjà dans le harem, entouré d'almées favorites, d'odalisques rêveuses et de Circassiennes aux charmes vainqueurs.

La preuve que nous avons annoncée devient palpable.

Au milieu des chaudes séductions orientales, il fallait être un peu plus qu'un ange pour observer des promesses religieuses faites à la légère sur la froide colline de Ménilmontant.

— Eh bien, disait David aux officiers de Méhémet-Ali, quand dois-je commencer mes leçons? Le temps est précieux. Je n'ai pas le projet de séjourner indéfiniment en Égypte.

Or, notre héros apportait dans cette affaire un peu trop d'ardeur.

Le pacha eut des doutes.

Il imagina une mesure efficace pour empêcher ce jeune homme de chanter à ses épouses des gammes dangereuses.

— Quand il vous plaira d'être conduit au harem, dirent les officiers à l'artiste, nous sommes à vos ordres.

Félicien se hâta de les suivre.

Bientôt on le mit en présence de cinq eunuques, en lui déclarant que ceux-ci rece-

vraient les leçons et les transmettraient ensuite aux femmes de Son Altesse.

Notre héros, à cette étrange manière d'arranger les choses, se fâcha tout rouge.

— Allez au diable ! cria-t-il. On n'arrive à rien de bon avec un tel système. Je fais des élèves directement, ou je n'en fais pas !

Tout fut rompu.

Les épouses du pacha gardèrent leur ignorance en musique, et la sainteté du harem ne fut point violée.

David se consola de ce désappointement en allant voir les pyramides. Il traversa Memphis et gagna le rivage de la mer Rouge ; mais il y rencontra la peste et fut obligé de prendre la route du désert pour aller s'embarquer à Beyrouth.

C'est aux impressions de ce voyage plein d'accidents étranges, de rencontres saisissantes et de périls sans nombre[1], que l'art doit la magnifique création qui a porté d'un seul coup Félicien David au premier rang de nos compositeurs.

Après une longue et pénible traversée, l'ancien élève de la maîtrise d'Aix revit Marseille et la France.

Son voyage avait duré trois ans.

[1] Il fut attaqué, un soir, par toute une horde de maraudeurs arabes, qui entourèrent une vieille masure dans laquelle il s'était endormi. Un jeune domestique bédouin, couché en travers sur le seuil, le sauva par son sang-froid. Il parlementa, sans se lever, avec les Arabes, et leur dit : « C'est un artiste d'Europe, un va-nu-pieds ; j'ai voulu le voler cent fois, et j'ai toujours trouvé sa poche vide. » Félicien, le pistolet au poing, écoutait derrière la porte cet étrange dialogue. Les Arabes remontèrent à cheval et s'éloignèrent.

Reçu dans son pays natal avec enthousiasme, il s'y reposa quelques semaines dans les joies de famille et prit ensuite le chemin de Paris, où le rappelaient ses plus chères espérances, tous ses rêves de gloire.

Ici commence une lutte périlleuse entre l'artiste, déjà connu par ses chœurs de Ménilmontant, et les maîtres harmonistes jaloux de leurs priviléges.

David arrivait à une époque où le goût public lui donnait tort.

Les effets d'orchestre, de science et de modulations triomphaient de la mélodie pure. On aimait la musique ouvragée. Toutes les tentatives d'un autre genre n'obtenaient aucun succès, témoin la *Fa-*

*vorite*, qui eut besoin de trente représentations pour se faire comprendre.

Notre jeune compositeur ne se dissimulait pas toutes les difficultés de sa tâche.

Bercé par les symphonies de Beethoven, mais obéissant à l'inspiration mélodique et vocale des artistes méridionaux, il essaya d'opérer une fusion entre l'école allemande et l'école italienne, tout en conservant à sa musique le cachet d'originalité qui la distingue.

On jeta les hauts cris, on le traita d'hérésiarque, on essaya de lui fermer le temple de l'art.

Seul contre tous, David accepta la lutte et ne perdit pas un seul instant courage.

De 1835 à 1840, il composa une première symphonie en *fa*, une seconde en *mi* naturel, vingt-quatre *quintetti*, et deux *nonetti* pour instruments de cuivre, douze mélodies pour violon et piano, et plus de trente romances, parmi lesquelles on peut citer le *Chibouck*, l'*Égyptienne*, le *Bédouin*, le *Jour des morts* et l'*Ange rebelle*.

Tout ce bagage, exclusivement mélodique, augmenta les clameurs.

Aucun théâtre ne voulut lui prêter de musiciens pour exécuter ses odes-symphonies, où, grâce à un programme poétique, appuyé par des tenues d'orchestre, il était parvenu à étendre le domaine de la description musicale.

Enfin l'ouverture du concert Valentino

lui permit une première révélation de son talent[1].

Encouragé par l'accueil du public, il se remit au travail; deux mois lui suffirent pour composer la symphonie en *mi bémol* et vingt nouvelles romances, dont les principales sont : les *Adieux à Charence*[2], le *Rhin allemand*, l'*Oubli*, la *Rêverie*, la *Pensée*, l'*Océan* et les *Hirondelles*.

Toutes ces productions, lancées au hasard pour entretenir une popularité naissante, donnaient toutefois assez de ressources au jeune artiste pour l'aider à compléter l'œuvre sur laquelle il espérait

[1] Dans la même saison, et à huit reprises différentes, on applaudit à Valentino la symphonie en *fa*. Le *nonetto* pour instruments de cuivre y fut également joué avec succès.

[2] Petite ville des Basses-Alpes.

définitivement établir les bases de sa renommée.

Un littérateur obscur, qui depuis ne s'est plus essayé dans aucun ouvrage lyrique, composa un livret scrupuleusement conforme aux indications de Félicien David.

Il y avait huit ans bientôt que l'artiste était revenu de son voyage. Aucune de ses impressions ne s'était effacée. Les tableaux grandioses qui avaient frappé ses regards se représentaient fidèlement à son souvenir, et les brises orientales lui envoyaient leurs parfums au travers des espaces.

Du mois de décembre 1843 au mois de mai 1844. il écrivit toute la partition du *Désert*.

Pauvre et sans crédit, Félicien copia lui-même, à mesure, toute l'orchestration de son œuvre, ainsi que les parties de chant, c'est-à-dire plus de deux mille pages de musique.

Cette énorme besogne terminée, il restait encore des obstacles à vaincre.

Pour l'exécution d'une symphonie si importante, l'auteur demandait la salle du Conservatoire; il l'obtint avec beaucoup de peine.

Un autre obstacle consistait à trouver des exécutants de mérite.

Heureusement il y a dans les arts une fraternité sincère. Deux chefs d'orchestre, MM. Tariot et Tilmant, vinrent en aide à Félicien David. On lui procura le nombre

de musiciens voulu, et le concert fut affiché pour le 1er décembre 1844.

Hélas! notre héros n'était pas au bout de ses tribulations.

Par une erreur administrative, la salle avait été promise, le même jour, à deux compositeurs. Il fallut que le plus jeune cédât la place à l'autre. La partition du *Roi de Juda*, de M. Georges Kastner, renvoya celle du *Désert* au 8 décembre.

Enfin, le jour solennel arrive.

Les musiciens accordent leurs instruments; une foule impatiente d'auditeurs se presse dans les amphithéâtres. On va donner le signal à l'orchestre, quand tout à coup Félicien s'aperçoit qu'un artiste

dramatique, chargé de lire les strophes intercalées dans l'œuvre, manque à son poste.

On le cherche, on l'appelle, on court d'un bout du Conservatoire à l'autre. Personne!

Tout va manquer encore, quand un jeune acteur de l'Odéon se présente, et s'offre à tenir la partie de déclamation.

C'est M. Milon-Thibaudeau.

Pour la seule fois de sa vie, peut-être, il aida véritablement une affaire au lieu de lui servir d'entrave[1].

Nous ne rappellerons pas ici le gigan-

[1] Il a depuis administré sans aucun succès les *Variétés*, et tout récemment le *Vaudeville*. Choisi un jour, nous ne savons par quel financier, pour diriger l'Opéra, il remplit ce haut emploi pendant vingt-quatre heures.

tesque effet de la musique de Félicien David sur son auditoire. Il faut relire tous les journaux de l'époque pour s'en faire une idée bien exacte. Le nom de l'artiste courut d'un bout de l'Europe à l'autre, comme porté sur un fil électrique.

Si le *Désert* n'est pas l'œuvre la plus sublime de David, il est, sans contredit, son inspiration la plus heureuse.

Le début, détail grandiose d'imitation pittoresque, peint en musique l'immensité, l'immobilité, le silence. Une note, une seule note sur laquelle passent quelques lambeaux d'accord, tient toute la période.

Vient ensuite le lever du soleil, autre effet d'imitation dont les difficultés sont vaincues avec un art merveilleux.

On voit en quelque sorte jaillir çà et là de petits trilles phosphorescents qui chassent peu à peu les ombres; ils se multiplient, grandissent avec l'aube, deviennent à chaque seconde plus lumineux et plus sonores; puis tout à coup l'orchestre éclate en un foyer resplendissant, et l'astre monte dans les cieux.

Félicien David a trouvé le moyen de changer les notes en rayons.

Il faudrait un volume pour décrire toutes les beautés de l'*Hymne à la nuit*, de la *Marche de la caravane*, de la *Danse des Almées*, du *Simoun* et du *Chant du Muezzin*, épisodes gracieux ou terribles de ce grand poëme.

On peut envisager l'œuvre sous le tri-

ple point de vue de la musique descriptive, du mouvement humain et de la peinture orientale.

Ces trois faces sont sculptées avec une étude profonde.

Autour des artistes, à l'heure du succès, viennent s'abattre certains oiseaux de proie d'une espèce toute particulière. Ce qu'ils aiment à dévorer sur le champ de bataille, ce n'est pas le vaincu, c'est le vainqueur. Ils profitent du moment où la gloire l'enivre ; ils lui arrachent sa conquête et l'emportent entre leurs serres dans le ténébreux nuage de l'exploitation.

L'artiste est tout surpris, le lendemain du triomphe, de se trouver aussi pauvre que la veille.

En sortant du Conservatoire, Félicien David signa aux frères Escudier le traité le plus ridicule du monde. Il aliéna d'un trait de plume sa propriété musicale, et la vendit pour une somme de douze cents francs, une fois payée.

Or chacun des concerts donnés à la salle Ventadour rapporta de douze à quinze mille francs.

Et voilà comme un artiste entend ses intérêts!

Il est vrai que, du jour où le calcul nous entre dans la tête, nous ne sommes plus artistes.

Tous les amis de Félicien se récrièrent. On le poussa, malgré lui, à recourir aux tribunaux. Les frères Escudier eurent hâte

d'arranger la chose : ils offrirent *cinq cents francs* par concert à l'auteur du chef-d'œuvre, à condition qu'*il se montrerait dans la salle.*

Nous n'avons ici qu'à souligner, sans essayer le moindre commentaire.

Cet inqualifiable traité laissait à David le droit d'exploiter son œuvre à Lyon, à Marseille et dans les villes allemandes. Il aima beaucoup mieux profiter de cette clause que de passer à l'état de phénomène sur un champ de foire.

Il se rendit d'abord en Allemagne et visita Dresde et Leipsick.

A Berlin il trouva Meyerbeer, qui l'accueillit en fin diplomate et voulut le présenter lui-même à la cour. Le roi de Prusse,

la reine et la princesse royale prodiguèrent à David les marques les plus précieuses d'estime et de bienveillance.

Si l'espace nous permettait de reproduire ce voyage dans tous ses détails, il serait aussi curieux que l'excursion de l'artiste en Orient.

L'illustre phryné qui a nom Lola-Montès, entendant exécuter le *Désert* à Bade[1], s'éprit d'un fol enthousiasme pour le mélodieux auteur de la symphonie. A chaque concert, elle brisait, pour l'applaudir, un riche éventail, et sa noire prunelle dardait des rayons magnétiques qui eussent amené

[1] Dans le grand salon de l'établissement thermal. M. Benazet, directeur des bains et fermier des jeux, dépensa des sommes considérables pour l'exécution de l'œuvre de David.

Félicien à ses genoux, s'il n'avait pas été distrait par les applaudissements et la gloire.

Il ne poussait pas, du reste, l'observance des maximes saint-simoniennes jusqu'à se croire obligé de cueillir une rose effeuillée par tous les vents de la passion.

Mademoiselle Lola-Montès le suivit partout, à Francfort, à Carlsruhe, à Munich, cassant en vain d'autres éventails, et ne comprenant pas le peu de sympathie de l'ex-apôtre pour la femme libre.

Enfin elle suspendit la poursuite en Bavière.

Là, pour se venger des dédains de David, elle tourna la tête au vieux roi Luiji, qui

osa placer sur un front de courtisane la couronne de comtesse.

Ce voyage de Félicien fut une perpétuelle ovation. L'Allemagne le dédommagea de l'avidité des éditeurs français. Un de ses compatriotes, M. Sylvain Saint-Étienne, l'accompagnait de ville en ville et surveillait la caisse[1].

David avait commencé le *Moïse* à Bade. Il travaillait à cette œuvre nouvelle dans ses promenades, en chemin de fer, partout.

[1] Le dévouement de M. Sylvain Saint-Étienne pour Félicien David est connu. C'est toujours un bonheur pour l'artiste quand il trouve un ami qui soigne ses intérêts et sa gloire. M. Sylvain Saint-Étienne a écrit le livret de *Moïse*; il est en outre collaborateur de MM. Méry et Charles Chaubet pour le *Christophe Colomb*, et de M. Gabriel pour la *Perle du Brésil*.

Quand il revint à Paris, au bout d'un an, la partition était écrite.

Nous l'avons dit plus haut, le *Désert* n'est peut-être pas l'ouvrage le plus sublime de Félicien David. Son *Moïse*, comme magnificence, comme pompe et comme majesté, monte à des élévations prestigieuses. Nous n'avons jamais rien entendu de plus imposant et de plus solennel que la *Marche des Hébreux :*

Franchissons les torrents, gravissons les montagnes;
Nous verrons devant nous ces divines campagnes
Où coulent le lait et le miel.

L'explosion du finale, *O roi du monde!* quand les fils d'Israël aperçoivent enfin la terre promise, est d'une puissance que Meyerbeer, le plus énergique de nos vieux maîtres, a rarement pu atteindre.

6

Et pourtant le *Moïse* n'obtint qu'un succès douteux.

Les coteries avaient eu le temps de s'organiser et de s'entendre. On éprouvait le besoin de faire expier à David son éclatant triomphe; on le rendit victime de ces mille rancunes sourdes que les coups d'éclat font toujours naître.

Du reste, il faut le dire, le public un peu léger qui fréquente les concerts ne se trouve que très-rarement par la foi religieuse à la hauteur de pareils sujets. Quand le *Moïse* a été joué devant une foule intelligente, en présence d'une assemblée d'élite, il a toujours été accueilli comme il doit l'être[1].

[1] Le duc de Montpensier demanda, le 16 décembre 1847, l'exécution du *Moïse* au Conservatoire.

Comprenant qu'il est nécessaire à un artiste, dans l'intérêt même de la gloire à venir, de mettre de son côté les masses en cherchant à leur être sympathique, David revint à l'ode-symphonie, qu'il avait créée. Le sujet sur lequel il arrêta son choix fut *Christophe Colomb*.

Une seconde fois la salle du Conservatoire prêta ses échos au plus beau triomphe que jamais artiste vivant puisse obtenir.

Le *Desert* était une inspiration vague, indéterminée, quelque chose qui ressemblait à un rêve. Dans *Christophe Colomb*, au contraire, la réalité de l'action se révèle tout d'abord. Le compositeur tient une corde dramatique et la fait vibrer avec énergie. Pendant tout le cours de l'œuvre,

l'intérêt s'attache au héros de la découverte ; on le suit d'un bout à l'autre de son épopée glorieuse, et la musique en rend toutes les phases avec une vérité saisissante.

Rappelez-vous cette délicieuse peinture par les sons d'une nuit sous les tropiques.

Le vaisseau glisse sur la vague. Un léger souffle berce doucement les voiles. Tout dort au ciel et sur les eaux.

Soudain, au milieu du silence et de la majesté de la nuit, une voix éclate, joyeuse et limpide.

C'est un mousse qui chante en haut de la grande vergue.

Et l'arrivée du navire, quel effet prodigieux !

La salle tout entière se leva comme un seul homme. Elle avait reçu la secousse électrique du génie. Pendant douze minutes, l'orchestre fut obligé de se taire pour laisser passer l'orage des bravos.

Au sujet de la symphonie de *Christophe Colomb*, on vit se trahir les inimitiés secrètes qui poursuivaient le jeune compositeur. Le 7 mars, jour où devait avoir lieu à l'Opéra-Comique la seconde audition de la symphonie, Vatel, directeur des Bouffes, empêcha ses artistes de prêter leur concours à David, et cela juste à l'heure où devait commencer l'exécution. Le duc de Montpensier, qui attendait comme tous les auditeurs, fut obligé de se retirer après une vaine attente.

Indigné de ce tour odieux, M. Basset, alors à la tête de l'Opéra-Comique, offrit à Félicien son orchestre et sa troupe.

Sept concerts successifs eurent lieu.

Le 28 mars, à la demande expresse de la cour, on joua le *Christophe Colomb* aux Tuileries, et Louis-Philippe, appelant l'auteur dans sa loge, lui attacha sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur.

En vain les frères Escudier se mirent, cette fois, à l'affût pour tendre leurs réseaux sous les pas de David. Il ne signa rien, repoussa tous les papiers timbrés comme s'ils eussent dû lui donner la peste, et garda les profits de son œuvre[1].

[1] A cette époque, il voyagea dans le midi de la France. Lyon et Marseille lui firent le plus glorieux

L'*Éden* suivit de près *Christophe Colomb*.

On joua ce mystère en deux parties[1] à l'Opéra au milieu de toutes les inquiétudes causées par la Révolution de 1848. Plutôt que d'écouter le *Chant des roses*, l'*Hymne au soleil* et la *Cavatine d'Ève*, les spectateurs lisaient la *Patrie*.

M. Delamarre et sa prose politique eurent, ce soir-là, beaucoup plus de succès que les mélodies de Félicien David.

On ne songea sérieusement à écouter

accueil. Les frères Escudier se vengèrent par des attaques indécentes contre David, oubliant que la *France musicale*, dont ils sont rédacteurs, l'avait porté aux nues.

[1] Tel est le titre donné à cette composition. Méry est l'auteur des paroles.

l'œuvre que le jour où la garde nationale fut consolée de la perte des bonnets à poil, et où la main fatiguée de madame Sand cessa d'écrire les circulaires de Ledru-Rollin.

Les lettres et les arts gardent à cette charmante époque une vive et profonde reconnaissance.

Félicien David, un peu découragé, fut quatre ans sans rien produire.

Enfin le succès de la *Perle du Brésil* au Théâtre-Lyrique donna un démenti formel aux faux prophètes qui jugeaient convenable de crier partout que l'auteur du *Désert* et de *Christophe Colomb* n'était pas taillé pour la scène.

Jamais, n'en déplaise à M. Roqueplan, niaiserie plus sotte et plus extravagante n'a été soutenue. On la répète sans cesse, afin d'éloigner de l'Opéra Félicien David.

Eh bien, l'heure est venue de crier à l'imposture et au mensonge.

Le musicien qui, sans appeler à son aide ni le jeu des acteurs ni la magie des décors, tient tout un auditoire suspendu à son archet; le symphoniste dont les inspirations, dégagées d'éléments étrangers, remuent, transportent, électrisent une salle, celui-là est fort, celui-là est puissant, celui-là est un maître.

Que Meyerbeer donne sa musique seule, en l'absence des pompes de l'Opéra, des

ballets et des danses; qu'il se laisse (passez-nous l'expression) juger tout nu, comme Félicien David, et l'on verra !

Votre musique, messeigneurs, est une Vénus trop pudibonde ou trop défiante de ses charmes. Elle a besoin d'atours, elle passe au magasin de modes avant d'aller chez Phidias.

Et parce que la nôtre soutient intrépidement le coup d'œil de l'art plastique, vous déclarez qu'elle serait laide avec des parures !

Allons donc !

Quand Félicien David n'aura plus à vaincre les obstacles que vous dressez systématiquement sur sa route, il saura cueillir

de glorieuses palmes à côté des Meyerbeer et des Rossini.

L'Opéra n'est pas une boutique, c'est un temple.

Ouvrez les portes, monsieur Roqueplan, sinon Félicien David les enfoncera!

Vous n'avez pas le droit, sachez-le bien, de brider le génie et de lui fermer la lice.

Or l'œuvre de notre héros est prête; elle a toutes les conditions exigées par le drame lyrique; son titre est la *Fin du Monde;* toute la partition peut, dès aujourd'hui, se distribuer aux pupitres de votre orchestre.

Nous n'en ferons pas l'éloge d'avance, c'est au public à juger.

Certes, il n'y a rien de plus déplorable, pour la carrière d'un artiste, que ces entraves inintelligentes, ces entêtements aveugles, — nous n'osons pas dire ces injustices volontaires, — qui viennent l'arrêter dans sa marche.

Félicien David est timide comme une jeune fille; l'intrigue ne sympathise pas avec sa nature. Il se serait laissé vingt fois écraser déjà, si ses amis ne lui eussent crié : Gare! Jamais il ne va dans le monde, et par conséquent il ne peut se défendre contre les insinuations perfides de ses ennemis. La solitude est sa passion la plus chère; elle est la fidèle compagne de son talent.

Retiré dans son petit ermitage de la rue

Larochefoucauld, il y vit, comme autrefois il vivait à Ménilmontant, avec des oiseaux et des fleurs.

Il écoute chanter ses bengalis roses et bleus, qu'il fait nicher dans une volière immense; il saisit au passage les roulades de leur gosier flexible et note leurs douces chansons d'amours.

Sa vie est modeste, simple, uniforme. Le travail est son unique bonheur.

Mais il ne faut pas que ce travail soit stérile. A l'horizon des arts, il n'est pas permis d'intercepter le soleil et d'empêcher une œuvre d'éclore.

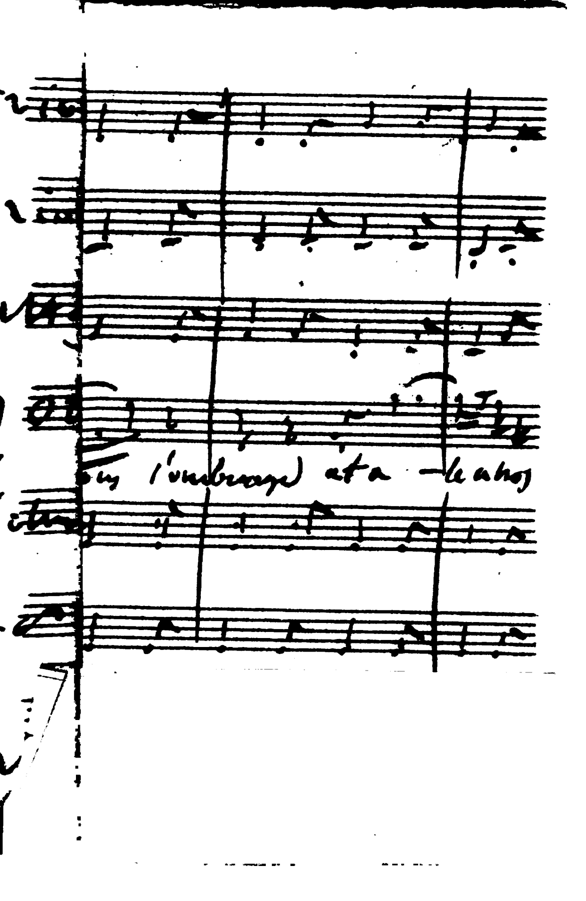
Retenez bien cela, monsieur Roqueplan,

Nous vous conseillons, à vous qui aimez la raillerie, de ne jamais prononcer l'adage connu : « Après nous la *Fin du monde!* » Cela vous porterait malheur.

# NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

---

Un graveur de musique nous a communiqué ce précieux spécimen de note écrite et signée par Félicien David. Ce sont les premières mesures du *Chant du Mysoli* dans la *Perle du Brésil*. Nous obtiendrons de la même source un autographe semblable pour la biographie de Meyerbeer et pour celle de Rossini.



# LE BARON TAYLOR.

Paris. — Typographie Gaittet, rue Gît-le-Cœur, 7.

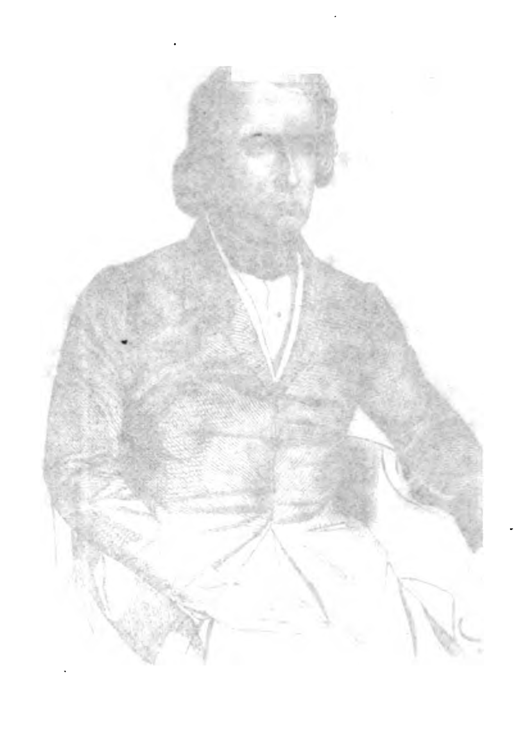




*E. Gervais* *del. et ...*

**B.on TAYLOR**

*Hadengue Imp. r. du Four S.G. 63 Paris*



*Hadengue Imp. r. du Four S.G. 63 Paris*

LES CONTEMPORAINS

# LE BARON TAYLOR

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
BOULEVARD DE SÉBASTOPOL
rive gauche

1858

# AVANT-PROPOS

---

## A M. ÉMILE DE GIRARDIN.

Vous avez l'habitude, ô grand homme! de déplacer toutes les questions, et vous exécutez sur la corde roide de votre journal des tours de voltige de la plus haute école.

Ainsi, dans ce moment, vous êtes en train de prouver aux lecteurs de la *Presse* que nous avons été condamné *on ne peut plus sévèrement* par les tribunaux pour avoir écrit votre histoire.

Et vous nous déniez le droit de réponse dans vos colonnes, afin de laisser le public sous l'impression que vous avez voulu produire.

Mais nous avons, comme vous, une tribune. Nous rétablissons les faits.

Les voici dans leur plus scrupuleuse exactitude.

Une biographie, signée de nous, paraît en janvier dernier. Cette biographie est la vôtre. Deux mois s'écoulent, vous ne réclamez pas et vous ne portez aucune plainte devant les tribunaux.

Seulement, vous insérez, un beau jour, une lettre assez piquante de madame George Sand à votre serviteur, et, comme notre réponse, extrêmement convenable et polie, vous déplaisait par cette raison même, vous jetez notre réponse au panier.

C'était tout simplement vous révolter contre la loi.

Là-dessus, nous vous intentons un procès.

Acculé dans vos derniers retranchements et forcé par la perspective d'une condamnation imminente à publier notre lettre,

vous la faites suivre de cette petite note perfide :

« En fermant aux plus courtoises récla-
« mations contre ses inexactitudes ou ses
« *diffamations* la porte d'un journal,
« M. de Mirecourt l'ouvre nécessairement
« aux tribunaux. Il ne saurait donc ni s'é-
« tonner ni se plaindre d'être suivi sur le
« terrain qu'il choisit. »

Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi nous soulignons le mot *diffamations*.

L'essentiel est de montrer ici le jésuitisme de vos phrases. Après les avoir lues, il est certain que tous les abonnés de la *Presse* ont dû se dire : « C'est madame Sand qui intente un procès à M. de Mirecourt. »

Pas du tout, c'était vous-même !

Or, vous ne pouviez faire un tel aveu dans un journal qui a publié, pendant deux années consécutives, de si magnifiques articles sur le DROIT DE TOUT DIRE.

Ces articles étaient signés de votre nom.

L'un des plus remarquables a paru à l'époque où vous aviez besoin de *tout dire* sur les hommes qui vous empêchaient d'être ministre.

En voici quelques extraits, ils sont textuels.

« La liberté de TOUT DIRE doit exister par cette « raison souveraine qu'il n'y a aucun avantage à « la limiter. Toute limite, quoi qu'on fasse, sera « toujours arbitraire. — En matière de liberté « de pensée, nous n'admettons pas plus les lois « répressives que les lois préventives : nous n'ad- « mettons qu'un seul tribunal compétent, le *tri-* « *bunal de la conscience publique.* — C'est à la « conscience publique à s'armer de sévérité con- « tre les *injures*, les *diffamations*, les *erreurs*, « tout ce qui enfin aujourd'hui constitue le do- « maine des délits et des crimes de la parole et « de la presse. — L'individu *fort de sa conscience* « n'a pas besoin de tribunal qui le venge de la « calomnie ! — Quand le droit de mépriser la *ca-* « *lomnie*, l'*injure*, la *diffamation*, devrait s'acqué-

« rir par *une plus grande pureté de conscience*, où
« serait le mal? — Nous sommes encore des en-
« fants, soyons donc enfin des hommes.

« ÉMILE DE GIRARDIN. »

(*Presse du* 25 *janvier* 1850.)

Ouf ! respirons !

Il est certain qu'après cela vous n'osiez pas convenir vis-à-vis de vos lecteurs que vous intentiez un procès au sujet de votre propre biographie. Vous sentiez combien on allait vous trouver peu conséquent avec vous-même. Ces diables d'abonnés collectionnent, gardent les articles et confrontent celui du jour avec celui de la veille.

Ainsi, grand homme, vous n'étiez pas assez *fort de votre conscience?*

Ainsi vous aviez *besoin d'un tribunal pour vous venger?* Le tribunal de la *conscience publique* ne vous suffisait pas. Doutiez-vous, par hasard, de l'arrêt qu'il aurait pu rendre?

Enfin, passons! vous avez préféré la septième chambre.

Vous demandiez aux juges : 1° la suppression de la livraison des *Contemporains* qui contenait votre histoire;

2° Mille francs de dommages-intérêts. (C'était bien peu!)

Le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Attendu qu'Eugène de Mirecourt se reconnaît l'auteur d'une brochure intitulée : *Émile de Girardin*, commençant par ces mots : « Il est des « figures impossibles à saisir... » et finissant par ceux-ci : « Il est mort... »;

« Attendu que, dans cette brochure, il ne s'est pas borné à juger l'homme public, dont les actes et opinions sont soumis à l'appréciation et à la critique de tous; qu'il descend aussi dans les détails les plus intimes de la vie privée; *que, s'il n'articule pas d'une manière précise et directe des faits qui soient de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération* de celui dont il retrace la biographie, il emploie cependant *trop souvent* vis-à-vis de lui des formes de langage acerbes et

violentes; que c'est ainsi qu'il parle à plusieurs reprises de son *mercantilisme*, *de ses habitudes d'audacieuse exploitation*, *de son égoïsme*, *de son esprit haineux*, *du fiel qui gonfle son cœur*, *de son défaut de moralité;*

« Que dans un passage notamment on lit : « *Il* « *ne croit ni à l'amitié, ni au désintéressement, ni* « *à la conscience ; il a perdu la sienne à la ba-* « *taille;* » que plus loin on lit encore : « *Que ses* « *qualités ne sont qu'apparentes et cachent un* « *calcul; que son âme a perdu tous les sentiments* « *de sincérité et de justice; qu'il fait le mal par* « *instinct;* »

« Que, dès lors, Eugène de Mirecourt a commis le délit prévu et puni par l'art. 19 de la loi du 17 mai 1819;

« Vu ledit article;

« Le condamne à 500 francs d'amende et aux dépens;

« Statuant sur les conclusions de la partie civile,

« Attendu *qu'elle n'a éprouvé aucun préjudice*, dit qu'il n'y a lieu d'accorder les *dommages-intérêts réclamés;*

« Attendu toutefois que la brochure d'Eugène de Mirecourt a reçu une certaine publicité, et

qu'il y a lieu d'ordonner, *à titre de réparation* l'insertion du présent jugement dans les journaux ;

« Dit qu'il sera inséré dans trois journaux, au choix de Girardin et aux frais d'Eugène de Mirecourt ;

« *Déboute* Émile de Girardin du *surplus* de sa demande. »

Nous citons ce jugement, parce que c'est la réponse la plus catégorique et la plus simple que nous puissions faire aux insinuations étranges contenues dans la *Presse* du 1er août dernier.

Nous renvoyons nos lecteurs à cet article, qui essayait d'être perfide et qui n'a été que maladroit.

Vous baissez, grand homme! Votre plume s'émousse, votre polémique boite et votre génie devient apoplectique.

Songez à Gil Blas et à son archevèque.

Le lendemain, nous avons répondu par une courte lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Le public sait maintenant deux choses : 1° que le partisan quand même du *droit de tout dire* a voulu m'empêcher de répondre à madame George Sand dans les colonnes de son propre journal ; 2° que l'apôtre de la *liberté illimitée* applique ses doctrines en menaçant un écrivain de la contrainte par corps [1].

« Je ne demandais rien de plus ; chacun jugera.

« Vous aviez votre plume, j'avais la mienne. *Les tribunaux* (je cite vos paroles) *ne doivent jamais intervenir dans les affaires de presse.*

[1] M. de Girardin, nos lecteurs ne l'ignorent pas, s'est imaginé que l'insertion du jugement ci-dessus, à raison de 5 francs la ligne, importait à son honneur. Un référé très-habile, introduit par notre avoué pour le payement des frais de cette insertion, a forcé le rédacteur en chef de la *Presse* à donner dans son journal même un démenti formel à ses principes.

« Envoyez, monsieur, toucher vos douze cents francs à la caisse des *Contemporains ;* mon éditeur payera.

« Seulement, vous avez eu le tort très-grave, dans l'article publié hier par la *Presse*, de vous dire *diffamé* et de m'appeler *diffamateur*. Le tribunal ne m'a condamné que pour injure, et le texte même du jugement déclare que je ne vous ai *porté aucun préjudice*.

« Donc, vous vous rendez vous-même coupable du délit que vous me reprochez faussement. J'en prends acte.

« Recevez toutes mes salutations.

« EUGÈNE DE MIRECOURT. »

Vous n'avez pas jugé convenable de publier cette lettre, ô journaliste plein de loyauté que vous êtes ! et, franchement, nous sommes las de vous signifier notre prose par huissier.

Maintenant, tirez-vous d'affaire ; conciliez vos actes avec vos doctrines.

Puisque vous n'envoyez pas toucher le montant des insertions, — y compris celle de la *Presse*, qui doit entrer directement dans votre poche, — vous pouvez être sûr que nous ne vous porterons pas cette somme. Il nous paraît décidément curieux de voir jusqu'où vous pousserez la contradiction dans vos systèmes ; et, quand nous aurons pris nos mesures pour que la *retraite* ne nuise point à notre travail, nous irons, sous vos généreux auspices, transporter rue de Clichy nos pénates littéraires.

*Deus nobis hæc otia fecit.*

Traduction libre : « Girardin, l'apôtre de la liberté illimitée, a daigné limiter la nôtre. »

En attendant, grand homme ! nous al-

lons vous montrer comment nous écrivons l'histoire de ceux de nos contemporains qui ne vous ressemblent pas. Lisez pour votre enseignement la biographie du baron Taylor, et ne nous forcez plus à nous occuper de votre personne.

« Quand vous devriez acquérir le droit de nous laisser en repos par une plus grande pureté de conscience, où serait le mal? Vous n'êtes encore qu'un enfant; soyez donc enfin un homme. »

Ah! ce sont là de vos phrases, et vous n'avez rien à dire : nous n'y changeons que ce qui ne s'applique point à nous.

Sur ce, que Dieu vous ait en sa sainte garde!

E. DE M.



# LE BARON TAYLOR

Si la France est reine du monde, si nous voyons les peuples se courber devant elle et saluer sa gloire, c'est que, seule entre toutes les nations, elle a constamment applaudi, soutenu, protégé les arts. Chez nous éclate avec plus de vivacité que partout ailleurs cet enthousiasme qui échauffe le génie et fait éclore les chefs-d'œuvre.

Même dans les plus mauvais jours, au sein de la tempête révolutionnaire, au milieu des absorptions industrielles, malgré l'émeute et malgré la Bourse, malgré les barricades et l'agiotage, malgré l'instinct bourgeois, malgré tous les fléaux, la religion de l'art n'a pas encore vu, en France, déserter son autel.

De courageux apôtres sont là toujours prêts à la lutte.

Ils chassent, comme le Christ, les marchands du temple ; ils sont les gardiens de la doctrine ; ils réveillent les saintes ardeurs de la foi artistique.

Patients, résolus, infatigables, on les trouve éternellement sur la brèche lorsqu'il y a des obstacles à vaincre, des résistances à combattre ; ils soutiennent le cou-

rage abattu, raniment la confiance éteinte, entretiennent le feu sacré dans les âmes, et ne demandent pour eux ni récompense ni salaire.

Nous venons de tracer en quelques lignes le portrait du baron Taylor.

C'est le plus fervent, le plus actif, le plus intrépide et le plus dévoué de tous ces apôtres dont nous venons d'expliquer la généreuse mission.

Sans autre fortune que son esprit, sans autre puissance que son cœur, on l'a vu, depuis cinquante ans, opérer des prodiges.

Il n'a jamais cessé de prêcher la croisade contre les Sarrasins modernes qui arrêtent la marche des arts ; il a suscité contre eux plus d'un Charles-Martel,

fournissant au héros ses premières armes et lui présageant la victoire.

Isidore-Justin-Severin, baron Taylor, est né à Bruxelles en 1789.

Il appartient par sa mère à une ancienne famille d'Irlande, les Walvein [1].

Chassés par la conquête britannique, ses ancêtres se réfugièrent sur le continent et vinrent habiter la Flandre occidentale. En compulsant les vieilles chroniques flamandes, on trouve, vers 1297, un seigneur du nom de Walvein au nombre des nobles qui furent, à Ypres, victimes d'une sédition populaire [2].

[1] Il reste encore quelques membres de cette famille en Angleterre; ils habitent le château de Longworth, dans le Herefordshire.

[2] On les précipita du haut des fenêtres de l'Hôtel de Ville.

Trente ans après, un Jean Walvein était à la tête de la magistrature de Bruges. Sur la fin du siècle dernier, M. Walvein, grand-père du baron Taylor, fut nommé gouverneur du cercle de cette ville et devint le conseiller intime de l'empereur Joseph II, frère de Marie-Antoinette.

A l'exemple de Frédéric de Prusse, Joseph II se montrait grand partisan des idées philosophiques. Il ne devinait pas que derrière l'impiété voltairienne se dressait l'échafaud de sa sœur.

La persécution des catholiques excita des révoltes en Flandre. M. Walvein fut obligé de prendre la fuite, après avoir vu sa maison livrée au pillage.

Il se réfugia à Marseille, où il mourut[1].

[1] Les Marseillais l'avaient nommé commandant en

Sa fille, mariée à un noble Anglais, depuis naturalisé Français, est la mère du baron Taylor[1].

Du côté paternel, celui-ci compte également des illustrations : le général Taylor, qui alla combattre en Irlande pour la défense du catholicisme, est son oncle. Il vint plus tard mettre son épée au service de la France.

Ruinée par les discordes politiques, la

chef de leur garde nationale. A Bruges, M. Walvein a laissé les plus honorables souvenirs. Un jardin botanique et une des écluses de la ville portent son nom. Il créa deux bourses au collége de Bruges pour élever deux jeunes gens choisis par la ville. Un de ces élèves a été le célèbre bibliographe Van-Praet, mort conservateur à la Bibliothèque royale de Paris, et l'autre M. Legillon, peintre de genre distingué. On conserve aux archives de Bruxelles la correspondance de M. Walvein, gouverneur du cercle de Bruges, avec Joseph II.

[1] Il eut aussi un fils, Charles Walvein, massacré à l'Abbaye aux journées de septembre.

famille Taylor eut à supporter de mauvais jours.

Ne pouvant plus offrir à son dernier héritier ni fortune ni patrimoine, elle voulut au moins lui donner les bienfaits de l'éducation. Elle s'imposa les plus durs sacrifices pour l'envoyer étudier à Paris.

Taylor commença ses classes au pensionnat de M. Sané.

Sous la direction de M. Jacob, son successeur, il reçut quelques leçons préparatoires à l'école Polytechnique; mais le jeune élève montrait plus de dispositions pour les arts que pour les sciences. Il dessinait avec goût. Les premiers essais de son crayon révélaient une grande originalité, un talent réel. On le dirigea vers la carrière qu'il semblait choisir, tout en le

laissant achever ses études au collége de France.

A dix-huit ans il dut marcher seul dans la vie et se créer des ressources par ses propres efforts.

La plume et le crayon lui vinrent en aide. Quelques éditeurs lui commandèrent des dessins; puis une circonstance heureuse le poussa du côté du journalisme.

Bientôt ses articles critiques eurent la vogue.

On put deviner, dès cette époque, l'homme profondément judicieux, qui allait apporter la lumière dans les questions d'art et ouvrir des horizons inconnus.

Il songeait à compléter par les voyages ses études artistiques.

Exempté de la conscription, en 1810

pour cause de santé délicate, il se croyait quitte avec la loi ; mais il se trompait. L'Empereur ayant demandé tout à coup force troupes, on revint sur les anciennes décisions, et notre journaliste, jugé définitivement propre au service militaire, fut obligé d'acheter un homme.

Une fois remplacé sous les drapeaux de César, il prit son crayon, ses albums, le sac et le bâton de touriste, et se dirigea du côté de la frontière.

Il visita d'abord la Flandre, sa patrie ; puis, inclinant de l'ouest au sud et traversant l'Allemagne, il ne tarda pas à saluer la terre italienne.

Rome, Naples, Florence, lui ouvrirent leurs muséums. Deux années durant, il se chauffa la tête et le cœur au foyer des arts.

Revenu en France à la fin de 1813, il fut très-surpris d'apprendre qu'il lui restait encore à démêler quelque chose avec le service militaire. On enrôla notre touriste dans les gardes nationales mobiles, en compagnie du peu de jeunes gens que la mitraille avait épargnés.

Il fallut que Taylor se résignât, en qualité de neveu d'un général, à accepter le grade et la paye de sous-lieutenant.

Bientôt il comprit tout ce que sa nouvelle position lui offrait d'avantages. En attendant qu'on l'appelât sur le champ de bataille, il trouvait une existence matérielle assurée, et conservait assez de loisirs pour reprendre ses anciens travaux de journaliste.

Réunies dans la même main, la plume et l'épée vivent en bon accord.

Du journal au théâtre il n'y a qu'un pas. Notre jeune écrivain voulut le franchir et débuta par un drame en cinq actes, intitulé *Bertram ou le Pirate*[1], qui eut deux cents représentations à Paris. Encouragé par le succès, l'auteur composa coup sur coup trois autres pièces, le *Délateur*, *Ismayl et Mariam* et le *Chevalier d'Assas*.

Une petite comédie en un acte, *Amour et Étourderie*, complète le répertoire dramatique de M. Taylor.

Il entra aux gardes en 1814, en même temps que Lamartine. Ses anciennes étu-

1 On traduisit l'œuvre en italien. Bellini composa la musique.

des pour l'école Polytechnique lui furent profitables. On l'admit au concours, lors de la création de la compagnie d'artillerie[1] dans laquelle il obtint le grade de lieutenant.

Tous ses congés se passaient en voyages.

Vers 1816, il retourna en Allemagne. L'année suivante, il parcourut la Hollande et l'Angleterre. Ses études archéologiques, poussées au plus haut point, devaient un jour doter nos bibliothèques d'un ouvrage extrêmement remarquable, sur le mérite duquel nous aurons longuement à nous étendre.

Il ne restait plus à M. Taylor qu'à visiter l'Espagne.

[1] Cette compagnie reçut le nom de *compagnie de Wagram*, ce qui prouve que la Restauration ne répudiait pas absolument les gloires de l'Empire.

Là devait se compléter la série de documents précieux qu'il amassait au profit de l'art chrétien, dont il a toujours maintenu les droits et constaté le triomphe.

Admis dans la garde royale, en qualité d'aide de camp du général comte d'Orsay, il fit partie de l'état-major de l'armée expéditionnaire qui franchit les Pyrénées en 1823.

Dans cette campagne, les investigations de l'artiste n'empêchaient pas le soldat de remplir noblement et courageusement ses devoirs. S'il y avait une mission sérieuse et difficile, c'était à notre officier d'état-major qu'on la confiait. Il s'engageait seul au travers de contrées ennemies, entouré de périls sans nombre, et les bravant tous. Plus d'une fois il fut mis en joue par le

tromblon d'un bandit, au moment où il dessinait les ruines d'un vieux château ou la flèche dentelée de quelque chapelle monastique perdue dans les sierras lointaines.

Un jour, on lui dit de monter à cheval et d'aller se mettre à la disposition du général Bordesoulle, qui assiégeait Cadix.

Il s'agissait de recevoir les communications écrites de ce chef et de les porter, à Lisbonne d'abord, au comte Hyde de Neuville, ambassadeur de France, puis au général Bourg, qui commandait l'expédition de la Corogne.

Notre intrépide baron devait traverser le Portugal et la Galice, occupés d'un bout à l'autre par les troupes du général Plasencia.

Il part, confiant en Dieu et en son courage.

Pendant trois jours toutes les difficultés de la route sont vaincues. Le soir du quatrième jour, il arrive sur les bords du Minho et reconnaît l'impossibilité de traverser le fleuve sans tomber au pouvoir des corps ennemis, gardiens de la rive opposée.

Un paysan portugais aborde l'officier voyageur et l'examine curieusement.

— Puis-je vous être agréable en quelque chose? lui dit-il. J'aime les Français.

— Ah! fit Taylor, regardant son homme, et se croyant en face d'un espion.

Le paysan devina sa pensée.

— Étiez-vous à Paris en 1811? demanda-t-il.

— Oui; pourquoi?

— Vous devez vous rappeler d'avoir vu un régiment de cavalerie portugaise y monter la garde?

— En effet, répondit Taylor, au boulevard du Temple.

— Je faisais partie de ce régiment; j'ai servi la France, et je ne laisserai pas un officier français dans l'embarras.

— Pourrez-vous, dit Taylor, me faire traverser le fleuve à minuit?

— Rien de plus simple, ma barque est à vos ordres. Mais il y a des vedettes à l'autre bord. L'essentiel est de ne pas tomber dans une embuscade. Vous trouverez là-bas, en débarquant, un guide et

deux chevaux de poste vigoureux, qui vous conduiront d'une seule haleine jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Je me charge de tout.

Taylor lui serra vivement la main.

A minuit, le brave paysan le reçut dans sa barque. On traversa le fleuve. Le guide avec ses chevaux était sur l'autre rive, et l'envoyé du général Bordesoulle franchit au galop les lignes ennemies.

Cent balles sifflèrent à ses oreilles sans l'atteindre.

Il termina son périlleux voyage, et fut mis à l'ordre du jour de l'armée par le général Bourg, pour l'héroïsme et l'habileté dont il avait fait preuve.

Le résultat de cette mission si heureusement accomplie fut la reddition de Cadix.

On nomma notre officier capitaine d'état-major; il passa plus tard au grade de chef d'escadron.

Ici finit l'histoire du soldat; celle de l'artiste et du bienfaiteur des artistes complétera ce petit livre.

Le baron Taylor est au nombre de ces hommes qu'un biographe consciencieux doit mettre en relief, par cela même que notre siècle égoïste et perverti peut les coudoyer sans les voir.

De nos jours, la célébrité est fille du scandale. Un impudent coquin reçoit les hommages de la foule, et l'on s'incline à peine devant l'homme de bien qui passe.

A nous donc de crier : Chapeau bas!

Tant pis pour ceux qui nous obligent à leur enseigner la morale et la politesse.

Notre tâche est aussi simple que digne. On nous verra démolir constamment le piédestal de plâtre du mensonge et le reconstruire en marbre pour y asseoir la vérité.

Chacun son rôle en ce bas monde.

Outrecuidance pour outrecuidance, nous préférons celle qui vise au triomphe du juste et de l'honnête.

Continuons notre biographie.

Le motif pour lequel le baron Taylor abandonna la carrière des armes, au moment où il venait de s'y couvrir de distinction, n'a jamais été douteux. Il voulait s'occuper exclusivement de l'œuvre colossale qui a pour titre : *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, et dont la première livraison, publiée avant son

départ pour la Péninsule, obtenait un succès d'enthousiasme.

Il ne voulut pas néanmoins quitter l'Espagne sans avoir exploré les provinces du sud, où la domination mauresque a laissé tant de richesses architecturales.

Derrière ses vieux remparts flanqués de tours énormes, Cordoue lui montra la superbe mosquée du calife Abdérame, aujourd'hui transformée en basilique chrétienne. L'ombre des rois maures lui apparut à Séville sous les galeries silencieuses de l'Alcazar ; et Grenade, la fière Grenade, lui permit de visiter le Généralif et l'Alhambra.

La guerre avait peuplé les royaumes de Murcie et de Valence de hordes indisciplinées. Notre voyageur n'aurait jamais pu

regagner la France s'il n'eût fait la rencontre d'un bandit aussi aimable et aussi dévoué dans son genre que le paysan portugais.

Il y a cinq ou six ans, nous avons entendu raconter à M. Taylor lui-même l'anecdote qui va suivre.

C'était aux environs d'Orihuella.

Le soldat, redevenu touriste, apprend que le pays est au pouvoir d'un terrible chef de bande, appelé don Jaim, dont les lieutenants gardent toutes les gorges de la sierra de Crevilliente [1]. Impossible de franchir le moindre passage sans être tué ou fait prisonnier.

Don Jaim avait reçu le titre majestueux de roi de la montagne.

[1] Chaîne de montagne qui sépare les deux royaumes.

Le cas devenait grave.

Taylor voyageait seul, accompagné d'un domestique espagnol, qui pouvait très-bien, le cas échéant, faire cause commune avec les bandits.

— Où rencontre-t-on ce chef illustre ? Est-il possible d'en obtenir une audience ? demanda-t-il à la maîtresse de la *venta* [1] où il était descendu.

— *Si*, *señor*, rien de plus facile, répondit-elle. Justement, le voilà qui déjeune. Vous pouvez lui parler en toute sécurité.

Elle lui montrait un petit homme court, à face rubiconde, mangeant à une table voisine, et doué d'un appétit remarquable.

[1] Auberge de village. Les hôtelleries de la ville prennent le nom de *posadas*.

On voyait que son métier ne lui causait pas extrêmement de remords.

Il portait l'ancien costume espagnol. Sa veste de velours bleu-de-ciel et sa résille lui donnaient beaucoup plus de ressemblance avec Figaro qu'avec le brigand terrible au nom duquel tremblaient les populations.

Taylor s'approcha de ce personnage, et dit en le saluant :

— *¿ Quiere vd tomar un vaso de aguardiente*[1] ?

— *Con mucho gusto*[2], répondit le bandit. Mais je parle français, ne vous gênez pas. Que désirez-vous de moi ?

[1] Voulez-vous boire un verre d'eau-de-vie ?
[2] Avec plaisir.

Il lui faisait signe de prendre place à table vis-à-vis de lui.

— Vous êtes maître absolu de ces montagnes, dit Taylor. Je sais qu'on n'en franchit pas les gorges sans vous payer un tribut. Or ma valise est celle d'un artiste : elle contient seulement quelques souvenirs de l'Alhambra... des morceaux de plâtre. Quant à ma bourse, elle est vide, et je ne suis pas d'humeur à vous donner ma montre. Cependant je désire un laisser-passer signé de vous, que je puisse montrer aux hommes de votre bande.

— Je ne sais pas écrire, dit le bandit; je ne puis que vous accompagner moi-même. Dans un quart d'heure soyez prêt à monter à cheval.

— C'est convenu j'accepte, dit Taylor.

Au fond de l'âme, il n'était pas sans inquiétude. Un autre compagnon de voyage lui eût mieux convenu.

Il vit don Jaim aborder deux ou trois hommes au visage sinistre, et l'entendit échanger avec eux certaines paroles suspectes en regardant sur la place du village une caravane d'*arrieros* [1], qui se décidaient à passer la montagne sous la protection d'une troupe de dragons espagnols.

— Partons! dit le bandit, revenant à Taylor. Je vous préviens qu'il ne faudra vous mêler en aucune sorte des événements dont vous pourrez être témoin,

[1] Marchands muletiers.

sans quoi je serais obligé de vous laisser voyager seul.

Ils montèrent à cheval.

A peine étaient-ils à une demi-lieue du village, en train de gravir les premières pentes de la montagne, que des coups de feu se firent entendre.

—Inutile de vous arrêter, dit don Jaim. Ce sont les *arrieros* que mes lieutenants avertissent de payer le tribut. Toute intervention serait une folie. Au trot! Ne regardez plus en arrière.

Vers le soir, ils aperçurent une cabane isolée, où don Jaim lui ordonna de laisser son domestique.

— Pourquoi? demanda Taylor.

— Parce que, si je me fie à vous, lui dit le brigand à l'oreille, je ne me fie

pas à cet homme. Nous approchons de ma demeure. Comprenez-vous ?

Effectivement, après avoir descendu une gorge rapide, bordée à droite et à gauche par un bois d'oliviers, ils virent une gitana qui accourait joyeuse à leur rencontre.

— C'est ma femme, dit don Jaim à son compagnon de route ; l'enfant qu'elle porte dans ses bras est mon fils.

La gitana se trouvait alors tout près d'eux. Il se pencha pour l'embrasser, sans descendre de cheval, et lui dit :

— *Buenos tardes. Deme usted el niño* [1].

Prenant le marmot et l'asseyant devant lui sur le rebord de la selle, il se mit à lui

[1] Bonsoir. Donne-moi le petit.

débiter en espagnol ces mille niaiseries affectueuses que les pères et mères de tous pays inventent à l'usage de leur progéniture. Se retournant ensuite vers Taylor, il ajouta :

— *Yo lo educaré dignamente para mi profesion*[1].

Le bandit espagnol se peint tout entier dans cette phrase.

A l'en croire, c'est un état qu'il exerce, et un état aussi honorable qu'un autre. Ses pères lui ont légué l'escopette ; il la transmet à ses enfants et leur recommande, à son lit de mort, de suivre pieusement son exemple.

Au vol et à l'assassinat près, c'est un

[1] Je l'élèverai dignement pour ma profession.

fort honnête homme, plein de dévouement et de cœur.

Les caresses de famille échangées, don Jaim piqua sa monture et dit à Taylor :

— En route ! Nous souperons à deux lieues d'ici. Demain au point du jour, vous serez en sûreté.

Le baron jeta dans la robe de l'enfant quelques douros d'or, et la mère sourit.

— *Buen viage !* [1] leur cria-t-elle.

Ainsi que l'avait annoncé don Jaim, l'aurore trouva nos voyageurs aux portes d'une petite ville appelée Calasparra, de l'autre côté de laquelle les routes étaient franches.

Taylor voulut emmener dans une au-

[1] Bon voyage !

berge le complaisant bandit pour lui offrir un déjeuner d'adieu.

— Non pas! fit don Jaim. Puisque votre bourse n'est que médiocrement garnie, à quoi bon vous livrer à des dépenses inutiles? Allons chez l'alcade.

— Hein? s'écria Taylor... Chez l'alcade?... Il vous arrêtera!

— Jamais; il a trop peur de moi.

Cinq minutes après, le hardi brigand frappait à la porte du magistrat, qui le reçut avec beaucoup d'égards.

— Avez-vous trouvé bon le dernier porto que je vous ai envoyé? demanda-t-il à l'alcade.

— Excellent, seigneur bandit.

— Je vous enverrai du xérès d'ici à quelques jours. Voici un officier français

auquel j'ai servi de guide dans la montagne ; il faut le loger convenablement chez un des premiers bourgeois de la ville.

— Avec plaisir ! Trop heureux de vous être agréable, répondit l'alcade.

Taylor tombait des nues.

Il ne savait pas qu'en Espagne la justice pactise avec les *bandidos* [1] quand elle se voit la plus faible, sauf à les pendre plus tard, si elle est en mesure de cerner la troupe et de braver les représailles.

— J'ai besoin de repos, dit don Jaim à son compagnon de route, et je vais loger avec vous en maison bourgeoise. Les *posadas* de cette ville sont mauvaises. Soyez sans crainte, je serai parfaitement reçu.

[1] Brigands.

La prédiction se réalisa.

Comme l'alcade, l'hidalgo désigné pour héberger l'officier français témoigna au prince de la montagne des marques de déférence que celui-ci jura de reconnaître en n'exigeant aucun droit sur tout ce que son hôte pourrait faire venir de Murcie ou de Valence.

Taylor s'habituait à merveille à la compagnie du brigand; mais il dut s'en séparer le matin du troisième jour.

— Je voudrais garder quelque chose de vous, dit don Jaim; échangeons nos armes.

— Volontiers, répondit le touriste.

Il lui donna ses pistolets, et le brigand lui offrit en souvenir son tromblon, que chacun peut voir aujourd'hui, comme

preuve de la vérité de notre anecdote, suspendu triomphalement, rue de Bondy, dans la bibliothèque du baron Taylor.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, la première livraison du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France* était publiée ; il s'agissait de continuer l'œuvre.

« C'était, dit M. Jules Romain, une lourde entreprise, qui demandait toutes les ressources de l'érudition et du talent, de grands capitaux, une infatigable persévérance.

« Reconstituer par le souvenir la France de nos pères ; aller de province en province, de ville en ville, du donjon démantelé au village détruit ; rendre à chaque construction son origine, dire à chaque ruine sa cause, et, devant tous ces témoins muets des fureurs ou de l'oubli des hommes, sur toutes ces victimes du temps, faire planer l'éternelle justice, l'éternelle clémence, l'éternelle grandeur dans leur manifestation chrétienne ; écrire en un mot trente volumes in-folio, produire six mille dessins, voilà ce qu'avait conçu,

à vingt-huit ans, un lieutenant d'artillerie, sans autres ressources que sa solde, sans autre appui que son talent; et ce qu'il avait conçu, il l'a exécuté [1].

Fort de la science archéologique puisée dans ses voyages, et déplorant les dévastations commises par cette troupe de vandales que le démon révolutionnaire poussait sur les abbayes et les châteaux, le baron Taylor résolut de se poser en obstacle et d'arracher à la bande noire son marteau destructeur.

Il communique à Charles Nodier cette idée courageuse et lui propose d'attacher son nom à l'œuvre.

Nodier accepte. Ils visitent ensemble la Normandie, parcourent la Bretagne, et les trois premiers in-folio paraissent.

[1] Archives de la *France contemporaine*, t. IV.

Mais ce travail de bénédictin effraya bientôt l'auteur de *Trilby* et de la *Fée aux miettes*. La fantaisie était la muse de ce charmant écrivain. Il ne s'habituait que très-difficilement à marcher dans les routes solennelles et régulières de la science.

— Travaillez sans moi, dit-il à Taylor. Je n'ai malheureusement ni votre foi persistante ni votre courage, et je retourne à mes romans.

Resté seul, notre archéologue continua son œuvre immense. Un moine du quinzième siècle n'aurait pas eu le travail plus intrépide et plus assidu.

Dix-sept volumes sont publiés à l'heure où nous écrivons ces lignes, dix-sept volumes géants, remplis de dessins merveil-

leux[1], et imprimés avec ce caractère net et pur que les ateliers typographiques de Firmin Didot seul possèdent.

Le texte, écrit par M. Taylor lui-même, contient l'historique des monuments, les légendes et les traditions curieuses qui s'y rattachent. Il est enfermé dans un cadre lithographique d'une originalité saisissante et d'une exécution parfaite. Le crayon rivalise avec la plume; il raconte l'histoire à sa manière, il la fait vivre et palpiter sous les yeux du lecteur.

Ce livre seul a développé dans des pro-

[1] Les artistes les plus illustres ont prêté leur concours à M. Taylor. Nous devons citer Isabey, Géricault, Ingres, Athalin, Horace Vernet, Fragonard, Villeneuve, Renou, Michalon, Truchot, Enfantin, Xavier le Prince, Harding, Chapuy, Sabatier, Haghe, Viollet le Duc, Séchamp, Questel, Lassus, Chambon, Cicéri et Dauzats.

portions énormes l'art de la lithographie.

Treize volumes restent à faire.

Notre héros y consacre tous ses soins, toutes ses veilles; il ne mourra pas en léguant à nos bibliothèques un héritage incomplet.

Le style de M. Taylor a ce cachet pittoresque et cette couleur locale que le touriste intelligent sait toujours prendre aux lieux qu'il explore. C'est une œuvre scientifique et littéraire, qui remplit largement son but et se distingue par la vérité, par l'exactitude, par la poésie des détails. La phrase est soutenue, châtiée, souvent élégante, et toutes les légendes, toutes les chroniques sont classées avec la plus admirable méthode[1].

[1] M. Taylor a publié trois autres ouvrages où l'on

Chez nous, on rencontre éternellement de ces esprits envieux qui cherchent à dépouiller un artiste de sa gloire.

Le journal la *Sylphide*, de concert avec un livre de critique intitulé les *Soirées d'artiste*, accusa M. Taylor de signer des pages écrites par une autre plume et des dessins dus à un crayon étranger.

Deux lettres vinrent simultanément démentir ces insinuations calomnieuses.

Voici la première :

trouve les mêmes qualités d'écrivain. Ces ouvrages ont pour titre : *Pèlerinage à Jérusalem*, les *Pyrénées* et le *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique*. La seconde de ces publications est un extrait développé du grand ouvrage archéologique. La troisième est le fruit de la campagne de 1823 et des excursions qui l'ont suivie. Elle est illustrée de deux volumes complets de dessins, tous l'œuvre du baron Taylor.

« Monsieur,

« Je lis avec le plus grand étonnement le paragraphe de votre article intitulé les *Collectionneurs*, où je suis nommé en passant. « M. Taylor, « dites-vous, a signé des livres dont Charles Nodier a écrit le texte. » Les personnes qui vous ont fourni un pareil renseignement ont étrangement abusé de votre confiance. J'ai travaillé avec M. Taylor à la rédaction des *Voyages pittoresques*, que nous avons signés en commun, et j'ai même fourni la plus grande part des deux premiers volumes, mais non toutefois la meilleure; car les chapitres de M. Taylor, relatifs aux arts, ont obtenu et doivent obtenir beaucoup plus de succès que les miens. Depuis, M. Taylor a rédigé et publié *seul* les dix ou douze volumes de cet immense ouvrage qui ont paru jusqu'ici; et, si l'on m'y attribue encore quelque participation, c'est que M. Taylor a eu la politesse de conserver sur les frontispices le nom de ses anciens collaborateurs [1].

« J'ai eu l'occasion de protester souvent, je proteste encore ici de la manière la plus formelle,

[1] M. de Cailleux, ex-directeur des musées, avait aussi, dans le principe, collaboré à l'ouvrage.

et sur l'honneur, auquel je n'ai jamais manqué, *que je n'y suis pas pour une ligne.*

« Mon âge, mes souffrances continuelles, l'exigence de mes travaux d'obligation, ne me permettent pas, depuis longues années, les études, les soins et l'entière assiduité au travail que supposent des travaux d'une telle étendue. J'ose donc compter assez, monsieur, sur l'esprit de sincérité et de justice qui caractérise tout littérateur digne de ce nom pour espérer que vous voudrez bien réparer l'erreur dans laquelle vous êtes tombé, et me laver de l'odieux soupçon d'accepter sans réclamation l'honneur d'un succès qui ne m'est pas dû.

« Je suis, etc.

« Charles Nodier.

« Paris, 23 mai 1843. »

Oh! ce bon temps de littérature honnête! oh! cette loyauté de l'écrivain! pourquoi les retrouve-t-on si rarement de nos jours? pourquoi les Nodier ont-ils pour successeurs les hommes que nous connaissons?

La seconde lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je viens de lire, dans le numéro de la *Sylphide* de dimanche dernier, un article sur M. le baron Taylor, où l'auteur prouve en même temps qu'il ne connaît pas le baron Taylor, et qu'il a été bien malheureusement renseigné sur les choses qui le concernent.

« Je craindrais de fatiguer votre attention en signalant toutes les erreurs que contient l'article ; je signalerai seulement une assertion qui m'est personnelle. M. le baron Taylor n'a jamais signé une aquarelle de moi. Il faisait des dessins très-beaux avant que mon éducation d'artiste fût commencée, et j'ai reçu de lui, je reçois encore des conseils excellents, dictés par un goût éclairé, par un sentiment profond et poétique de l'art.

« Je regrette, monsieur, que vous ne connaissiez pas, entre autres études du baron Taylor, les magnifiques aquarelles faites par lui en Écosse, il y a une vingtaine d'années. En les voyant, vous penseriez comme moi que leur auteur n'a pas besoin de recourir à une main amie ; et, pour ma part, je vous assure que je serais

fier de mettre mon nom au bas de ces beaux dessins.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« DAUZATS. »

« Paris, 23 mai 1843. »

Ainsi la mauvaise foi de la critique reçut, le même jour, un éclatant et double démenti.

Le baron Taylor, à part la collaboration de Nodier aux deux premiers volumes, conserve le mérite intégral de son œuvre.

Non content de lutter par ses écrits contre les démolisseurs, afin de les empêcher de détruire cette magnifique histoire de pierre écrite par les siècles sur la surface du sol, Taylor lutta par ses actes et souleva contre la bande noire l'indignation du pays.

De 1818 à 1830, nous le voyons s'adresser aux chambres, aux ministres, à tous les pouvoirs, afin d'obtenir pour les études archéologiques encouragement et protection. Il signale les vieux monuments, églises ou châteaux, que l'incurie ou l'indifférence laissent tomber en ruines; il dessille tous les yeux, il provoque une sorte de renaissance en faveur de l'art chrétien et fait voter des millions pour restaurer nos basiliques.

On lui doit la conservation du plus grand nombre des richesses monumentales dont la France s'honore.

L'homme qui ranimait si puissamment les arts devait aussi avoir l'honneur de ressusciter les lettres.

En 1825, la Comédie-Française tom-

bait dans le marasme et dépérissait chaque jour.

Évidemment, il fallait chercher la cause du mal dans la nullité des œuvres jouées alors sur le premier de nos théâtres, car jamais pléïade d'artistes plus brillante n'avait été chargée de les interpréter.

Pour la comédie, on avait Michaud, les deux Baptiste, Armand, Firmin, Samson, Monrose, Menjaud, et mesdemoiselles Mars, Dupont, Mante, Leverd et Bourgoin.

La tragédie possédait Talma, le puissant acteur, avec Lafont, Ligier et mademoiselle Duchesnois.

Mais on ne pouvait pas éternellement jouer Corneille et Molière. Les chefs-d'œuvre ont besoin de repos pour conserver leur prestige. Il est nécessaire que l'art

sorte parfois des sentiers battus pour aller à la découverte; il faut que de temps à autre il se transforme, et qu'un sang jeune et chaud s'infiltre dans ses veines, dût l'inoculation enfanter la fièvre et causer le délire.

Voilà ce que les vieux auteurs ne voulaient pas comprendre.

Enveloppés dans leurs langes classiques, ils buvaient toujours au biberon d'Aristote, sans comprendre que cet éternel berceau devenait leur tombe. Ils n'avaient plus ni mouvement ni souffle, ils se traînaient comme des larves au seuil désert du temple de la célébrité.

La Comédie-Française allait mourir avec eux, quand on eut tout à coup l'heureuse idée de lui donner pour commissaire

royal l'homme actif et entreprenant dont nous écrivons l'histoire.

Taylor jeta les yeux autour de lui.

D'un côté, lui apparurent la décrépitude, le dépérissement, l'impuissance; de l'autre, il vit poindre à la surface du champ littéraire quelques germes hardis, autour desquels il se hâta d'écarter les plantes mortes, et qu'il vit se développer aussitôt avec une vigueur de végétation surprenante.

Une école jeune, passionnée, fougueuse, éleva la voix.

Elle prêcha des maximes qui tout à coup, par le plus étrange des galvanismes, firent sortir de leur sommeil lugubre les larves dont nous parlions à l'instant même, et leur donnèrent pour la défense

d'Aristote l'énergie qui leur avait manqué pour le travail et pour la gloire.

A partir de ce moment, l'art fut sauvé.

Ce n'était plus la mort; c'était le combat, c'était la vie.

Le nouveau commissaire royal se boucha les oreilles, lorsqu'il entendit crier à l'hérésie et à la profanation [1]. Ni les clameurs ni les injures ne l'intimidèrent. Il ouvrit à deux battants les portes de la Comédie-Française aux novateurs; il les mit en présence de leurs ennemis, et la foule accourut pour assister à la bataille.

[1] Après le succès du *Léonidas* de M. Pichat, première pièce de l'école nouvelle jouée avec un grand luxe de décors, l'éditeur Barba donna un souper monstre. Tous les convives félicitèrent Taylor de sa hardiesse, et Talma se jeta dans ses bras en s'écriant: « Mon ami, vous êtes le sauveur de la Comédie-Française! »

Aujourd'hui que la paix est à peu près signée, ne trouvez-vous pas qu'*Hernani* et *Marion Delorme* sont de bonnes et valables conquêtes ?

Nous devons au baron Taylor la révélation du génie de Victor Hugo [1], sans parler de vingt autres romantiques dont il a signé les titres de noblesse littéraire.

Les quatre premières années de son administration courageuse ont suffi pour

[1] Ce fut Chateaubriand qui présenta Victor Hugo, en 1821, au baron Taylor. Le jeune auteur travaillait à une revue placée sous le patronage du chantre des *Martyrs*. Il désirait écrire pour le théâtre. Taylor, qui n'avait pas, à cette époque, la direction de la Comédie-Française, encouragea Victor Hugo à donner sa première pièce, *Inès de Castro*, à un petit théâtre appelé le *Panorama-Dramatique*, dont le comité de lecture était composé de MM. Charles Nodier, Picard, Merville et Renouard. La pièce fut reçue, mais la censure n'en permit pas la représentation.

transformer l'art. Il a greffé sur de vigoureux sauvageons les branches de la vieille souche; la séve rajeunie bouillonne et pousse des rameaux à perte de vue.

L'arbre est vivace, laissez-le produire.

Aux yeux du baron Taylor, l'art est avant tout fils de la liberté; toujours il a voulu l'affranchir de ses entraves.

En même temps qu'il aplanissait la route aux romantiques insurgés, il essayait d'obtenir du pouvoir la permission de représenter les anciennes pièces défendues, principalement le *Mariage de Figaro*.

Nous avons recueilli, à cet égard, une anecdote curieuse.

Le ministre semi-révolutionnaire qui essayait alors d'étayer avec le libéralisme

un trône chancelant, M. de Martignac, connaissait beaucoup le commissaire royal. Il lui avait promis de rendre à la Comédie-Française l'œuvre de Beaumarchais.

Par malheur Charles X ne partageait pas l'opinion de son ministre.

— Que voulez-vous ? le roi s'y oppose, répondait Martignac à Taylor, quand ce dernier lui réclamait sa parole.

— Allons donc ! est-ce qu'en fait de théâtre le roi a une volonté ? Vous n'insistez pas avec assez de chaleur, répliquait le commissaire royal. Permettez-moi de vous accompagner à Saint-Cloud. Dix minutes d'audience, et je rapporte l'autorisation.

— Soit, dit Martignac, j'aime mieux cela.

Ils partirent.

Charles X les reçut après son déjeuner. Quand Taylor eut présenté sa requête, le roi s'écria :

— Miséricorde! que me demandez-vous? Personne ici ne le veut. Martignac le sait bien. Son but, en vous amenant, est de mettre sa responsabilité à couvert. Le *Mariage de Figaro*, juste ciel! je serais perdu. Madame[1], ajouta-t-il, en riant, m'arracherait les yeux!

— Pourtant, Sire, je vous le proteste, il n'y a aucun inconvénient à craindre. Votre Majesté, d'ailleurs, ne peut continuer de proscrire une pièce dans laquelle, jadis, elle a joué un rôle à Trianon.

— Qui vous a dit cela? fit le roi.

[1] La duchesse d'Angoulême.

— Je ne crois pas me tromper, Sire, répondit Taylor en s'inclinant.

— Non, vous êtes bien instruit. Ah! c'était le temps de ma jeunesse! (Les yeux du roi devinrent humides.) Nous étions un peu fous alors. Je jouais le rôle du comte Almaviva, et Marie-Antoinette jouait Suzanne. Pauvre reine! Vous me rappelez tout à la fois de joyeux et tristes souvenirs. Croyez-moi, ne parlons plus de ces choses.

— Enfin, Sire, l'œuvre de Beaumarchais ne peut être mise à l'index, quand le prince qui a bien voulu l'honorer est sur le trône.

— Sans doute... Votre logique est adroite. Mais, là, franchement, croyez-vous qu'il n'y ait aucun scandale ?

— J'affirme à Votre Majesté qu'il n'y en aura pas plus que pour les pièces de Corneille et de Molière.

— Eh bien, arrangez cela avec Martignac, dit le roi.

Il salua et rentra dans ses appartements.

— Vous vous êtes trop engagé, mon cher, dit le ministre, ramenant avec lui le solliciteur dans son carrosse. Aucun scandale ! Y songez-vous ? Et le monologue ?

— Mon avis est de n'en pas couper une ligne. Fiez-vous à moi, dit Taylor.

L'événement donna raison au commissaire royal.

Tous les spectateurs, le jour où l'on représenta la pièce, avaient en main la petite édition Touquet[1], pour suivre les

[1] Elle était complète et se vendait quatre sous.

acteurs et confronter avec leur débit chaque passage de l'œuvre. Une fois certain que la censure n'avait rien coupé, le parterre applaudit avec enthousiasme et ne se livra pas à la moindre manifestation politique.

Taylor fut moins heureux pour le drame de *Marion Delorme*.

Il fit une seconde fois le voyage de Saint-Cloud et trouva Charles X inflexible.

— Non, monsieur Taylor, non!... Je suis désolé, dit le roi; mais nous laissons aller déjà trop loin les choses. M. de la Bourdonnais[1] refuse absolument d'autoriser une pièce où un roi de France est voué au ridicule. Dites à M. Hugo que,

[1] Successeur de Martignac.

pour l'indemniser, je lui fais six mille francs de pension.

— Sire, dit Taylor, autorisez-moi à porter ce chiffre à douze mille : l'offre sera plus magnifique, et la réponse sera la même.

En effet, on sait que Victor Hugo refusa l'or qu'on lui proposait en échange de sa gloire

Sous l'administration de M. de Martignac, et dans ses entretiens avec le ministre, le baron Taylor avait jeté le premier plan du projet colossal qui devait, en dépit des incrédules, se réaliser un jour et transporter sur nos rivages une de ces masses de granit, aux flancs desquelles la vieille Égypte sculptait son histoire.

« Les drapeaux victorieux de la France, écri-

« vait à cette époque M. Taylor, ont vu toutes « les parties du monde, et partout où ils ont « flotté, ils ont montré aux peuples que les Fran- « çais savaient faire connaître sur la terre étran- « gère les bienfaits de la civilisation de leur pa- « trie. Pour souvenir des victoires de nos armées, « des étendards étaient appendus aux voûtes de « nos églises ; ces trophées ont disparu. Ne serait- « il pas glorieux d'élever des monuments qui « rappelleraient les batailles qui en avaient doté « la France? Les campagnes des Français en « Égypte, si glorieuses et si poétiques, égalent « les hauts faits des croisades; pas une pierre « ne conserve à Paris le souvenir de cette gloire.

« Bossuet a dit que « la puissance romaine, « désespérant d'égaler les Égyptiens, a cru faire « assez pour sa grandeur d'emprunter les obé- « lisques de leurs rois. »

« La France, qui a égalé les Égyptiens et les « Romains dans la guerre, devrait consacrer ses « triomphes en Orient par un de ces monuments « dont l'Égypte et Rome sont encore si riches. « Il existe à Louqsor, dans les ruines de Thèbes, « deux obélisques qu'il serait possible de trans- « porter à Paris, et qui orneraient admirable- « ment une ou deux de nos places publiques, en

« même temps qu'ils signaleraient, par de nou-
« veaux témoignages, le triomphe de nos armes
« et la supériorité de nos sciences[1]. »

Par ordre de Charles X, le baron Taylor fit un premier voyage pour aller visiter les ruines de Thèbes et voir s'il était possible de transporter à Paris les obélisques dont il signalait l'existence.

Son excursion fut rapide. Il rapporta des notes qui concluaient à la possibilité du transport.

Mais le ministère protecteur du projet venait d'être renversé.

Taylor eut à vaincre l'indifférence d'une administration nouvelle. Enfin le baron d'Haussez, nommé ministre de la marine, s'entoura d'une commission de savants pour

[1] Extrait d'une lettre adressée, en 1828, au ministère de l'intérieur.

examiner le projet avec eux, et, le 6 janvier 1830, parut une ordonnance royale, dont nous avons retrouvé le texte aux archives.

ARTICLE PREMIER.

« Le sieur baron Taylor sera envoyé comme commissaire du roi auprès du pacha d'Égypte pour négocier la cession des obélisques de Thèbes et pour faire transporter en France l'obélisque d'Alexandrie.

ARTICLE 2.

« Les frais relatifs à cette mission et au transport de ces monuments seront faits par la marine et portés au compte de ce département.

ARTICLE 3.

« Notre ministre secrétaire d'État au département de la marine et des colonies est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

« Donné à Paris en notre château des Tuileries.

« *Signé* CHARLES.

« *Le ministre secrétaire d'État au département de la marine et des colonies,*

« *Signé* BARON D'HAUSSEZ. »

Le 17 mars, Taylor s'embarqua sur la *Diligente*, corvette commandée par M. de Moulac; mais il n'arrive en Égypte que pour apprendre de la bouche de Méhémet-Ali lui-même que les obélisques dont on réclame la cession viennent d'être accordés à l'Angleterre.

Une lutte s'engage entre l'envoyé de France et le consul anglais.

Après des conférences sans nombre et des difficultés de toute sorte, la diplomatie du baron Taylor triomphe. L'Angleterre se désiste. On rend à la France les deux obélisques de Louqsor, et on lui donne, en surcroît, l'aiguille de Cléopâtre à Alexandrie.

Un navire, construit tout exprès par M. Rolland, inspecteur du génie maritime,

remonte le Nil, va prendre dans la Haute-Égypte l'un de ces deux énormes blocs de pierre qui, depuis quarante siècles peut-être, dormait sur la tombe d'un Pharaon, descend le fleuve avec sa conquête, la confie aux flots de la Méditerranée, tourne par Gibraltar, longe les côtes d'Espagne et celles de France; puis, remontant la Seine à son embouchure, comme il a remonté le Nil, arrive le 23 décembre 1833, et permet à M. Lebas, le célèbre ingénieur, de dresser sur son piédestal ce monument contemporain de Sésostris.

Le baron Taylor avait reçu cent mille francs pour ses frais de représentation et de voyage.

Il n'en dépensa que dix-sept mille et rendit au trésor quatre-vingt-trois mille

francs, qu'il pouvait conserver comme récompense de sa mission.

Un pareil fait n'a pas besoin de commentaires.

Avec l'obélisque, M. Taylor rapportait une foule de curiosités égyptiennes, particulièrement un magnifique sarcophage, que la foule admire dans les galeries du Louvre.

« Pour tous ces services rendus à l'État, monsieur le baron, lui écrivait alors le ministre, vous n'avez voulu accepter aucun prix, aucun dédommagement. Une seule chose est digne de payer de pareils services, c'est la reconnaissance du pays auquel on les a rendus. »

En 1835, le roi Louis-Philippe confia

à M. Taylor une nouvelle et importante mission.

La France n'avait un instant possédé, sous l'empire, les toiles précieuses des Ribeira, des Velasquez et des Murillo, que pour regretter plus vivement leur perte, lorsqu'elle fut obligée de les rendre.

On chargea l'ancien compagnon de voyage de don Jaim d'aller acheter tous ces chefs-d'œuvre.

Il partit pour l'Espagne avec un million, et il sut, à force de recherches et d'efforts, réunir, en tableaux, depuis les maîtres du moyen âge jusqu'à Goya-y-Lucientes, l'illustre auteur des *Capriccios* [1], toute l'histoire de la peinture espagnole,

[1] Caricatures politiques pleines de raillerie originale et de finesse.

si puissante au point de vue de la foi et du sentiment de la couleur.

Suivant, un jour, la route d'Alicante à Carthagène, il aperçut, à l'extrémité d'un pilier en briques, une tête de mort scellée dans une cage de fer.

Le vent agitait la cage et faisait grincer la chaîne d'une façon lugubre.

— Qu'est-ce que cela? demanda Taylor à un jeune berger, dont les chèvres paissaient sur un monticule voisin.

— C'est la tête de don Jaim, le bandit, répondit l'enfant.

— Diable! fit Taylor, assez ému de retrouver son guide en si piteux état. Il s'est donc laissé prendre?

— Oui, dit le pâtre; mais il a fallu deux régiments pour le traquer dans la

montagne. C'était un brave homme, tout le pays le regrette.

L'alcade de Calasparra avait condamné don Jaim à mort, après avoir bu son xérès et son porto.

Nous avons sous les yeux un article publié par le *Constitutionnel*, et où M. Amédée de Césena rapporte, à l'occasion du second voyage du baron Taylor en Espagne, un fait qui honore à la fois le cœur de l'artiste et le caractère de l'homme.

« Au moment où il entrait dans l'église du monastère d'Alcobaça, une troupe d'individus, égarés par la fièvre des révolutions, venaient de profaner la tombe d'Inès de Castro et de porter une main impie sur ses restes sacrés. Elle avait été dépouillée une seconde fois de la couronne

de reine, qu'elle n'avait pu porter vivante [1], et que, morte, elle avait reçu de son époux devant toute la noblesse de Portugal.

« Ses ossements étaient dispersés sur les dalles de l'église.

« M. Taylor s'empressa de les rassembler avec un soin religieux, et, après les avoir restitués à la tombe d'Inès, il alla chercher dans la petite ville d'Aicobaça un ouvrier pour la faire sceller. »

Ces circonstances empêchèrent l'illustre voyageur de reproduire par la moulure une tombe mutilée; mais il rapporta de

[1] Alphonse IV, roi de Portugal, ayant appris que son fils don Pèdre l'avait épousée en secret, la fit assassiner. Don Pèdre, une fois sur le trône, condamna les meurtriers aux plus affreux supplices, exhuma le corps d'Inès, la couronna devant tous les grands du royaume, et leur ordonna le baise-mains.

Grenade les mausolées de Philippe le Beau, de Jeanne la Folle, de Ferdinand et d'Isabelle, quatre chefs-d'œuvre sculptés dans le style le plus pur de la Renaissance.

A peine revenu d'Espagne, le baron Taylor fut envoyé à Londres pour y recueillir le musée Standish [1], légué au roi des Français par un des plus riches collectionneurs d'outre-Manche.

Puis, toujours infatigable et de plus en plus avide de conquêtes artistiques pour la France, il alla de nouveau visiter Rome, Naples, Palerme; descendit à Malte, où il

[1] Ce musée, qui, outre les tableaux, les dessins et les gravures précieuses, contenait la plus magnifique collection des *Aldes* qu'on ait vue jusqu'à ce jour, a été vendu en 1848, ainsi que le musée espagnol. C'est une preuve de plus à ajouter à toutes celles que la seconde République a données de son mépris pour les arts.

déposa sur la tombe du comte de Beaujolais [1] le magnifique marbre de Pradier; se dirigea vers la Grèce, explora l'Acropolis d'Athènes, les Propylées et le Parthénon ; remonta le Bosphore, interrogea Constantinople pour retrouver les vieux murs de Byzance, l'église de Sainte-Sophie, la plus ancienne de la chrétienté, et la tombe du dernier Constantin ; passant ensuite en Asie Mineure, il fouilla les ruines d'Éphèse, revint par Smyrne, Rhodes, Candie, la côte d'Afrique, et rapporta triomphalement aux musées du Louvre et de Versailles une grande partie des richesses qu'on y admire.

Travaillez, artistes ! vous avez des modèles.

[1] Frère de Louis-Philippe, mort en exil (1808).

Le baron Taylor a rendu le monde entier votre tributaire.

Mais son œuvre n'est pas complète.

Il sait combien vous êtes imprévoyants ; il sait dans quelle douce et dangereuse quiétude vous berce le culte des arts. Aucun de vous ne s'occupe des soins matériels et grossiers de la vie. L'or que vous gagnez se fond au creuset de l'enthousiasme, et quand vous descendez du nuage radieux où l'inspiration vous entraine, la misère et la faim sont là qui vous attendent.

Un jour, Taylor apprend qu'un jeune écrivain est plongé dans la détresse la plus profonde.

Il se hâte d'aller frapper à la porte du ministre, et sollicite au nom de l'homme de lettres un secours qu'on promet d'ac-

corder aussi promptement que possible.

Par malheur, dans tous nos ministères, il y a d'interminables formalités administratives.

« Je me suis *empressé*, monsieur le baron, de faire droit à votre demande, écrivit le ministre au bout de trois semaines : votre protégé recevra trois cents francs à titre éventuel. »

Taylor répondit :

« Monseigneur, il est trop tard. Le malheureux s'est asphyxié ; l'argent ne peut même plus servir à ses funérailles. »

Ce triste événement donna pour la première fois au baron Taylor l'idée d'établir en faveur des artistes pauvres des sociétés de secours mutuels.

Dieu sait tout ce qu'il dépensa d'ardeur

et tout ce qu'il lui fallut renverser d'obstacles pour arriver à jeter la base de ces institutions précieuses, aujourd'hui solidement assises. Que d'efforts surhumains ! que de dévouement ! que de luttes pénibles contre le mauvais vouloir des uns, contre l'indifférence des autres !

L'archevêque de Paris a dit de M. Taylor : « C'est tout à la fois un apôtre de la philosophie chrétienne et de la philosophie antique. »

Jamais éloge ne fut plus complet ni mieux mérité [1].

[1] Voir à la fin de ce volume, aux *pièces justificatives*, deux lettres qui nous ont été communiquées par le conservateur d'une riche bibliothèque. Elles réunissent dans la même estime et dans la même admiration pour le baron Taylor des hommes entièrement opposés de mœurs, de religion et de langage. Nous avons fait traduire ces lettres pour nos lecteurs.

L'association des artistes dramatiques, fondée la première, a aujourd'hui trente mille livres de rentes, qu'elle distribue en secours et en bienfaits, sous la haute surveillance du baron Taylor.

Douze cents secours annuels ou pensions sont accordées aux vieux artistes, à leurs orphelins et à leurs veuves.

Ces rentes sont le produit de fêtes, de concerts, de messes solennelles, de loteries de bienfaisance, provoquées, organisées, dirigées par l'illustre fondateur.

Après l'association des artistes dramatiques, il a créé celle des musiciens, celle des peintres et celle des inventeurs industriels.

Les musiciens ont seize mille livres de rente, les peintres quinze mille, et les in-

venteurs douze cents. Cette dernière association, la plus récente de toutes, ne tardera pas à conquérir une fortune égale à la fortune de ses sœurs.

Président de toutes ces sociétés, unies entre elles par les liens les plus sympathiques, le baron Taylor les a noblement amenées au secours de la Société des gens de lettres, le jour où celle-ci fut menacée de ruine par madame George Sand.

Il a donné là un exemple de confraternité, dont le grand écrivain socialiste doit tenir note, pour apprendre, lui aussi, à mettre d'accord ses actes avec ses prédications.

Depuis ce jour, la Société des gens de lettres s'enorgueillit du patronage du baron Taylor. Toutes les infortunes littérai-

res sont secourues. La caisse, un instant vidée par les huissiers de madame Sand, se remplit chaque jour.

Taylor a supprimé l'hôpital pour les gens de lettres.

Nous avons aujourd'hui plus de cent mille francs, qui appartiennent à nos confrères malheureux [1].

On a dit de Taylor : « C'est le prototype de la bienfaisance. »

Effectivement, toute sa vie est consacrée au bienfait ; ses pas se dirigent sans cesse vers le même but. Il triomphe des difficultés les plus insurmontables et saurait tirer de l'or d'une pierre quand il s'agit

[1] En somme, le baron Taylor a créé soixante-cinq mille francs de rente, sans parler de près d'un million distribué en secours et pensions aux lettres et aux arts.

de venir en aide à un artiste ou de l'encourager dans la lutte.

On a osé dire que le baron Taylor, en travaillant pour les autres, travaillait aussi pour lui-même.

Jamais plus impudent mensonge n'a été soutenu.

L'homme qui a rassemblé des millions pour les distribuer à nos caisses de secours, s'est trouvé tout à coup aux portes de la misère, le jour où la république de 1848 lui a supprimé ses appointements.

Il a vécu de la vente d'une partie de sa bibliothèque, et nous avons tous vu briller sa croix de commandeur [1] sur un

[1] Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1822, il fut élu au grade d'officier en 1833, et obtint la dignité

habit qui était loin d'annoncer l'opulence.

Pour le baron Taylor, vendre ses livres est le signe d'une détresse suprême.

Où donc était sa fortune? Qu'étaient devenus les bénéfices secrets qu'on le soupçonne de réaliser? Personne, à aucune époque, ne l'a vu se livrer à la dépense; il vit comme un anachorète, couche sur un simple matelas au milieu de ses livres, et déjeune avec un pain de dix centimes et un verre d'eau.

Mais arrêtons-nous; c'est lui faire injure que de le défendre.

de commandeur le 19 mai 1837. Louis-Philippe voulait l'élever à la pairie et créer tout exprès pour lui un ministère des lettres et des arts. Si M. Taylor n'exerce pas officiellement ce haut emploi, il en remplit par le fait toutes lse fonctions... *gratis pro Deo*. L'Institut lui a ouvert ses portes en 1847.

Autour de lui, pour imposer silence à ses détracteurs, cinq associations d'artistes protestent de leur éternelle gratitude et le nomment leur père.

Nous défendons à la calomnie la plus haineuse de flétrir cette belle existence toute de sacrifice, de dévouement et d'abnégation.

Si l'on veut trouver un génie aussi persévérant et aussi infatigable pour le bien, il faut remonter jusqu'à saint Vincent de Paul.

FIN.

Artistes oublient
a misère, cette
... et les brise
ayons de la
prévoyance,
s leur avenir.
ons nos
ons inspire

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

## LETTRE DU CHEIK ABOU-GHOS,

Chef indépendant établi entre Jaffa et Jérusalem, à El Quarié (Saint-Jeremie). Il commandait à dix mille cavaliers, et il fit la guerre à Ibrahim-Pacha.

Très-illustre et très honorable ami, monsieur le baron Taylor (que Dieu le conserve !),

Après vous avoir présenté nos vœux sincères, le but de la présente est : premièrement, de nous informer de votre santé ; secondement, de vous témoigner notre joie de votre heureuse arrivée dans nos contrées, et de vous inviter à descendre dans notre demeure, qui est bien véritablement la vôtre. Déjà notre cœur est rempli d'amitié pour vous. Nous nous rappelons sans cesse votre bonté, la douceur de votre caractère et vos bons procédés à notre égard. Votre cœur vous est garant de la vérité de ces paroles.

Votre lettre amicale nous est heureusement parvenue, ainsi que le magnifique présent d'une paire de pistolets et d'une longue-vue. Cette lettre vous était inspirée par la sincérité de votre cœur, et nous nous en glorifions aux yeux du monde. Nous avons tous rendu des actions de grâce à votre bon souvenir et à votre sincère amitié. On rencontre peu d'hommes aimant comme vous à faire le bien et à cultiver l'amitié. Nous ne cessons jour et nuit de prier pour votre illustre personne, et nous n'oublierons jamais vos bienfaits.

Tout ce qui vous appartiendrait ou serait muni d'un mot de votre main est sûr de trouver chez nous l'accueil le plus cordial [1].

L'amitié nous fait un devoir de vous accuser réception de votre noble présent, et de vous prier de nous honorer de vos ordres.

Mes frères, mes enfants et toute ma famille, grands et petits, font des vœux pour votre prospérité.

Que le Créateur tout-puissant daigne vous accorder ses bénédictions.

Votre sincère ami

IBRAHIM-ABOU-GAOS.

Le 5 de chaouel 1247 (1832).

[1] Le cheik a tenu parole. Un grand nombre d'amis de M. Taylor, notamment le marquis de Custine, ont reçu chez lui la plus magnifique hospitalité.

# LETTRE DE DON J.-MANUEL FONT,

**Moine espagnol, qui, après avoir passé vingt-deux ans dans les missions en Californie et au Mexique, était retourné dans son couvent près de Barcelone.**

Ripol, Ribas, le 18 septembre 1834.

*Monsieur le baron Taylor, à Paris.*

Mon très-appréciable ami,

L'appréciée lettre, en date du 12 août passé, que vous m'avez fait la grâce de m'écrire de Perpignan, est en mon pouvoir; et, au milieu de l'affliction où se trouvait mon âme, elle a été pour moi une incomparable consolation.

Quand vous daignâtes honorer ma pauvre cellule et quand vous me mîtes à même de vous connaître particulièrement, je vous montrai toute l'affection que vos richesses d'esprit et vos belles qualités devaient inspirer; quand vous me fîtes cadeau, par l'entremise de l'aimable M. Frédéric Madrazo, d'un portrait du célèbre Chateaubriand, je fis connaître la gratitude que votre générosité et mon devoir m'imposaient; mais ce que vous venez de m'envoyer m'a créé une nouvelle obligation que je ne saurais jamais remplir d'une manière qui satisfasse mes efforts et corresponde aux incontestables droits qu'elle vous donne sur moi. On sent dans l'ouvrage que vous m'avez donné le caractère d'un digne fils de la France ancienne et moderne; la philosophie y acquiert une splendeur nouvelle, et la religion tout son éclat. Ces considérations me transportent, mon appréciable ami, beaucoup plus loin que mon cœur ne peut atteindre.

Il se peut que les événements de la tant malheureuse Espagne me soient funestes comme à ceux qui aiment le bonheur de tous. Pour m'y soustraire autant que possible, je vis retiré dans ce village, dont les pacifiques et laborieux habitants ignorent cette vile et lâche animosité qui trouve sa naissance et son accroissement dans l'oisiveté et l'immoralité de ceux-là seulement qui se cachent entre les vices, ordinaire patrimoine des grandes populations. J'observerai de cette hauteur la marche des affaires publiques, et, si elles m'obligent à chercher un asile plus sûr, j'irai avec plaisir en France, qui n'est guère qu'à cinq lieues d'ici. Dans ce cas redoutable, je recourrais aux bontés que votre générosité me promet, vous considérant comme un véritable mentor, mettant mon ignorance sous votre égide. J'aurai l'inexprimable joie de trouver les lumières dont j'ai si grand besoin.

Celui qui vous remettra la présente, M. Calvet, vieux ami auquel m'unissent mille motifs de gratitude, est digne de toute considération, parce qu'il sait aimer ses semblables. C'est enfin celui dans la maison de qui je demeurerai pendant mon séjour à Paris.

Je n'ai, mon aimable monsieur, aucun mérite qui me rende digne des faveurs dont vous m'honorez et dont je vous remercie comme je le dois ; seulement je désire que vous me procuriez l'occasion de satisfaire, au moins par mes vœux réitérés, l'agréable obligation que vous m'avez imposée de vous aimer, obligation que gardera jusqu'au tombeau

Votre très-affectionné serviteur, qui baise vos mains,

Manuel Front.

# ROSE CHÉRI

PARIS. — Typ. LACOUR, rue Soufflot, 18.



Carey del et sc

ROSE CHÉRI

ARD. Editeur

Imp. Hadénuuc r. du Bac 11 5 ?

LES CONTEMPORAINS

# ROSE CHÉRI

[illegible]

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



ROSE CHÉ[illegible]

[illegible]D Editeur

Imp. [illegible]

LES CONTEMPORAINS

---

# ROSE CHÉRI

(MADAME MONTIGNY)

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

# ROSE CHÉRI

---

Ce bas monde fourmille de préjugés regrettables et d'erreurs tenaces.

En philosophie sociale, une des idées qui a le plus de racines, précisément peut-être parce qu'elle est la plus fausse, est celle qui relègue les artistes dramatiques dans un monde à part, et qu s'obstine à en faire une sorte de sociét

exceptionnelle, un peuple de parias, une caste maudite.

Voyez-les! examinez-les! s'écrient chaque jour d'inflexibles puritains. Quelle vie de désordre et quelles mœurs!

Or, ces mœurs, dont l'excentricité vous blesse, dérivent-elles de la profession même?

En vérité, non.

C'est votre endurcissement dans le préjugé qui en perpétue le scandale. Vous repoussez l'artiste, il se démoralise; vous l'affligez d'une sorte de déconsidération, il se déprave.

Si, par hasard, l'honnêteté reste dans le cœur d'une femme de théâtre, on peut regarder ceci comme un phénomène, tant vous lui donnez de motifs

pour s'en écarter, tant vous la récompensez mal de ses efforts.

D'autre part, il y a contre la vertu qui persiste à la scène une sorte de conspiration sourde, dont les premiers fils, si nous y regardons de près, se trouvent aux mains de la critique.

Messieurs les journalistes sont assez ordinairement des hommes de plaisir.

Chez eux, le sens moral n'est pas toujours au grand complet. Dans les coulisses la vertu les gêne. Elle dérange leurs plans de machiavélisme ; elle refuse de payer les caresses de leur plume d'une certaine monnaie dont ils se montrent fort avides.

Aussi les entendez-vous soutenir cette

thèse insensée, que la sagesse est incompatible avec le talent.

Si l'on en croit ces messieurs et la moralité de leur logique, il faut qu'une comédienne soit courtisane, livre chaque heure de sa vie au dévergondage, et lance intrépidement son bonnet pardessus les moulins.

Nous faisons trop de cas du bon esprit de ceux qui nous lisent pour nous évertuer à combattre ce joli système.

On ne prouvera jamais, Dieu merci, que le travail, l'intelligence, le talent, les facultés artistiques vivent de ce qui les tue. L'histoire de Rose Chéri tout entière donne à ces grands philosophes le démenti le plus éclatant.

Cette histoire aura donc le mérite d'une réfutation.

Devant un fait, le sophisme tombe et ne se relève plus.

Il y a trente ans environ, nos provinces du centre étaient parcourues par une famille d'artistes, assez nombreuse, qui exploitait le théâtre des petites localités.

Le directeur de cette troupe nomade s'appelait Jean-Baptiste Cizos.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, fort actif et rempli d'intelligence. Il jouait les premiers rôles avec Sophie-Juliette Garcin, sa femme, douée comme lui de qualités d'autant plus recommandables qu'elles sont rarement l'apanage des comédiens de province.

Deux sœurs de madame Cizos [1], avec leurs maris, et de vieux parents, qui se rendaient utiles autant que leur âge pouvait le permettre, composaient le reste de la troupe.

Thomas Cizos, père de Jean-Baptiste, avait résilié son pouvoir de directeur entre les mains de son fils.

A l'âge de soixante-quatre ans, il jouait encore les pères nobles.

Jamais, dans les villes où elle séjournait, la troupe ne causait le moindre scandale. Chacun de ses membres se distinguait par les mœurs les plus régulières et par des allures tout à fait en dehors du cabotinage.

[1] L'une se nommait Joséphine et l'autre Adèle. Joséphine était d'une beauté remarquable.

On voyait une famille rangée, aux habitudes simples et modestes; un personnel ayant de la tenue, de la distinction, de la décence; des comédiens dont la probité réglait scrupuleusement la conduite, et qui ne laissaient jamais à leur auberge l'ombre d'une dette.

De temps immémorial, pareille chose n'avait eu lieu.

Cela tenait du miracle, et les sympathies gagnées à la ville se traduisaient au théâtre en excellentes recettes.

Les Cizos et les Garcin n'étaient pas seulement des gens probes et de mœurs irréprochables; c'étaient de véritables artistes. Juliette chantait avec beaucoup de méthode, et son mari la secondait par une superbe voix de ténor. Celui-ci, dans

les moments de loisir que lui laissait l'administration de la troupe, s'occupait de peinture, et reproduisait les plus beaux sites des pays où l'on se trouvait.

A la fin d'octobre 1824, tous nos acteurs nomades arrivèrent, un jour, dans la petite ville d'Étampes.

Ils étaient attendus avec beaucoup d'impatience, et la salle du *Coq-en-pâte* se trouvait prête à les recevoir. On appelait ainsi une grange assez vaste, que les amateurs de la ville avaient fait décorer à leurs frais, pour se donner de temps à autre la joie du spectacle.

Précédés de leur excellente réputation, nos comédiens furent accueillis à ravir.

La municipalité d'Étampes avait reçu

de la municipalité de Chartres [1] des lettres contenant leur éloge, et, le soir même de l'arrivée de la troupe, les amateurs du *Coq-en-pâte* voulaient une représentation.

Mais Jean-Baptiste demanda grâce pour sa jeune femme enceinte, que le voyage avait accablée de fatigue.

Or, le lendemain matin, s'étant levé de bonne heure, afin d'aller dessiner la tour de Guinette, seul vestige de l'antique forteresse, dont Henri IV a démoli les remparts, notre directeur vit accourir son beau-père, Benoît Garcin, vieillard de cinquante-sept ans, qui, les jours de représentation, dirigeait l'orchestre.

[1] Cette ville était le point central de l'administration dramatique de Jean-Baptiste Cizos.

Au premier mot que celui-ci prononça, Jean-Baptiste replia son portefeuille et rentra bien vite à son hôtel.

Madame Cizos venait d'être prise des douleurs de l'enfantement.

Une heure après, elle accoucha d'une fille que l'on baptisa, le jour même, sous le nom de Rose-Marie.

C'est l'héroïne de ce petit livre [1].

[1] Tous les biographes ont fait naître Rose en 1825. Ils étaient mal renseignés. En voici la preuve :

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL D'ÉTAMPES.

Du mercredi 27 octobre 1824, trois heures de relevée.—Acte de naissance de Rose-Marie Cizos, du sexe féminin, née ce jour à huit heures du matin, chez ses père et mère; fille en légitime mariage de Jean-Baptiste Cizos, artiste dramatique, âgé de vingt-deux ans — et de dame Sophie-Juliette Garcin, son épouse, âgée de vingt-deux ans, domiciliés à Chartres (Eure-et-Loir), de présent à Étampes, chez le sieur Hoyau, carrefour du Pont-Doré, n° 1. Les témoins ont

Nous saurons plus tard comment Rose-Marie Cizos est devenue Rose Chéri.

Sa mère la nourrit elle-même, ainsi que deux autres enfants qu'elle eut par la suite.

L'un de ces enfants est une fille, et l'autre un garçon [1]. Jamais elle ne con-

été les sieurs Thomas Cizos, artiste dramatique, âgé de soixante-quatre ans, grand-père paternel de l'enfant, et Jean-Joseph Benoît Garcin, artiste musicien, âgé de cinquante-sept ans, grand-père maternel de l'enfant, domiciliés en ladite ville de Chartres. — Sur la présentation de l'enfant et sur déclaration du père d'icelui, qui a, ainsi que les témoins, signé avec nous, maire, après lecture faite. — Signé : de Tullières, maire.

[1] Anna Chéri, gracieuse et piquante actrice, treuve moyen de se faire applaudir au Gymnase à côté de sa sœur. Quant à Victor Chéri, c'est un de nos jeunes virtuoses qui donnent le plus d'espérances. Il vient d'être admis à concourir au Conservatoire pour le prix de composition musicale.

sentit à les éloigner d'elle, même pour une heure, ce qui rend parfaitement invraisemblable une histoire éditée par le *Figaro.*

Ce journal, très-spirituel toujours, ne se pique pas d'une exactitude entière.

Il accepte les anecdotes qu'on lui raconte et les brode à tout hasard, sous prétexte de biographie, — car les biographies pleuvent, lecteur, vous ne l'ignorez pas.

Nous sommes un peu cause de l'averse.

Le *Figaro* ne se trompe pas, en disant que Sophie-Juliette emportait avec elle au théâtre la petite Rose, et la déposait dans un coin pendant les répétitions. Seulement il affirme à tort que madame Cizos, un jour de départ pré-

cipité pour une ville voisine, oublia le berceau de Rose au fond des coulisses.

Partir sans sa fille, et aviser, à une lieue de là, qu'elle n'était point dans la voiture, allons donc! Pour affirmer de semblables choses, le *Figaro* n'a jamais interrogé le cœur d'une mère.

Toutes les femmes déclarent le fait invraisemblable.

Nous avons recueilli nos renseignements auprès de beaucoup de personnes qui ont connu l'épouse de Jean-Baptiste à cette époque. Elles certifient que, plutôt que d'oublier un de ses enfants, Juliette eût vingt fois manqué son entrée, ce qui, pour une comédienne, est le comble de la négligence et de l'étourderie.

2

Dès l'âge de cinq ans, Rose joua quelques bouts de rôle.

Ses grands yeux bleus rayonnaient d'intelligence. Elle avait une adorable tête blonde, un sourire de chérubin, une taille mignonne, et de petits pieds de sylphide, exercés déjà au pas chorégraphique.

Il était important d'utiliser de bonne heure tous les membres de la famille.

Les sœurs de Juliette avaient elles-mêmes des enfants. Petits garçons et petites filles sautaient du berceau sur le théâtre, chantaient, dansaient, dialoguaient, selon les divers spectacles, et rendaient à leurs parents des services réels.

Tous étaient musiciens de naissance et d'éducation.

Dans les opéras-comiques, on voyait cette troupe enfantine aborder résolûment les chœurs.

Chants de tristesse ou chants de triomphe, hymnes rustiques ou hymnes guerriers, intonations vives ou lentes, rien ne les embarrassait; jamais l'orchestre n'avait à leur adresser le moindre reproche. Ces montagnards et ces montagnardes de sept ou huit ans, ces conspirateurs à peine dégagés de la layette et ces bandits qui sortaient de nourrice avaient du moins l'avantage de n'effrayer personne par leur taille, par leur barbe et par leur voix.

Le public les prenait en affection, et

les bonnes mères de famille, dévorant des yeux ces adorables petits choristes, les applaudissaient à outrance.

On comprend comme ces triomphes amusaient nos jeunes acteurs.

Musique, ballets, marches héroïques le long de la scène constituaient pour eux une récréation. Les pères et mères y trouvaient l'avantage d'exercer au théâtre et jusqu'au bord de la rampe une surveillance directe sur leur progéniture.

Le lendemain, nos artistes de la veille allaient passer la journée à l'école.

Ceux qui avaient atteint l'âge de dix ans étaient envoyés à la meilleure pension de l'endroit.

Ils changeaient de maîtres aussi sou-

vent que les parents changeaient de public; mais, habitués à cette éducation voyageuse, ils n'en faisaient pas moins des progrès sensibles.

On enseignait aux filles, outre la grammaire, l'arithmétique, la géographie et l'histoire, tout ce que doit apprendre une petite bourgeoise bien élevée, c'est-à-dire les travaux d'aiguille et la tenue d'une maison.

Sophie-Juliette se chargeait elle-même de cette partie de l'enseignement.

Elle savait mieux que personne combien l'ordre est nécessaire pour vivre d'une manière décente, lorsqu'on n'a pour budget que les recettes éventuelles d'un théâtre de province.

Monsieur et madame Cizos rêvaient

pour cette jeune famille une position plus élevée que la leur dans la hiérarchie artistique ; ils désiraient ne pas la voir assujettie aux fatigues et aux dégoûts du comédien nomade, pour lequel la compensation de la gloire n'existe même pas.

Prévoyant le cas où leurs enfants n'arriveraient à être que des acteurs médiocres, on les préparait d'avance à l'exercice d'une autre profession.

Rose, par exemple, eût été maîtresse de musique, si elle ne fût pas devenue une comédienne célèbre.

Son grand-père, excellent musicien. lui apprit le piano.

Quelquefois il arrivait que l'honnête famille, dans les chefs-lieux d'arrondisse-

ment où on la priait de donner des représentations, ne trouvait pas un théâtre digne de son habileté. Souvent même il n'y avait point de salle de spectacle.

Il fallait alors en improviser une.

En Bretagne, par exemple, nos comédiens jouèrent plus d'une fois les *Enfants d'Édouard* dans une grange décorée de feuillage.

A Guingamp, le drame de Casimir Delavigne eut l'honneur d'être représenté sur un billard, qu'on avait choisi pour former la scène. Des châssis de paravent, le long desquels on colla du papier peint, servirent de décors, et le public ne s'en attendrit pas moins jusqu'aux larmes sur la triste fin des héritiers du

sceptre, assassinés par le farouche Tyrrel.

Du reste, la troupe avait des spectacles pour tous les goûts.

Après les *Enfants d'Édouard*, on jouait le *Petit Poucet*, comédie puérile et honnête, où la jeune bande faisait merveille.

Victor, le moins grand de ces acteurs pygmées, conduisait au bois ses six frères.

Il faut le dire, ce bois était représenté par le même décor complaisant, qui figurait tout à l'heure un palais ou un cachot; mais l'absence d'illusions se compensait toujours par la bonne volonté du public.

Fières de porter culotte, Rose et

Anna, les aînées, jouaient nécessairement leur rôle dans la pièce.

Elles représentaient deux des fils du bûcheron, et coupaient du bois avec une ardeur extrême, en chantant ce joli couplet, dont le vaudevilliste avait orné son œuvre :

> Pan, pan, allons courage !
> Pan, pan, allons bon train.
> Pan, pan, plus j' f'rons d'ouvrage,
> Pan, pan, plus j'aurons de gain.

On était obligé de mettre le holà, sans quoi, nos intrépides faiseurs de fagots eussent éventré les coulisses en papier peint, et coupé les châssis à coups de serpe.

Dans les *Enfants d'Édouard*, Jean-Baptiste Cizos jouait Glocester, Sophie-

Juliette, la reine; Rose et Anna, les jeunes princes.

Nos deux sœurs étaient charmantes.

Leur lit de mort, avant le baisser de la toile, était régulièrement couvert de bouquets et de couronnes, jetés de tous les coins de la salle par d'enthousiastes spectateurs.

Dès que Victor eut dix ans, il figura lui-même dans la pièce.

On le voyait arriver au dénouement pour étouffer les rejetons royaux. Le visage enveloppé d'une barbe monstre, ce terrible assassin accomplissait sa tâche avec beaucoup de sang-froid.

Tous les opéras sans spectacle, comme *le Bouffe et le Tailleur*, par exemple, *le*

*Chalet* et quelques autres, étaient pour la troupe une véritable bonne fortune.

On en jouait deux dans une soirée.

*Le Chalet* notamment revenait sept à huit fois sur l'affiche dans la même ville, et Jean-Baptiste Cizos chantait fort bien le rôle du sergent.

Eu égard au manque de personnel, il fallait supprimer les soldats qui accompagnent ce sous-officier ; mais la musique, pour cela, ne subissait aucune coupure. On voyait arriver Rose, habillée en tambour, et conduisant d'un air martial quatre sapeurs-pompiers de la localité. Notre héroïne chantait, en s'accompagnant d'un roulement sonore :

Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà, voilà, voilà le refrain du bivouac!

Elle remplaçait ainsi le chœur et donnait la réplique à son père, jusqu'au moment où Victor arrivait lui-même entonner la fameuse annonce :

Le dîner vous attend!

Comme la taille du petit artiste dramatique ne permettait pas de l'habiller en tambour, on l'affublait d'un costume de marmiton. Dès l'âge de six ans, il débuta dans ce magnifique rôle. Il était à peu près aussi haut que la botte de son père, et ce gâte-sauce, bien débarbouillé, n'obtenait pas un médiocre succès.

Tout en admettant le principe qu'il est avec la mise en scène des accommodements, la troupe des Cizos ne tombait jamais dans le grotesque des représentations foraines.

Elle restait fidèle aux doctrines de l'art et observait autant que possible les convenances théâtrales, en tournant les obstacles, en utilisant tout.

Chacun sentait la nécessité de bien faire.

Rose, premier sujet de la troupe, devait déployer surtout les talents les plus variés. Il fallait qu'elle pût à la fois jouer une scène de comédie, de drame ou de vaudeville, exécuter une sonate de piano ou un rafla de tambour, tirer l'épée dans *l'Élève de Saumur* ou danser le boléro dans le premier acte de *la Muette*. Elle remplissait à elle seule, dans cet opéra, une besogne qui ne s'accomplit pas à Paris à moins de six premiers danseurs et danseuses et tout un corps de ballet.

Du reste, le public y mettait la plus affectueuse indulgence.

Il était, en quelque sorte, de la famille.

Parfois, le dimanche, au moment où l'affiche venait d'être collée aux murs, le ciel prenait tout à coup une sérénité fort inquiétante pour la recette du soir, et la ville tout entière émigrait aux champs.

Les habitués passaient devant le théâtre et voyaient le directeur préparer tout pour le service, en regardant le soleil d'un air médiocrement satisfait.

— Quoi! monsieur Cizos, disaient-ils, est-ce que vous allez donner une représentation aujourd'hui?

— Parbleu! répondait le père de Rose, il le faut; c'est affiché.

— Mais vous n'aurez pas une âme.

— Je le vois bien, soupirait le directeur, puisque vous partez tous.

— Nous avons fermé boutique. Bah! faites de même.

— Et l'affiche?

— On la déchire. Venez dîner avec nous à la campagne.

— Mais...

— Voyons, point de cérémonies. Amenez tout le monde, et n'oubliez pas Rose et Anna. Si vous nous suivez ce soir, demain nous viendrons chez vous.

L'affaire s'arrangeait sans plus de dif-

ficultés, et, le lendemain, la salle était pleine.

Cette affection du public pour la troupe ne se démentait en aucune circonstance. Un jour, dans nous ne savons plus quelle pièce où elle jouait avec sa mère, Anna s'aperçut tardivement qu'elle avait oublié un accessoire [1].

Impossible de retourner sur ses pas ; elle était en scène.

— Qu'as-tu donc? lui dit, à voix basse, madame Cizos.

— Mon Dieu ! je n'ai pas songé à

[1] On nomme ainsi certains objets indispensables à la représentation, tels que bourse, cassette, encrier, lettre, etc. Un de ces objets oubliés peut rendre ridicule la scène la plus pathétique, et soulever des orages dans la salle la mieux disposée.

prendre la lettre, murmure sur le même ton la jeune fille tremblante.

Son rôle exigeait qu'elle donnât, une minute plus tard, un message écrit.

— Ah! malheureuse! dit Sophie-Juliette, qui tressaille et se trouble visiblement; nous sommes perdues!

La jeune actrice devient pâle; son cœur se gonfle. Dans l'intervalle, Rose arrive. Elle demeure interdite en voyant l'embarras de sa mère et de sa sœur.

— Anna qui a oublié sa lettre! lui dit madame Cizos à l'oreille, entre deux répliques, et sur le ton du désespoir.

Rose tressaille à son tour.

Elle hésite, balbutie, tronque le dialogue. Sa voix, dans un rôle joyeux, est pleine de larmes, ce qui semble as-

sez bizarre aux spectateurs. Ils cherchent à deviner le motif de cette émotion singulière.

Tout à coup le moment vient de donner la lettre, et chacun reste coi.

Anna fond en larmes.

De son pupitre, au-dessous de la rampe, le père Garcin demande, le moins haut qu'il peut :

— Mais qu'as-tu donc, ma fille?

Rose s'approche toute frémissante, et dit :

— Elle a oublié sa lettre.

— Ah ! miséricorde ! s'écrie le chef d'orchestre, laissant tomber son archet

— Voyons, voyons, que leur arrive-t-il à ces pauvres petites? Cela n'est pas naturel, disent les bons spectateurs.

Ils reprennent, en s'adressant au grand-père :

— Qu'y a-t-il, monsieur Garcin? est-ce que les enfants sont malades?

— Anna pleure, dit un autre, pourquoi donc?

— Si elle souffre, il faut arrêter, observe un troisième. Qu'elle se repose.

— Certainement! certainement! crie toute la salle, qu'elle se repose.

— Non, messieurs, elle n'est pas malade, dit le père Garcin suffoqué. Puis, il ajoute avec accablement :

— Elle a oublié sa lettre!

— Bon! ce n'est que cela? Mon Dieu, qu'elle aille la chercher, rien n'est plus simple. Nous recommencerons.

Anna courut prendre l'accessoire dans les coulisses, et l'on recommença.

Cette anecdote est d'une authenticité parfaite. Quand le *Figaro* voudra, nous lui indiquerons la manière de s'en procurer d'aussi curieuses. Les habitants de Chartres, d'Étampes, d'Issoudun, d'Aubusson, de Guéret, d'Issoire et de beaucoup d'autres villes, où les Cizos ont donné des représentations, peuvent lui en fournir une quantité du même genre.

On aimait cette famille d'artistes consciencieux ; on recevait, dans les cercles les plus réservés, ces comédiens honnêtes, et l'on ne trouvait pas que le talent, chez eux, souffrît en aucune sorte des mœurs pures et de la vie décente.

Gardien vigilant de l'honneur de sa

filles, M. Cizos n'accorda jamais à un étranger l'abord des coulisses de son théâtre.

Non-seulement Rose et Anna se trouvèrent garanties de toute atteinte fâcheuse dans leur innocence ; mais, — bonheur plus rare pour des femmes jetées sur la scène, — on ne les a soupçonnées en aucun temps d'une faiblesse.

A l'époque de ses débuts au Gymnase, Rose fut en butte aux poursuites d'un jeune homme de haute naissance, maître de sa fortune, et dont la passion chercha, deux mois durant, à vaincre les obstacles que lui opposait une vertu inflexible.

Tous les soirs, il était dans une avant-scène, à couver la jeune actrice de ses

regards brûlants. Il lui jetait des fleurs et des lettres.

Rose donnait tout à sa mère, et ne lisait rien.

Dans une de ces missives, madame Cizos trouva un coupon de rente sur l'État, dernier et puissant moyen que ces messieurs emploient pour vaincre les scrupules trop obstinés.

Sophie-Juliette et son mari coururent chez le père du jeune homme, auquel ils restituèrent le pli séducteur, tout en le conjurant avec larmes de faire cesser des manœuvres qui, pour être sans péril, n'en étaient pas moins outrageantes.

Le duc (c'était un duc) sonna ses gens et leur ordonna d'appeler son fils.

Celui-ci ne tarda pas à paraître.

— Voyez, monsieur, voyez quelle honnête famille vous avez offensée! dit le vieillard, lui rendant le coupon de rente, et lui faisant voir le père et la mère de Rose qui pleuraient encore.

On feuillettera longtemps les annales des coulisses, avant d'y trouver un fait semblable.

Mais revenons à la troupe nomade, avec laquelle nous sommes obligé quelque temps encore de rester en province.

Les Cizos et les Garcin, grâce à leur vie exemplaire, étaient reçus, nous l'avons dit, dans les maisons les plus distinguées. On les fêtait comme de vieux amis toutes les fois qu'ils reparaissaient dans une ville.

Ainsi, à Chartres, où ils avaient sé-

journé longtemps, et où chacun avait pu voir grandir la petite famille, on apprend, un jour, leur passage.

La ville tout entière s'émeut; on se précipite à leur rencontre.

Malgré les protestations de nos voyageurs, attendus à Dreux, les chevaux dételés prennent le chemin de l'écurie, et les voitures entrent de force sous la remise. Puis on entoure les comédiens, on les caresse, on se félicite de les retrouver en joie et santé. Vingt maisons bourgeoises se disputent l'honneur de les avoir pour hôtes.

Ils furent obligés de céder aux sympathies chartraines et de donner une représentation, où jouèrent les seuls membres de la famille.

Jamais on ne vit pareille affluence de spectateurs. L'enthousiasme était au comble, et les bravos allèrent jusqu'au délire.

Partout l'honnête troupe jouissait de la même estime et recevait le même accueil.

Économe de l'association, madame Cizos administrait les finances avec une sagesse merveilleuse, et la société, chaque jour, devenait plus prospère.

Rose, à quatorze ans, était une actrice fort distinguée, jouant déjà les rôles de la plus haute importance.

Toutes les créations de mademoiselle Plessy, cette charmante actrice, qui n'avait pas encore été désapprendre chez les Cosaques sa gentillesse et ses grâces

naïves, étaient reproduites ou, pour mieux dire, devinées par la jeune Cizos avec un instinct merveilleux et un incontestable talent.

Les triomphes à la rampe n'avaient point suspendu ses études musicales.

Elle se montrait sur le piano d'une très-jolie force, et Zimmermann, dont elle a voulu, depuis, prendre les leçons, l'a citée plus d'une fois comme sa meilleure élève.

Aussi Rose affectionne-t-elle beaucoup les pièces où elle peut donner un échantillon de son talent de musicienne. Ses doigts agiles courent sur le clavier et en tirent de savants accords.

Elle était adorée du public de province.

Outre les villes que nous avons nommées, et où elle reçut de flatteuses ovations, elle en visita beaucoup d'autres, et conquit des applaudissements à Moulins, à Bourges, à Nevers, à Clermont-Ferrand, à Poitiers, au Puy, à Limoges, à Lorient et à Bayonne.

La troupe, en quittant cette dernière ville, se rendit à Périgueux.

Il y avait là, comme chef de l'administration départementale, un illustre viveur, qui passera nécessairement un jour à la postérité sous le titre de l'*Homme au lampion*.

M. Romieu, devenu grave magistrat, renonçait au culte de Bacchus et aux doux exercices d'Amathonte. Néanmoins il était rare que la vue d'un gentil minois

ne fit pas tressaillir les fibres de ce vieux pécheur.

Assis dans sa loge, au théâtre, avec trois ou quatre conseillers de préfecture et son secrétaire, il admira les grâces naïves de Rose, l'aimable pétulance de sa sœur; puis réunissant nos jeunes actrices dans une même admiration et dans un même calembour, il s'écria :

— Quelle jolie paire de Cizos!

Le mot courut à Périgueux. On félicita le préfet de la Dordogne de sa finesse d'esprit.

Mais, dans les coulisses, le directeur et sa femme ne furent que très-médiocrement flattés de voir leur nom de famille prêter ainsi au coq-à-l'âne. On décida que le nom de *Cizos* disparaîtrait de

l'affiche et serait remplacé par celui de *Chéri*, que Juliette et ses filles donnaient dans l'intimité, à leur mari et à leur père.

Il était écrit que Périgueux serait la dernière ville de province où Rose ferait admirer son mérite de comédienne.

Un soir, entre deux actes de la *Grâce de Dieu*[1], notre héroïne voit entrer dans sa loge une inconnue, qui lui saisit les mains et lui adresse toutes sortes de félicitations.

— A qui ai-je l'honneur de parler, madame? demande Rose surprise.

[1] Elle jouait le rôle de Marie avec un grand succès de larmes.

— Je me nomme Loïsa Pujet, répond la visiteuse, en souriant.

— Oh ! que je vous embrasse ! dit la jeune actrice avec effusion. C'est une de vos mélodies qui a inspiré les auteurs de la pièce, et je vous dois un de mes plus beaux succès. Je chante l'*Ave Maria*, madame : je sais par cœur toutes vos romances !

Elles échangèrent les plus affectueuses caresses et devinrent amies intimes, à dater de ce jour.

Loïsa Pujet faisait alors applaudir en province ce génie musical d'une si incomparable souplesse, dont Paris avait eu la primeur, et qui, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, touche le sen-

timent, comme un clavier, pour en tirer les notes les plus attendrissantes.

Rose fut au comble de la joie de pouvoir exécuter un morceau de piano, dans un concert donné à Périgueux par sa nouvelle amie.

— Vous avez beaucoup de talent, ma chère, lui dit Loïsa. C'est vraiment un meurtre de vous laisser en province.

— Hélas! dit Jean-Baptiste, notre plus grand désir est d'aller à Paris. Anna devient grande elle-même, et Victor est déjà bon musicien. Mais nous n'avons point de protections.

— Je vous en trouverai, dit Loïsa.

Dès le soir même, notre directeur reçut une lettre, portant le timbre de la préfecture et signée Romieu.

Jean-Baptiste Cizos sentit un frisson lui courir dans les veines, car, la veille, apprenant que le préfet au calembour possédait une clé de communication, pour ouvrir le passage privilégié, menant de l'intérieur du théâtre aux coulisses, il avait eu hâte de changer la serrure, afin de préserver ses filles des agaceries administratives.

Ce fut donc en tremblant qu'il se rendit chez le préfet.

— Monsieur Cizos, lui dit Romieu, vous êtes un honnête homme et un bon père. Vous m'avez dépossédé d'un droit que je pourrais facilement reconquérir ; mais j'y renonce tant que vous serez à Périgueux. Est-il vrai que vous ayez

l'intention de solliciter à Paris un engagement pour vos filles?

— Oui, monsieur le préfet, répondit Jean-Baptiste, encore ému, et saluant jusqu'à terre.

— Eh bien, voici une lettre pour Bayard. Je le connais beaucoup, c'est mon ancien collaborateur... Oui, monsieur Cizos, j'ai fait des vaudevilles! Bayard protégera vos enfants, et tout ira bien.

— Ah! monsieur, dit l'heureux père, que de reconnaissance je vous dois!

— N'en parlons pas. Gardez vos remerciments pour mademoiselle Loïsa Puget, qui m'a recommandé, ce matin, votre famille avec beaucoup de chaleur.

Bonsoir... et tranquillisez-vous sur l'entrée des coulisses.

Après cet acte de vertu, que n'eût pas désavoué Scipion l'Africain, Romieu congédia Cizos père.

Il faut convenir que les viveurs ont parfois du bon.

Loïsa Puget quitta Périgueux pour achever sa tournée dans le midi de la France. Rose et la jeune musicienne s'embrassèrent avec tendresse, jurant de se revoir à Paris et de continuer leurs relations amicales. Elles ne savaient pas que la parenté devait, un jour, serrer davantage encore les nœuds de leur attachement, et que l'avenir les rendrait belles-sœurs [1].

[1] Mlle Loïsa Puget devint la femme de M. Gustave Lemoine, frère de M. Lemoine-Montigny.

Munie de la recommandation du préfet de la Dordogne. la troupe nomade brûle ses vaisseaux, dit adieu à la province, et se transporte à Paris sur les ailes de l'espérance et des Messageries royales.

Bayard accueille les nouveaux débarqués.

Il écoute avec une grande bienveillance notre ex-directeur, qui lui parle des succès énormes de Rose dans les départements. Jean-Baptiste lui fait voir tout un coffre rempli d'articles élogieux, dus à l'admiration des feuilles provinciales. Cela n'éblouit pas extraordinairement le vaudevilliste, et la lettre du préfet de Périgueux lui semble de nature à opérer sur l'administration des

théâtres de Paris un effet plus certain que les articles du coffre.

Cette lettre, il l'expédie, sans plus de retard, à M. Poirson, directeur du Gymnase.

Moins de quinze jours après, le 30 mai 1842, Rose est admise à débuter dans *Estelle*, ou *le Père et la Fille* [1], de M. Scribe.

La recommandation avait été, comme on le voit, toute-puissante.

Mais il est rare que la fortune se laisse enlever du premier coup ses faveurs.

Timide, modeste, assez pauvrement

[1] Le rôle qu'on lui donna avait été créé par madame Volnys.

vêtue, Rose ne produisit aucun enthousiasme sur le parterre. Deux artistes en vogue, mademoiselle Nathalie et madame Volnys, aimées des spectateurs du Gymnase, leur imposaient alors un goût exceptionnel. Au théâtre, on ne l'ignore pas, le succès ne relève jamais de lois fixes. L'engouement et la mode y établissent presque toujours leur empire. Bien que douée d'une intelligence véritable et d'une grande pureté de diction, Rose ne fut pas appréciée à sa valeur. On eût voulu sans doute plus de brillant et moins de solide.

Le nom de la débutante disparut de l'affiche, après y avoir seulement figuré deux fois.

Elle était remerciée.

Bizarre caprice du destin! Celle qui devait être, un jour, l'étoile du Gymnase, l'artiste délicieuse qui devait y moissonner tant de gloire, y entendre tant de bravos, ne fut pas même jugée digne d'y tenir le dernier emploi [1].

Ce coup fut terrible pour l'honnête famille.

Tant d'espérances avaient été conçues depuis deux jours, tant de projets avaient été formés! Cependant on ne se rebuta point. M. Bayard, témoin des débuts de Rose, lui reconnut beaucoup de mérite. Il croyait sérieusement à son

1. Nos lecteurs se souviennent que Rachel eut le même sort dans ses débuts au Gymnase, — et cela sous la même administration.

avenir, et il s'occupa de la faire entrer à la Comédie-Française.

Rose fut entendue par Samson.

L'expérience du doyen des sociétaires et sa finesse de jugement ne lui permirent pas de méconnaître les qualités de la jeune fille; mais il déclara qu'un an ou dix-huit mois d'études lui étaient encore indispensables pour aborder la scène de Molière.

Ce long noviciat devenait impossible. Les dernières ressources de la famille se trouvaient épuisées.

D'ailleurs l'arrêt semblait dur à notre jeune actrice.

La province, aussi bon juge parfois que la capitale, avait applaudi Rose

dans *Une Chaîne*, dans *la Grâce de Dieu*, dans *la Grand'Mère*, et dans les principaux rôles de la comédie et du vaudeville. Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir obtenu tant de succès pour être envoyée, comme la première venue, sur les bancs du Conservatoire.

M. Altaroche, un des trois hommes d'État du *Charivari*, garçon très-serviable et plein de cœur, avait connu la famille Cizos en Auvergne.

Il offrit au père de Rose sa recommandation pour le Vaudeville, que M. Trubert, un marchand de rubans, administrait alors.

Celui-ci mesurait tout à son aune, apportant au théâtre une intelligence

raccornie par l'étroit horizon d'une arrière-boutique. Il n'accorda pas même une audition, et se boucha les oreilles pour ne plus entendre les instances d'Altaroche.

Nos pauvres artistes jouaient de malheur.

M. Roqueplan, pacha des Variétés, n'eut pas plus de finesse dans le flair, et laissa l'actrice de talent frapper en vain aux portes de son théâtre.

Il est évident pour nous que l'honnêteté persistante des Cizos était la raison péremptoire de tous ces refus.

Que devenir? On n'avait plus de ressource que dans l'administration dramatique de la banlieue, alors confiée aux

frères Séveste. Tout avait été sacrifié au voyage de Paris. C'était donc à Paris qu'il fallait trouver le pain quotidien. Les finances à sec ne permettaient plus de regagner la province. On essaya d'obtenir pour Rose et pour sa sœur la permission de jouer sur les théâtres de Montmartre, de Batignolles, de Belleville ou de Mont-Parnasse; mais une chance funeste déjouait les combinaisons et réduisait à néant chaque tentative.

Victor, qui avait tous les droits possibles pour entrer au Conservatoire, ne trouva pas même une place dans le dernier des orchestres.

A cette époque, la triste Rose allait quelquefois confier ses chagrins à Jenny

Vertpré, devenue madame Carmouche.

— Ma chère, lui disait celle-ci, vous luttez contre un mur d'airain. Les sultanes favorites vous repousseront toujours.

Et comme Rose ne comprenait pas, elle ajoutait :

— Si vous entriez au Gymnase, croyez-vous que cela ferait l'affaire de mademoiselle Vallée ?

Rose comprenait bien moins encore.

— Au moins, disait-elle, on pourrait me permettre de lui servir de doublure.

— Pauvre enfant! s'écriait madame Carmouche, est-elle candide !

Le Gymnase avait été constamment le rêve de la jeune fille. Elle en connais-

sait tout le répertoire et ne pouvait se consoler d'en être exclue. Toutes les fois qu'il lui arrivait de passer devant ce théâtre, elle fondait en larmes, au milieu du boulevart, et en plein jour.

Ainsi qu'elle, son pauvre père avait le cœur dans la désolation.

Convaincu du talent de Rose et de l'injustice des directeurs, il fit un jour appel à tout son courage, et résolut de tenter un suprême effort, avant de jeter sa fille sur quelque misérable scène, indigne de ses études.

Il courut au Gymnase, et là, bravant toute répugnance, humiliant son orgueil, obéissant à l'amour paternel beaucoup plus qu'à la crainte de la misère, il

tomba suppliant aux pieds de Monval, l'excellent régisseur, que l'autocrate Poirson commettait parfois à sa place pour donner audience.

Entraînée de force au théâtre qui la repoussait, Rose était là, pâle, émue, presque certaine d'une réponse qui allait être la condamnation de son avenir.

Mais Jean-Baptiste trouva dans le désespoir une force d'éloquence si persuasive, une énergie de supplication si touchante, que le bon régisseur, attendri, ne tint pas compte des ordres inflexibles qu'il avait reçus.

Il quitta le père et la fille un instant, rentra dans le cabinet de l'autocrate, devint lui-même l'avocat de notre héroïne, et reparut bientôt, en s'écriant :

— Votre cause est gagnée !

La victoire, hélas ! était bien médiocre.

Engagée pour un an, aux honoraires de soixante-quinze francs par mois, Rose devait jouer ce qu'on nomme en argot de coulisses les *en cas*.

N'importe, elle a le pied sur ces planches où elle désire tant se voir, et commence à étudier en double les rôles des pièces nouvelles. Sûre d'elle-même, sans être présomptueuse, elle se prépare à rendre à l'administration tous les services possibles, en attendant qu'une circonstance favorable vienne la mettre en relief.

Six semaines après, cette circonstance se présenta.

Le Gymnase jouait alors *Une Jeunesse orageuse*, de MM. Charles Desnoyer et Emile Pagès.

Chargée du rôle principal, mademoiselle Nathalie ne le trouvait point à son goût. Par ces mille et un moyens qu'une actrice capricieuse a toujours à sa disposition, elle cherchait à faire disparaître de l'affiche la pièce qui avait le malheur de lui déplaire.

Un soir, elle se trouve subitement indisposée, et n'en informe le théâtre qu'au moment de l'ouverture des bureaux.

Il n'est plus temps de changer le spectacle. Monval se trouve dans un embarras extrême. On va chercher Rose en toute hâte, et le régisseur lui demande :

— Savez-vous le rôle d'*Henriette?*

— Oui, je le sais, répond la jeune fille.

— Habillez-vous alors, et dépêchez-vous de descendre en scène. Vous nous sauverez d'un grand embarras, mon enfant.

Rose n'hésite pas une minute et court passer le costume du rôle.

Cependant la salle trépignait d'impatience. L'heure où devait commencer le spectacle était sonnée depuis longtemps, et l'on n'ignore pas que, dans ce cas, les moins curieux d'entendre la pièce deviennent les plus ardents au tapage.

— La toile! la toile! criait le public.

De tous les régisseurs parisiens, Monval est celui qui pratique le mieux l'annonce aux spectateurs, et qui arrive à

désarmer les plus grandes colères. Nul ne possède un sang-froid aussi admirable, un tact aussi exercé, une promptitude de réplique aussi vive.

Ce jour-là, toutefois, il n'était pas très-sûr d'apaiser l'orage et de faire accepter la substitution.

— La toile! la toile! continuait de crier le parterre avec des trépignements furieux.

Sur un signe de Monval, les machinistes lèvent le rideau ; puis notre régisseur, en habit noir, s'avance gravement au bord de la rampe et salue trois fois le public, comme c'est l'usage.

— L'administration, messieurs, dit-il, a le regret de vous apprendre que ma-

demoiselle Nathalie se trouve gravement indisposée.

— Bah !

— Quelle plaisanterie!

— On connaît ce genre d'indispositions !

— Tout à l'heure je l'ai rencontrée en calèche découverte ! s'exclame un gros homme, debout au milieu du parterre.

A ces mots la tempête redouble.

— J'ai l'honneur de vous affirmer, dit Monval, s'adressant à celui qui jetait en avant cette assertion, que vous avez été le jouet d'une ressemblance trompeuse.

— Nathalie !... qu'elle vienne !... nous voulons Nathalie !

— Il me semble, reprend le régisseur,

qu'on peut croire l'administration, lorsqu'elle assure par ma bouche que mademoiselle Nathalie est malade.

— Allons donc! elle se porte mieux que vous!

— Et mieux que nous!

— Du reste, la pièce se jouera, messieurs. Une jeune débutante sait le rôle.

— Nous la sifflerons votre débutante, s'écrient plusieurs énergumènes.

— Si elle le mérite, dit Monval, rien de plus juste; mais si elle remplit dignement sa tâche, comme je l'espère, vous êtes trop galants, messieurs, pour lui refuser vos bravos.

Cette adroite repartie calme tout à coup le public. De nombreux battements

de mains accompagnent le régisseur, qui se retire.

Mais Rose vient d'entendre tous les cris du parterre.

La malheureuse enfant est glacée de crainte, et, lorsqu'elle parait en scène, elle n'ose pas lever les yeux.

Assise au fond du théâtre, elle semble clouée à son siége ; l'émotion fait trembler sa voix ; des larmes roulent sous sa paupière.

Ce trouble même et cette épouvante sont un coup de fortune.

Au début de son rôle, Henriette doit être émue. Les spectateurs trouvent tout d'abord que le jeu de l'actrice offre un grand cachet de naturel, et les der-

niers symptômes de mécontentement disparaissent.

On écoute Rose ; on remarque sa douce voix, son maintien sage, la distinction de sa personne. Quelques vieux habitués de l'orchestre font observer qu'elle possède une main très-fine, un bras charmant, et de fort beaux yeux, qui commencent à se lever sur ce public terrible, en ayant l'air de lui demander grâce.

Bref un murmure d'approbation court dans la salle, et bientôt des applaudissements se font entendre.

Excitée par ce bon accueil, Rose s'anime et déploie ses moyens. On admire sa voix fraîche et sonore, sa diction pure,

la grâce exquise de ses manières. Tout à fait rendue à elle-même par la bienveillance de la salle, elle tire de certains mots et de certaines situations des effets complétement inattendus. L'actrice de talent se révèle. Un enthousiasme unanime éclate, et, quand le rideau tombe sur la dernière scène, les spectateurs se livrent à un tapage aussi complet que celui qui a précédé l'annonce de Monval.

Mais ce n'est plus, cette fois, Nathalie qu'on réclame.

— Henriette ! Henriette !

— La débutante !

— Son nom ! dites-nous son nom !

— Vite, chère enfant, dit le régisseur derrière la toile : comment vous appelez-vous?

— Rose Cizos.

— Cizos! ce n'est pas un nom. Je n'annoncerai jamais Cizos. Trouvons autre chose, et dépêchons-nous! On casse les banquettes.

— Mon père, en province, se faisait appeler Chéri.

— A la bonne heure!... j'aime mieux cela... superbe! superbe!

Et Monval court jeter au public ce nom gracieux de Rose Chéri, que tant de succès ont rendu célèbre, et que, depuis lors, nous entendons proclamer chaque soir au milieu des bravos [1].

[1] On a dit (nous ne le croyons pas) que M. Laya, malgré le succès éclatant obtenu par la jeune actrice, lui avait fait, à quelque temps de là, l'injure de vouloir lui retirer un rôle. Ceci aurait eu lieu pour la pièce intitulée *le Premier Chapitre*. Quoi qu'il en soit

Comme si le destin eût regretté d'avoir aplani la route à notre héroïne, un incident imprévu menaça d'interrompre le cours de ses triomphes.

Juste au moment où elle devenait l'actrice aimée du Gymnase, et où les auteurs, émerveillés de la souplesse de son talent, se hâtaient de lui composer des rôles, Poirson l'autocrate, fatiguant tout à coup les sociétés dramatiques par ses abus de pouvoir, arrive bel et bien à faire mettre son théâtre en interdit et à priver

de la vérité de ce fait ou de son inexactitude, M. Laya, dans cette comédie-vaudeville, obtint, grâce au jeu de Rose, un succès brillant. Ses préventions injustes, si elles ont existé, ne tardèrent pas à disparaître, et plus tard, après la levée de l'interdit qui pesait sur le Gymnase, il composa, tout exprès pour Rose Chéri, les trois actes d'*Emma*.

le répertoire de ses ressources les plus précieuses.

Ceci devenait pour Rose une véritable catastrophe.

Victime des fautes de son directeur, elle vit sa renommée, sinon décroître, du moins rester stationnaire, pendant dix-huit mois[1]. Une main stupide lui nouait les ailes et retenait son essor.

Un tel état de choses ne pouvait durer.

[1] Deux auteurs, l'un découvert par M. Poirson, l'autre qui continua de travailler pour le théâtre en dépit de l'interdit, MM. Jules de Prémaray et Fournier, furent les seuls qui apportèrent à l'actrice quelques rôles passables. Elle joua *Céline*, — *le Prix de vertu*, — *le Mariage de Scarron*, — *la Marquise de Rantzau*, —et *Georges et Thérèse*. Dans cette dernière pièce, Anna, engagée au Gymnase après le succès de son aînée, jouait avec elle, en travesti, le rôle de Georges.

Poirson disparut sous les ruines de son aveugle despotisme, et M. Montigny, vers le milieu du mois de juin 1844, prit les rênes de la direction, qu'il tient encore à l'heure où nous écrivons ce petit livre.

Sans contredit, en fait d'administration théâtrale, c'est l'homme le plus intelligent de Paris et le plus honorable.

Activement secondé par Édouard Lemoine, son frère[1], dont le tact et la sûreté de jugement sont connus, il a traversé la période révolutionnaire, si fatale aux théâtres, sans voir sombrer sa barque.

. Grâce à d'incroyables efforts de per-

[1] Ancien rédacteur en chef de la *Patrie*.

sévérance et de courage, M. Montigny recueille aujourd'hui pleine moisson.

Sa troupe, composée d'acteurs qu'il a formés lui-même, nous donne, depuis quelque temps, un fort grand nombre de jolies pièces, et joue avec le plus magnifique ensemble.

La chute de M. Poirson fut le signal de la levée de l'interdit.

Nous voyons, dès cette époque, Scribe, Bayard, Mélesville, tous les auteurs favoris du boulevard Bonne-Nouvelle, amener avec eux l'ancien répertoire, et la foule peut applaudir enfin Rose Chéri dans des créations dignes de son talent. *Emma,* — *Rébecca,* — *Madame de Cérigny,* — *la Belle et la Bête,* — *un Changement de main,* — *Geneviève* — et *Cla-*

*risse Harlowe* rappellent les plus beaux jours du Gymnase.

Voyant la jeune actrice grandir en renommée, les autres théâtres veulent en faire la conquête.

On lui propose dix mille francs à l'Odéon pour jouer le rôle d'*Agnès de Méranie;* mais elle refuse de rompre son engagement, et sacrifie, pour en observer les clauses, tous les avantages pécuniaires qu'on lui offre.

Bientôt la Comédie-Française, pensant être plus heureuse que l'Odéon, lui expédie son commissaire royal.

Notre héroïne voit entrer chez elle ce haut messager, qui a vaillamment gravi cinq étages pour venir frapper à la porte

du logement modeste qu'elle occupe avec sa famille.

Comme jadis le diable sur la montagne, Buloz remplit avec beaucoup d'habileté le rôle de tentateur. Il déroule aux yeux de la jeune comédienne une perspective éblouissante, construit sous ses pieds un pont d'or, et termine sa harangue par cette phrase significative :

— Faites vos conditions, mademoiselle ; je les accepte d'avance.

Mais Rose n'a pas deux réponses.

— Je suis engagée au Gymnase, dit-elle au commissaire royal, et j'y reste.

Celui-ci, néanmoins, ne se tient pas pour battu. La famille, quelques jours plus tard, l'entend de nouveau frapper à

sa porte. Buloz entre d'un air conquérant. Il a le triomphe dans l'œil et un argument infaillible en tête.

— Cette fois, dit-il à Rose, nous allons nous entendre. Demain je paye votre dédit, et vous quittez le Gymnase. Est-ce marché conclu?

— Payer le dédit ne m'empêcherait pas de manquer à ma parole, répond la jeune fille, et je veux rester fidèle au théâtre auquel je dois mes succès.

— Fort bien, je comprends votre délicatesse. Mais on arrange tout, en ce monde. Un arrêté du ministère rompra votre engagement; vous entrerez par ordre à la Comédie. J'ai la promesse de M. Duchâtel. A l'instant même, si bon

vous semble, nous pouvons aller chez lui.

— Non, dit Rose. Je ne reconnais point au ministre un droit que je n'ai pas moi-même.

Et le commissaire royal fut congédié définitivement, après avoir perdu son dernier espoir.

On conviendra que ceci est de l'honnêteté au premier chef.

Après avoir renoncé à Buloz, à ses pompes et à ses œuvres, la jeune actrice continua de triompher au Gymnase. *La Protégée sans le savoir*, — *Irène*, — *la Niaise de Saint-Flour*, — *Brutus lâche César*, — *le Collier de perles*, — *Manon Lescaut*, — *le Mariage de Victorine*, —

*le Piano de Berthe*, — *le Fils de famille*, — *Philiberte*, — *le Pour et le Contre*, — *Diane de Lys*, — *la Crise*, — *le Gendre de M. Poirier*, — *Flaminio*, — *Ceinture dorée*, — et, tout récemment, *le Demi-Monde*[1], lui ont valu des palmes glorieuses, et la placent au premier rang

[1] M. Alexandre Dumas fils, avec cette dernière pièce, a fait couler le Pactole dans la caisse du théâtre. Nous publierons incessamment la notice consacrée à ce jeune et vaillant littérateur, qui est la contre-partie vivante de son père, comme principes de conduite et comme moralité de plume. Appréciant le talent de Rose Chéri dans un feuilleton publié au mois de novembre, après la représentation de *Flaminio*, Alexandre Dumas fils dit que la comédienne, au milieu des élans les plus passionnés, a su conserver, dans ce rôle, une admirable pudeur et rester grande dame des pieds à la tête. Il ajoute avec raison que Rose Chéri est la seule actrice à laquelle les femmes du monde accordent le droit de les représenter.

parmi les plus célèbres actrices de la capitale.

Ne perdant jamais dans les folles dissipations une seule des minutes précieuses qu'elle consacre à son art, Rose accomplit parfois de véritables prodiges.

A l'époque où Bayard donna le *Changement de main*, madame Doche était encore au Gymnase. Le rôle d'Élisabeth lui avait été confié. Capricieuse comme Nathalie et douée d'un jugement aussi médiocre, elle trouva ce rôle détestable, et ne vit rien de mieux, pour s'en débarrasser, que de chercher à l'auteur de la pièce une querelle d'Allemande.

Abandonné par son actrice principale, six ou sept jours avant la représenta-

tion, Bayard se trouve dans un grand embarras.

Mais Rose, constamment prête à l'obligeance, et ne connaissant pas le sot orgueil, accepte ce que madame Doche refuse. Elle sait le rôle en vingt-quatre heures, vient répéter le surlendemain, et joue la pièce au bout de la semaine avec un succès étourdissant[1].

Les critiques les plus exercés ne s'expliquèrent pas comment une étude aussi profonde de caractère avait pu être l'œuvre de quelques jours.

Rose sait joindre à la passion une sensibilité merveilleuse, une verve soute-

[1] Madame Doche, en voyant ce rôle interprété par Rose Chéri, comprit seulement ce qu'il valait, et se réserva le droit de le jouer.

rue. Son jeu a une finesse de détails exquise, un talent de volte-face et de métamorphose vraiment extraordinaire. Elle s'est révélée dans le *Demi-Monde* sous un jour nouveau ; les plus grandes comédiennes lui envieraient la création de la baronne d'Ange.

Parmi les actrices de l'époque, c'est évidemment Rose Chéri qui rappelle le plus mademoiselle Mars.

Elle n'a jamais vu Célimène, et pourtant elle hérite de ses qualités précieuses, de sa délicatesse et de sa science.

Dans *Quitte pour la peur*, cette petite merveille en un acte, tombée de la plume d'Alfred de Vigny, Rose a su atteindre au dernier degré de la grâce ingénue.

Mais le plus doux de ses triomphes, si l'on raisonne au point de vue des affections de famille, a été *Flaminio;* car elle entendit le parterre applaudir, presque autant qu'elle-même, sa bonne sœur, qui remplissait à ses côtés le rôle de miss Barbara [1].

L'Angleterre attendait depuis longtemps la visite de Rose.

Elle use enfin de son droit de congé, passe la Manche, en 1846, et recueille, en six semaines, dix-huit mille francs à Londres, avec des bravos à la rendre sourde. L'enthousiasme, comme les témoignages d'estime et de sympathie,

[1] Aussi décente que Rose et aussi recommandable dans sa vie, Anna se tire parfaitement à la scène des rôles gaillards, et joue les soubrettes avec beaucoup de vivacité et d'entrain.

s'adressaient tout à la fois à la charmante comédienne et à l'actrice honnête.

Il arriva, pendant ce séjour à Londres, une aventure assez curieuse au Gymnase.

M. Scribe, qui a parfois de la rancune comme une femme, ne pardonnait pas à Rose d'avoir pris un congé, quand plusieurs de ses rôles allaient rester en souffrance.

— Engagez quelqu'un parbleu! disait-il au directeur, et ne laissez pas dormir ainsi mes pièces.

— Très-volontiers, répondait Montigny; mais où trouver une actrice?

— Il n'en manque certes pas, d'actrices! A Rouen, vous en trouverez une délicieuse, au théâtre des Arts.

— Qui donc?

— Madame Baroca.

— Vous voulez dire Dalloca.

— Soit, le nom n'y fait rien. Dalloca, Baroca, peu m'importe..... Allez nous la chercher !

Montigny veut contenter M. Scribe.

Il prend le chemin de fer, et revient bientôt de la capitale normande avec une pensionnaire nouvelle.

Heureux de voir ses pièces reparaître sur l'affiche, et certain de ne plus subir aucune interruption dans le payement de ses droits d'auteur, M. Scribe se console du voyage de Londres.

Seulement, un soir, entrant au théâtre, et n'ayant plus le moindre souvenir de ce qui s'est passé, il dit au directeur, en

lui montrant une des actrices en scène.

— Où diable avez-vous pris cette cuisinière-là ?

— Mais c'est vous qui m'avez conseillé de l'engager, répond Montigny.

— Ah ! c'est madame.....

— Baroca, fit le directeur.

— Très-bien, très-bien ! balbutia Scribe un peu confus. Cela vous apprendra, mon cher, à ne plus expédier vos premiers sujets à Londres.

Enfin Rose arrive, et les droits d'auteur de M. Scribe ne sont plus exposés au chômage.

Il oublie sa rancune, offre son concours pour la réalisation d'un projet d'hyménée, dont s'entretient le monde

artistique, et se présente, en grande et cérémonieuse toilette, dans le salon patriarcal, où toute la famille Cizos est rassemblée.

— Bonsoir, monsieur Scribe, dit Rose, courant à lui. M'apportez-vous un rôle?

— Oui, mademoiselle, répond l'illustre vaudevilliste, un rôle que vous devriez avoir depuis longtemps.

— Ah! dit-elle. Comment finit la pièce?

— Il faut que vous sachiez d'abord comment elle commence.

Et, s'installant dans un fauteuil, M. Scribe demande solennellement à Jean-Baptiste Cizos et à Sophie-Juliette la main de leur fille aînée pour M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase.

La proposition est agréée par l'heureuse famille, et l'on fixe le jour du mariage.

Mais une difficulté se présente.

Jadis, en province, malgré leurs mœurs irréprochables, les Cizos n'ont pas réussi à fléchir les rigueurs ecclésiastiques.

Pour admettre les jeunes comédiennes au nombre des catéchumènes, lorsque le moment était venu de songer à leur première communion, les prêtres avaient exigé qu'elles abandonnassent, au moins pendant toute la durée de l'instruction religieuse, les exercices profanes du théâtre.

Malheureusement la troupe ne pouvait

déjà plus se passer de Rose ni d'Anna; leur absence eût été la ruine de l'association.

Il fallut retarder l'accomplissement des devoirs chrétiens, et, d'impossibilité en impossibilité, de remise en remise, les deux jeunes filles entrèrent dans leur cinquième lustre, sans avoir reçu d'autre sacrement que le baptême.

Rose ne pouvait donc se marier à l'église.

Elle ne supportait pas l'idée d'un hymen conclu simplement sous l'écharpe du maire, et privé de la consécration de l'autel.

L'idée lui vint de solliciter une audience de l'archevêque.

Monseigneur Affre accueillit les deux sœurs, et crut pouvoir user d'une sage tolérance envers ces jeunes artistes, restées pures au milieu de toutes les séductions du théâtre.

Rose et Anna continuèrent de jouer la comédie, tout en recevant les instructions d'un vicaire de Sainte-Élisabeth; puis on put les voir, un matin, communier l'une et l'autre, avec une piété d'ange, à l'une des chapelles de Saint-Roch.

Deux mois après, le 12 mai 1847, Rose épousa M. Montigny [1].

Un événement tragique avait retardé le mariage.

[1] Sa sœur Anna fut bientôt unie elle-même à M. Lesueur, l'un des principaux artistes du Gymnase.

L'avant-veille du jour fixé pour la célébration, Jean-Baptiste Cizos, présidant un dîner de famille, où chacun embrassait et félicitait Rose, et où lui-même prenait une part très-vive à la gaîté commune, changea tout à coup de manières et de langage, et parut en proie à une exaltation incompréhensible.

Sa figure s'empourpra ; l'incohérence de ses idées et de ses propos alarma les convives.

Un médecin, appelé sur l'heure, lui prodigua des soins, mais inutilement. Toute la nuit Jean-Baptiste eut le délire.

Dans la matinée du lendemain, voyant

une fenêtre ouverte, et saisi brusquement d'un accès de fièvre chaude, il s'élança sur le pavé de la rue, avant que sa femme et ses enfants eussent pu même pressentir cette funeste catastrophe.

On le releva mort.

La joie avait eu trop d'action sur sa nature impressionnable.

Vraiment le ciel devait à ce pauvre père une fin moins triste, après tant de persévérance et tant d'héroïques efforts consacrés à l'avenir des siens.

Rose le pleura de toutes ses larmes.

Les événements de 1848 plongèrent le directeur du Gymnase dans un embarras financier, dont beaucoup d'autres, à sa place, n'eussent jamais pu sortir.

Ne s'expliquant pas au moyen de quelles ressources Montigny parvenait alors à échapper au désastre universel des administrations dramatiques, le *Figaro*, qui a des procédés à lui pour arriver à la découverte d'un secret, nous assure que l'époux de Rose enfermait dans sa cave un capitaliste, dont il obtenait les écus par ce procédé peu délicat de séquestration.

Ceci est une fable assez amusante.

Mais, comme nous écrivons l'histoire, nous devons dire que Montigny n'eut pas d'autre capitaliste que Rose elle-même.

Elle déploya dans ces circonstances périlleuses pour la fortune du théâtre, un dévouement, un courage et une ab-

négation sans bornes. Elle ne toucha pas un centime à la caisse, vendit ses bijoux, alla donner des représentations en province, et envoya tous les mois à la direction douze ou quinze mille francs, qui servaient à payer les acteurs et à combler le gouffre des dettes.

Voilà comment le Gymnase fut sauvé.

De nouvelles ouvertures de la Comédie-Française, faites à Rose Chéri, en 1849, ne la décidèrent pas à quitter la scène qui a été le berceau de sa réputation.

Jamais actrice n'a joint à un talent supérieur plus de modestie véritable, plus de conscience et plus de désintéressement. C'est une comédienne comme on n'en a jamais vu, comme on n'en

verra jamais peut-être. Sincèrement pieuse, elle assiste, le dimanche, aux offices de sa paroisse et remplit tous ses devoirs religieux sans respect humain, sans fausse honte.

Chez Rose Chéri se rencontrent, pour la première fois, les nobles inspirations de l'artiste, unies aux qualités les plus rares de la femme et à toutes les vertus de la chrétienne.

FIN.

Londres 27 Juin 1846

sur mon exactitude.

Recevez, Monsieur, les salutations de votre toute dévouée

ice

Rose Chéri

# NOGENT-SAINT-LAURENS






NOGENT DE SAINT-LAURENT.

ur G. HAVARD

LES CONTEMPORAINS

# NOGENT SAINT-LAURENS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1858

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

**Et chez tous les Libraires de France
et de l'Étranger**



GENT DE SAINT

Publié par C HAVARD

LES CONTEMPORAINS

# NOGENT SAINT-LAURENS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1858

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

# NOGENT-SAINT-LAURENS.

---

Voici une page d'histoire contemporaine que forcément nous laisserons inachevée jusqu'à nouvel ordre.

Le héros que nous allons peindre, illustre dans le passé comme dans le présent, doit

attendre plus encore de l'avenir, si le mérite a sa couronne et si les justes espérances se réalisent en ce monde.

Jules-Henri Nogent-Saint-Laurens est un fils du Midi, de cette terre favorisée du ciel, où les talents, comme les plantes, sont de bonne heure en pleine floraison.

Notre avocat touche à peine à l'âge mûr

Depuis vingt ans il prouve que l'art des Démosthènes est comme la valeur et qu'il n'attend pas le nombre des années.

Une ville du département de Vaucluse, Orange, s'honore de l'avoir vu naître. Il est d'une famille de robe. Son grand-père était un avocat très-estimé, grand ami des

beaux-arts et musicien par excellence. L'aïeul a transmis au petit-fils son double talent d'orateur et de virtuose.

On l'a dit avant nous, l'éloquence a la musique pour sœur : l'une et l'autre sont filles de l'harmonie.

M. Nogent-Saint-Laurens père suivit également avec distinction la carrière du barreau.

Pour lui le moment est venu de se reposer de ses longues fatigues judiciaires; mais il se repose comme le sage, en cherchant à se rendre utile aux hommes. Il exerce, dans un canton voisin de Paris, les modestes fonctions de juge de paix, consa-

crant ainsi par le dévouement la fin d'une honorable et laborieuse existence[1].

Comme l'aïeul et comme le petit-fils, le père a le goût des arts.

Il est, de plus, archéologue érudit. Les amateurs de numismatique viennent de fort loin visiter son médailler.

Un ami de la maison, l'auteur de *Clara Gazul* et de *Colomba*, donne une explication légèrement paradoxale de ces goûts artistes, qui se transmettent dans cette famille comme apanage héréditaire.

1. Il avait deux fils. Tont récemment il a dû pleurer la mort du plus jeune, qui était inspecteur de la navigation et des ports.

Mérimée les attribue à la contemplation des célèbres ruines romaines qui, depuis vingt siècles, se tiennent encore debout sous les yeux des habitants d'Orange.

Si la remarque est juste et si l'influence des objets extérieurs sur le développement de nos facultés intellectuelles n'est pas chimérique, nous avons en perspective une postérité d'idiots, grâce à notre admiration pour la ligne droite et pour l'architecture insipide.

Dieu veuille que Mérimée ne soit qu'un sophiste!

Henri Nogent, dès le berceau, fut destiné à la profession qui pour lui devait être si glorieuse. Il reçut les premiers enseigne-

ments élémentaires sous la direction paternelle, commença de bonne heure au collége d'Orange ses études latines et les acheva au collége d'Avignon.

Sur tous les bancs et dans toutes les classes les premiers prix furent pour notre élève.

Deux de ses professeurs, MM. Lacombe et Pinault, conservent le souvenir de ses victoires classiques et ne tarissent pas en éloges quand ils parlent de lui. Le premier est officier de l'Université en retraite; le second remplit les fonctions de proviseur au collége de Tours.

Un avocat d'Orange, M. Mazade, grand ami de M. Nogent père, prit plaisir à déve-

lopper le goût très-vif du jeune élève pour les littératures anciennes.

Familier avec la langue de Cicéron et avec celle d'Homère, il l'initia bientôt à leurs sublimes beautés, à leurs délicatesses exquises.

Tous les jeudis ils faisaient ensemble aux environs de la ville de longues promenades.

A l'ombre des arbres en fleurs qui entourent les ruches d'abeilles, ils lisaient les églogues du chantre de Mantoue. Henri écoutait son officieux répétiteur qui paraphrasait les vers du poëte sur l'industrie et la police de ces républiques laborieuses. M. Mazade lui faisait remarquer des prodiges d'instinct, des preuves d'intelligence et de sagesse qui avaient échappé à Virgile,

et dont notre collégien se montrait émerveillé.

Néanmoins, dès cette époque, ses études favorites avaient trait à l'éloquence.

Il se passionnait pour nos grands orateurs chrétiens; il analysait leurs discours, s'appliquait à distinguer le cachet principal de leur talent, et apprenait par cœur les passages qui lui causaient le plus d'émotion, ou dont le charme et l'éclat l'avaient frappé.

Tout le plan d'un discours restait pour ainsi dire stéréotypé dans sa mémoire, et M. Mazade tombait des nues en l'entendant reproduire l'exorde, la division d'une foule de chefs-d'œuvre de la chaire ou de la tri-

bune, que parfois même il déclamait textuellement d'un bout à l'autre.

Dans les jeux de l'enfance, on devine presque toujours ce que deviendra l'homme.

La maison de M. Nogent père, vaste et commode, servait de rendez-vous, le dimanche, à une bande joyeuse de condisciples, et durant toute la journée on jouait à cligne-musette ou à la guerre.

Mais, le soir, Henri obtenait qu'on jouât à l'audience.

Tous ses amis et lui-même se fabriquaient tant bien que mal des robes de juges et des rabats fantastiques.

L'un occupait le siége du président, un

autre représentait la magistrature debout.

Quant à notre jeune d'Aguesseau, les plaidoiries lui appartenaient de droit, et il avait comme adversaires habituels plusieurs camarades de son âge.

Pour tenir, ces graves audiences, Henri installait ses compagnons dans le cabinet de son père.

On inventait un délit, voire même un crime.

L'accusé faisait toujours défaut bien entendu; mais les avocats allaient leur train, sans prendre garde aux invraisemblances judiciaires, et avec le plus magnifique sérieux.

Soit que le héros de cette histoire perdît ou gagnât sa cause, il triomphait par son éloquence. Incontestablement c'était lui qui parlait le plus longtemps et avec le plus de facilité.

La partie adverse, aimait bien mieux jouer à la guerre.

Mais Henri menaçait de déserter à la première campagne. On se résignait à l'écouter et à lui donner la réplique.

Trente ans se sont écoulés.

Nos amis n'ont pas perdu le souvenir de leurs luttes oratoires et des scènes tumultueuses de ce jeune aréopage.

A la fin de ses études, Henri Nogent ob-

tint les prix d'honneur en réthorique et en philosophie.

L'année suivante, nous le voyons commencer à Aix ses études de droit. Chassé par le choléra, il vient les achever à Grenoble.

Tout en suivant les cours de l'Ecole et les conférences, il conserve le goût très-prononcé de la littérature. Assis dans sa modeste chambre, le coude sur son Toullier, la plume entre les dents et les yeux perdus dans le vague, il oublie souvent le Code civil et cherche les rimes savantes d'un sonnet.

Parmi les étudiants se trouvait M. de la Prade, le récent académicien, qui était em-

porté déjà par sa vocation de poëte. Henri Nogent rimait aussi, et les deux camarades échangaient des vers sur leurs albums.

Faible de santé, M. de la Prade accompagnait rarement ses amis au café. Il leur souhaitait le bonsoir en disant .

— Amusez-vous bien! Moi, je vais faire une orgie de tisanne.

Plusieurs journaux du Midi publièrent les essais poétiques de Nogent-Saint-Laurens. On s'accordait à les trouver remplis de promesses pour l'avenir.

Mais l'avenir du jeune homme était au Palais; il ne s'arrêta qu'en passant auprès des Muses.

Quoi qu'il en soit, le poëte des jeunes années n'a pas nui au brillant orateur d'à présent.

N'est-ce pas de ces voyages au pays du style et de l'imaginatien qu'il a rapporté cette forme colorée, cette éloquence imagée et vibrante, qui émeut, séduit, entraîne, comme une ode de Victor Hugo, comme une symphonie de Félicien David ?

Présenté au serment d'avocat par M. de Sibert attaché au barreau de Nîmes, [1] Henri Nogent fait son stage à Orange auprès de son père et de son grand-père.

Mais il brûle de débuter.

1. Aujourd'hui secrétaire général du ministère de la justice.

Un avocat, ami de sa famille, M. Masson, voyant son ardeur, lui aplanit d'un seul coup la difficulté de trouver une première cause. Il l'associe généreusement à la défense d'un prévenu qui, poussé à bout par des provocations insolentes, a eu le malheur de tuer son adversaire en duel.

Le début de Nogent Saint-Laurens est un véritable triomphe.

Entraîné par la vivacité méridionale et par son affection pour Henri, M. Masson l'embrasse en pleine audience, aux bravos réitérés de la salle entière. Le président rappelle l'auditoire au silence; mais en même temps il adresse quelques paroles flatteuses au jeune avocat, et les applaudissements redoublent.

Inutile d'ajouter que le jury fut unanime pour rendre en faveur de l'heureux client un verdict de non-culpabilité.

Dans les premiers mois de l'année 1838, le jeune avocat vient se fixer à Paris.

Protégé par M. Victor Augier, alors avocat à la Cour de cassation, il est présenté à M. le procureur-général Franck Carré.

M. Victor Augier, père d'Emile Augier, est l'ami intime, le camarade d'enfance du père de M. Nogent-Saint-Laurent. L'amitié des pères est descendue sur les fils, et dans un instant nous allons voir une manifestation de l'amitié et des travaux des deux jeunes gens.

Henri est nommé d'office pour plaider une première cause à la Cour d'assises.

Le voilà plongé dans la vie sérieuse du Palais.

Néanmoins il ne se résigne pas encore à mettre en oubli sa chère littérature, et, si nos renseignements sont justes, certain drame, en collaboration avec Emile Augier, date de cette époque.

Il y avait entre nos deux camarades une union doublement intime, celle du cœur et de l'esprit.

Un jour, ils vont ensemble frapper à la porte de l'Ambigu-Comique.

— Entrez! crie d'une voix joviale, un gros bonhomme à demi-auteur et à demi-troupier, qui tenait, en ce temps-là, au théâtre de feu Audinot[1] le sceptre de la direction.

C'était le père Dutertre.

Henri et Emile pénètrent en tremblant dans le sanctuaire directorial.

Ils ont la démarche embarrassée; l'émotion leur étrangle la voix. Augier tortille

1. Audinot est le fondateur de l'Ambigu-Comique. Il n'avait d'abord obtenu que le privilège d'un théâtre de marionnettes; mais bientôt il obtint de remplacer par des enfants ses acteurs en bois. La troupe grandit et on la laissa tranquille. Au frontispice de la salle le directeur avait placé cette inscription latine : *Sicut infantes Audi nos*, et le peuple traduisait naïvement : *Voici les enfants d'Audinot.*

les bords de son feutre avec frénésie, et son compagnon tient sous le bras un manuscrit roulé, qu'il semble chercher à dissimuler par pudeur.

— Que m'apportez-vous là? demande le père Dutertre.

Henri devient rouge comme une fille de seize ans, interpellée par un garde française. Le directeur lui prend le manuscrit, enlève la faveur rose qui l'attache, le déroule et lit à haute voix ce titre flamboyant :

LA CONQUÊTE DE NAPLES PAR CHARLES VIII, *drame en cinq actes et en prose.*

— Ah! ah! dit-il... Eh bien nous allons voir cela, mes enfants!

Beaucoup de directeurs, comme on le sait, n'y mettent pas cette complaisance. Ils savent admirablement renvoyer les jeunes auteurs aux calendes grecques. Ancien cuirassier de la garde royale, le père Dutertre avait des façons plus courtoises ; il alluma un cigare et dit à nos amis avec une gracieuse résignation :

— Commencez, je vous écoute !

Henri s'était chargé de la lecture.

De temps à autre, il levait la tête pour surprendre sur le visage de Dutertre un signe d'approbation ou de mécontement ; mais ce diable d'homme, fumant toujours et presque enterré dans un vaste fauteuil, restait impassible comme une idole hin-

doue, au milieu d'un nuage de fumée bleuâtre.

A côté d'inexpériences énormes, il y avait nécessairement dans ce drame des qualités attachantes, de la jeunesse, de la verve, de la santé d'esprit, car Dutertre voulut l'entendre jusqu'au dénouement.

Le lecteur s'arrêta, plus enroué qu'après une plaidoirie de trois heures à la conférence.

Emile Augier prit la parole.

— Eh bien, monsieur, demanda-t-il à Dutertre, comment trouvez-vous la pièce?

— Heu! fit le grognard, elle est innocente! Pourtant il y a de fort belles scènes. Vous dites que votre *machine* s'appelle?...

— *La Conquête de Naples par Charles VIII.*

— Affreux titre, messieurs, affreux titre! Et puis, au théâtre, il faut autre chose que de l'esprit et du style. Vous ne connaissez pas la charpente; vous n'avez pas le moindre idée des ficelles... et, ma foi, je regrette de vous le dire, votre *conquête* n'a pas fait la mienne!

Sur cet abominable calembour, le directeur de l'Ambigu-Comique leva la séance.

Cruel père Dutertre!

En se retrouvant, deux minutes après sur l'asphalte du boulevard, nos jeunes collaborateurs se regardèrent désespérés.

Tout est fini ! s'écria Nogent-Saint-Laurens. Je renonce à la littérature, et je me voue tout entier au barreau. Si tu m'en crois, cher ami, tu suivras mon exemple.

— Non pas, répondit Emile ; je ne me tiens pas pour battu après ce premier échec. Scribe a composé trente ou quarante pièces avant d'en faire jouer une.

— Ainsi, tu persistes ?

— Oui.

— Tu as raison, peut-être. Il est certain que la vocation véritable s'éprouve au creuset de la patience. Or, je me sens très-peu de patience, et j'en conclus que je n'ai pas, moi, la vocation du théâtre.

Voilà comment le héros de ce livre abdi-

qua ses prétentions à la gloire des lettres, tandis qu'Emile Augier persévéra dans la recherche de cette gloire.

Ils ont eu raison tous les deux.

Le monde artiste et l'Institut l'ont prouvé pour le poëte ; le monde judiciaire et le barreau pour l'avocat.

Depuis cette époque, et tout en suivant des routes diverses, nos deux collaborateurs conservent l'un pour l'autre les sentiments d'une inaltérable amitié et d'une profonde estime.

Ayant accompli le sacrifice et rendu impossible le retour des tentations litté-

raires, Nogent-Saint-Laurens se concentra dans le droit et dans la plaidoirie, comme on s'enferme dans sa maison. Dès ce jour, nous le voyons marcher d'un pas rapide et ferme vers le succès, la fortune et la renommée.

En 1839, tout jeune encore, il fut désigné d'office pour défendre un nommé Soufflard, accusé d'avoir assassiné, de complicité avec Lesage, une malheureuse marchande de la rotonde du Temple.

Dans cette affaire si grave et si difficile, Nogent-Saint-Laurens révéla toutes les qualités qui, plus tard, se développèrent d'une façon si merveilleuse et lui assignèrent une des premières places au barreau de Paris.

Quelques procès politiques, dont la dé-

fense lui fut également confiée d'office, lui donnèrent occasion de porter la parole devant la cour des pairs.

Ce fut ainsi qu'il plaida dans le procès Barbès, et, plus tard, en 1841, dans le procès Quénisset.

Dès l'année précédente, alors qu'il n'était qu'avocat stagiaire, il fut élu par les membres de l'Ordre pour prononcer, à la séance de rentrée des conférences, l'éloge historique d'Hennequin. C'est une coutume au barreau de Paris de choisir, chaque année, par élection, deux stagiaires qui prononcent le discours de rentrée.

Le conseil de l'Ordre désigne les sujets que traitera l'orateur.

Peu de jours après avoir reçu de ses confrères cette marque de distinction, M. Nogent-Saint-Laurens décacheta la lettre qui va suivre.

« Monsieur,

« J'apprends avec bonheur que vous êtes chargé par votre ordre de prononcer à la rentrée des tribunaux l'éloge de M. Hennequin. Vous ne le considérerez peut-être que comme avocat, et ce seul aspect de sa vie suffirait à l'illustration de sa mémoire. Si l'usage de ce dernier tribut aux morts existait à la Chambre des Députés, j'aurais disputé à tous mes collégiens l'honneur de le payer à M. Hennequin.

« Sa place est restée vide dans mon cœur comme sur le banc de la Chambre où je m'asseyais non loin de lui.

« Pendant ces tempêtes d'opinions et de passions qui agitent si souvent l'air des assemblées politiques, j'aimais à contempler la sérénité calme de son front, toujours éclairé par la bonté de sa haute intelligence.

« Séparé de lui par quelques différences de polifique, j'étais d'accord avec lui sur tout ce qui se juge par l'honneur ou par le cœur.

« L'homme d'Etat se trompe souvent, l'homme de bien ne se trompe jamais.

« Sa conviction sur toutes les questions

sociales avait l'infaillibilité de sa vertu, et sa parole, dont la chaleur était douce comme son âme, avait la puissance de sa conviction. Le regard de ses collègues s'attriste toujours quand il se porte sur la place où il était assis. Nous sentons, selon le langage de l'Evangile, qu'*une vertu est sortie de nous*.

DE LAMARTINE. »

Le discours de maître Nogent fut imprimé aux frais de l'Ordre.

Afin de permettre à nos lecteurs d'apprécier le mérite littéraire et philosophique de ce morceau, nous en citerons quelques passages.

Voici en quels termes le jeune orateur appréciait la gloire, cette passion des grandes âmes.

« Dans le monde matériel toutes choses pâlissent et s'effacent sous l'inflexible loi du temps ; mais le temps est impuissant à détruire l'empreinte qu'une intelligence supérieure a laissée sur un siècle. Telle est la consolation de ceux qui, loin des plaisirs de la foule, ont voué leur existence aux méditations de l'étude ; ils laisseront trace de leur passage sur la terre, et, le lendemain de leur mort, ils revivront par leurs œuvres et par leurs idées.

« Comme la littérature, comme les beaux-arts, comme la science, comme les batailles, l'éloquence a sa gloire aussi. Que

de noms lui doivent une impérissable célébrité! C'est d'Aguesseau, éternel par sa parole judiciaire; c'est Gerbier, éternel par la plaidoirie; c'est Mirabeau, éternel par la parole politique!

« Heureux ceux qui se sont isolés par la gloire de leurs œuvres. Longtemps on les suit de l'œil dans les hauteurs d'une vocation exceptionnelle. Tour à tour ils souffrent et triomphent de l'envie, de la haine, de l'injustice et de toutes ces passions mauvaises que les grands talents soulèvent en chemin, comme le vent soulève la poussière. Puis on les voit mourir pour léguer aux hommes le précieux résultat de leurs veilles et de leurs méditations.

« C'est donc par dessus le monde maté-

riel qu'existe cette masse d'idées éternellement flottantes, dont les combinaisons et les modifications séculaires produisent les sciences, les lettres et les arts. Là sont les sources vives de la politique, de la philosophie, de l'éloquence; là est le passé avec son enseignement; là est l'avenir avec son progrès. Eh bien, c'est dans ce monde intellectuel, c'est là qu'il faut chercher la véritable gloire d'un homme; car, avant de mourir, c'est là que nos beaux génies ont blasonné leur immortalité. »

Dans ce même discours, appelé à parler de l'improvisation, Nogent-Saint-Laurens traita ce sujet avec une science parfaite et une merveilleuse profondeur.

« Il faut bien se garder, dit-il, de juger

le degré d'improvisation qu'a pu atteindre un avocat par le volume de ses notes d'audience, ou par la longueur du temps consacré à ses préparations. Tel se lève à la barre sans le secours apparent d'une ligne écrite, et qui pourtant n'improvise pas; tel autre suit de l'œil les divisions de sa plaidoirie, minutieusement tracées sur le papier, et qui pourtant improvise. On peut avec beaucoup d'art donner un caractère de spontanéité à des paroles écrites; il peut arriver aussi qu'une diction monotone prête à des paroles improvisées le caractère d'un discours écrit. Les signes extérieurs de l'improvisation n'existent pas, à vrai dire, et toutes ces apparences que l'on signale sont des mesures incertaines qui trop souvent portent à de fausses appréciations.

« L'improvisation n'a jamais été la simultanéité absolue de la parole et de la pensée. Ce serait dépasser les forces intellectuelles de l'homme que d'exiger chose semblable. On n'improvise pas le fond d'une discussion de droit, les moyens d'une défense criminelle, pas plus que les arguments d'une dissertation philosophique. L'improvisation est la spontanéité de l'expression, après une réflexion lente et sérieuse; c'est la parole qui court sur la pensée longtemps méditée; c'est l'émotion après le calme; c'est une agitation tumultueuse après la puissante immobilité de l'intelligence. »

Des applaudissements éclatèrent dans l'auditoire.

Jamais définition plus savante et plus

juste n'avait été donnée avec plus d'élégance et plus de clarté.

Nous sommes toujours en 1840.

Le prince Louis-Napoléon et ses amis, arrêtés à Boulogne, allaient comparaître devant la Cour des pairs.

Cet événement politique agitait les esprits, et l'intérêt de la foule était puissamment excité.

Nogent-Saint-Laurens n'avait pas fini son stage. Depuis neuf mois à peine le tableau de l'ordre portait son nom.

Comme tant d'autres, il avait les yeux fixés sur ce grand procès, non pour y

prendre part, c'était au-dessus de ses espérances ; mais pour en suivre les détails et les vicissitudes.

Le jour solennel approchait, lorsque notre jeune avocat rencontra tout-à-coup un de ces événements qui commencent et assurent la fortune d'un homme. Un des compagnons du prince, le colonel Laborde, s'était adressé à M. Victor Augier, premier protecteur de Henri Nogent. M. Victor Augier avait renoncé aux luttes judiciaires pour se concentrer dans l'étude et la méditation du droit. Il porta la cause à Nogent-Saint-Laurens.

Celui-ci fut sur le point d'être refusé.

Ses airs de jeunesse et d'inexpérience

avaient inspiré une certaine défiance au colonel. Il eut enfin le bonheur d'être accepté.

La reconnaissance de Nogent-Saint-Laurens pour M. Victor Augier est demeuré profonde, et, quand il parle de lui, il a l'habitude de dire :

— C'est le père d'Emile qui m'a inventé.

Le colonel Laborde était un soldat vieilli sous le drapeau, couvert de glorieuses blessures et qui, après l'héroïsme des batailles, déployait l'héroïsme du dévouement.

Il avait juré de suivre jusqu'à la mort les destins du prince Louis.

Dans cette grande affaire, Nogent se trouvait assis à côté des premiers avocats du barreau parisien, Berryer, Marie, Ferdinand Barrot, Jules Favre.

Epreuve redoutable pour un orateur si jeune!

Son discours néanmoins eut un succès immense. Parlant des services rendus autrefois à nos armes par le colonel Laborde, il s'écria :

« — Comment voulez-vous qu'il n'aimât point l'Empire, lui qui l'a servi vaillamment? Ecoutez ! Je vais vous dire ce qu'il a fait, comment il a servi; je dirai tout cela simplement, sans exagération. D'ailleurs, M. Laborde ne voudrait pas que l'éclat

des mots eût le défaut de prêter de trop grandes apparences à sa carrière militaire; il est modeste, il se rend justice, et il sait que la vie d'un colonel disparaît dans cette merveilleuse histoire de l'Empire comme une journée dans un siècle. »

Après cet exorde, Nogent-Saint-Laurens entra dans la défense.

Quand il eut fini, un murmure d'approbation courut d'un bout de la salle à l'autre, et le *Moniteur* de l'époque a constaté ce triomphe d'audience.

M. le chancelier Pasquier adressa des éloges au jeune défenseur du colonel.

Beaucoup des nobles pairs suivirent cet exemple. Le grand Berryer lui-même pro-

digua les félicitations à Nogént et vint lui serrer affectueusement la main.

Ce magnifique succès oratoire attira tout d'abord en haut lieu l'attention sur notre héros. Le ministre de la justice lui fit proposer officieusement une place distinguée dans la magistrature debout

Maître Nogent refusa, par amour de sa profession, et peut-être aussi par amour de l'indépendance.

De tous ses auditeurs à la Chambre, le prince Louis n'avait pas été le moins frappé de sa plaidoirie éloquente. Il en conserva le souvenir, et, plus tard, il appela Nogent-Saint-Laurens au château de Ham, pour lui

confier la défense d'intérêts engagés au tribunal civil de la Seine.

Voilà comment, par son mérite seul, notre jeune avocat se rapprocha de l'homme qui devait tenir un jour entre ses mains les destinées de la France.

En 1844, nous le retrouvons exerçant son ministère à la Cour d'assises, aux côtés de maître Chaix-d'Est-Ange, dans ce procès Donon-Cadot, que l'histoire des crimes fameux a retenu pour ses annales les plus saisissantes.

A dater de cette époque, il nous est impossible de le suivre pas à pas dans les innombrables épisodes judiciaires, au milieu

des audiences quotidiennes et des mille fatigues du Palais.

En 1845, il se chargea de notre propre défense, lorsque nous avions pris en main la cause de la littérature moderne, en montrant du doigt les abus de la collaboration. Pour la première fois, ce jour là, nous fûmes traduit à la barre des Chambres où s'applique la loi de 1819, et où, plus tard, les batailles de plume devaient nous ramener, toujours avec le même défenseur.

L'assistance amicale et, nous devons le dire, fraternelle de Me Nogent ne nous a jamais fait défaut.

Il nous connaît, lui!

A aucune époque, au milieu des orages soulevés et des haines aveugles, il n'a mis en doute ni la loyauté de nos intentions, ni notre désir d'être utile en écrivant l'histoire vivante, en révélant les torts, les périls du présent pour transmettre à l'avenir des leçons plus profitables.

Si parfois il nous a blâmé, c'est au seul point de vue de notre repos personnel et des intérêts de notre famille.

Sous les verrous de Sainte-Pélagie, dans la cellule où nous écrivons ce petit livre, l'estime de notre éloquent défenseur est une de nos consolations les plus chères.

N'allez pas croire au moins que cette no-

tice biographique, où l'éloge forcément domine, soit dictée par la seule reconnaissance.

Elle l'est beaucoup plus encore par la conviction.

Tous ceux qui connaissent l'homme dont nous racontons la vie rendent justice aux précieuses qualités de son cœur, à son dévouement sans bornes, à sa modestie qui véritablement en fait un héros de Plutarque, un personnage d'un autre siècle.

Elle est aussi grande que son talent. C'est tout dire.

Nous serions heureux de voir beaucoup de nos contemporains mériter une pareille phrase dans leur histoire.

Le 9 juillet 1846, Nogent-Saint-Laurent défendit devant le tribunal correctionnel de Péronne le docteur Conneau, prévenu d'avoir préparé et favorisé l'évasion du prince Louis.

Dès la veille du jour fixé, la ville de Péronne, si paisible d'ordinaire et presque silencieuse, était pleine d'agitation et de tumulte.

Une foule innombrable, accourue de Saint-Quentin, de Ham et de toutes les cités environnantes venait suivre les péripéties de ce curieux procès.

Il y avait là surtout nombre de journalistes, tant de Paris que de la province, entre lesquels se faisaient remarquer, par l'importance de leur maintien et de leurs

allures, M. Louis Couailhac, rédacteur du *Droit*, et le célèbre Frédéric Degeorge, rédacteur en chef du ***Journal du Pas-de-Calais***.

Les débats furent dirigés avec sagesse, convenance et modération par M. le président Tattegrain.

Comme on trouve dans ce procès le récit circonstancié de l'un des plus intéressants épisodes de la vie de l'Empereur, nous demandons à le raconter en détail et sans nous écarter de notre sujet, puisque les pages qui vont suivre sont l'analyse de la plaidoirie de Me Nogent-Saint-Laurens.

Il commença par établir la position du

docteur auprès du prince, position exceptionnelle et sacrée, si l'on tient compte de la phrase connue du testament de la reine Hortense :

« Je désire que Conneau puisse toujours rester auprès de mon fils. »

Obéissant à cette volonté suprême, le docteur quitta le château d'Arenenberg avec le prince, et le suivit en Angleterre.

A Boulogne il était près de lui.

La Conciergerie, le palais du Luxembourg et la citadelle de Ham les retrouvèrent ensemble.

Ayant subi les cinq ans de prison auxquels l'avait condamné la Cour des Pairs,

le docteur Conneau demanda et obtint de rester auprès du fils de sa bienfaitrice. Ami et médecin, sentinelle de la fidélité et de la science, il continua de veiller au seuil du prince captif avec un dévouement exemplaire.

« — Quand je vois chaque jour, s'écria Nogent-Saint-Laurens, le désir des richesses s'accroître, les instincts matériels dessécher le sentiment, la probité sacrifiée à l'opulence, l'esprit de spéculation descendre, et envahir la société, il m'est impossible de ne pas glorifier cette abnégation, qui est toute la vie du docteur Conneau, et qui rend en quelque sorte aujourd'hui sa défense glorieuse.

« Au milieu de nos esprits secs et cal-

culateurs, j'aime cet homme qui a tout oublié, excepté le dévouement; j'aime ces sentiments ardents et naïfs qui se détachent sur notre égoïsme froid et général : cela fait plaisir, cela donne du courage. C'est la lueur dans les ténèbres, la fleur près du glacier, la source d'eau fraîche à côté d'une route aride et brûlante. »

Me Nogent établit ensuite que l'idée d'une évasion n'était venue au prince que sept ou huit jours avant de l'accomplir.

Une triste nouvelle était arrivée à Ham. Le roi Louis venait de tomber gravement malade. Il avait écrit à MM. de Montalivet, Decazes et Molé, sollicitant de ces messieurs, alors ministres, la liberté de son fils.

Le prince Napoléon lui-même, après une requête sans résultat au ministère de l'intérieur, écrivit directement au roi Louis-Philippe, lui demandant l'autorisation de se rendre à Florence et promettant sur l'honneur de revenir se constituer prisonnier.

Mais cette démarche resta sans succès.

Il acquit la certitude que sa mise en liberté, même provisoire, ne serait jamais signée par le roi ni par son conseil.

Alors il résolut de s'enfuir.

Charles Thélin, son valet de chambre, lui procura des vêtements grossiers.

Depuis quelque jours on travaillait à des

réparations urgentes dans la prison qu'habitait Louis Bonaparte. Le matin du lundi, 25 mai, dès sept heures, il passe un costume complet d'ouvrier, pantalon en toile bleue, blouse de même couleur, casquette usée sur la tête et sabots aux pieds. Pour se rendre méconnaissable, il coupe ses moustaches, peint ses sourcils en noir et passe sur son visage une teinte de rouge végétal.

Sa tête est couverte d'une perruque brune, très-épaisse, dont les boucles mal peignées tombent plus bas que ses oreilles.

Ainsi travesti, le prince charge sur ses épaules une lourde planche de sa bibliothèque, descend de sa chambre, et se

trouve presque aussitôt en face d'une sentinelle.

Il remarque chez le soldat un moment d'incertitude, et celui-ci fait un geste pour lui barrer le passage.

Mais Louis Napoléon ne semble même pas s'en apercevoir ; il continue résolûment sa route.

Bientôt il arrive devant la cantine.

Là se trouve un lieutenant de la garnison, qui, fort heureusement, lit une lettre, et le faux ouvrier peut traverser la cour.

Toute la garde le voit sans le reconnaître.

Aucun de ces hommes n'a l'ombre du

soupçon, et le tambour jette au prince fugitif le petit mot pour rire, à propos de son costume et de sa planche.

Enfin Napoléon franchit le dernier guichet sans encombre; le portier-consigne lui ouvre la porte...

Il est libre!

Après cette fuite si heureusement accomplie, le docteur Conneau ne devait avoir qu'une préoccupation, celle de donner au fils de la reine Hortense le temps de franchir la frontière.

Dans ce but il accumule tous les artifices et tous les stratagèmes.

M. le curé de Ham devait dire la messe

et déjeûner ensuite avec Napoléon. Le docteur lui fait porter une lettre, écrite d'avance, par laquelle le prince s'excuse sur une indisposition et le prévient de l'impossibilité de le recevoir ce jour-là.

A neuf heures, un gardien entre pour demander de la part du commandant de la citadelle des nouvelles du malade.

Le docteur Conneau les donne mauvaises, ajoutant que son Altesse vient de prendre un remède.

Et il envoie aussitôt un homme de service chercher de l'huile de ricin.

Pour donner une apparence de vérité à ses dires, il prend lui-même ce médicament; mais, quelques efforts qu'il fasse il

ne peut arriver à vomir. Alors il compose une mixtion de café au lait, de pain bouilli, d'acide nitrique et d'eau de Cologne qui simule assez bien des vomissements.

Vers une heure, le commandant de la citadelle se présente.

Conneau lui certifie que le prince va mieux, mais qu'il est encore bien fatigué. Le commandant n'insiste pas pour voir le malade, et, dans l'espoir de tromper sa surveillance jusqu'au lendemain matin, le docteur, après son départ, imagine de placer dans le lit vide de Louis Napoléon un mannequin fait avec du linge et des manteaux. Il coiffe cette effigie d'un foulard et lui tourne la tête vers la muraille.

A sept heures du soir, nouvelle visite

de M. Demarle. C'était le nom du commandant de la citadelle.

M. Demarle annonce que, le prince ayant été malade toute la journée, il est absolument nécessaire qu'il le voie et qu'ensuite il fasse son rapport. En conséquence, il insiste et pénètre dans la chambre à coucher.

— Le prince dort, chut! murmure le docteur.

A ce moment même se fait entendre un roulement de tambour.

— Ceci va le réveiller, dit M. Demarle. Je crois qu'il vient de se retourner dans son lit.

Tout en parlant il approche.

— Voilà qui est bizarre, dit-il, je ne l'entends pas respirer.

Seulement alors le soupçon commence à naître dans son esprit. Il repousse le docteur qui veut s'interposer encore, étend le bras et ne rencontre que le paquet de manteaux, de linge et de foulards, simulant à merveille la tête d'un malade... qui se portait fort bien.

— Parti ! s'écrie Demarle avec une exclamation de surprise, mêlée de colère.

— Oui, répond tranquillement l'ex-médecin de la reine Hortense, parti ce matin, à sept heures.

« Que M. le commandant Demarle, dit à cet endroit de la plaidoirie Me Nogent, nous pardonne sa comparution devant les juges. Il a fait son devoir; nous avons fait le nôtre. »

Le défenseur établit ensuite que, pour être accusé de complicité dans une évasion, il faut avoir agi pendant que le détenu était encore sous les verrous. Une fois celui-ci dehors, une fois l'évasion consommée, il n'y a plus rien de possible que des actes en faveur de la fuite, actes que la loi ne punit point.

« C'est, ajoute-t-il, le cas du docteur Conneau. Vous n'avez contre lui aucune preuve d'activité, aucune preuve de concours, si ce n'est après le moment où le

prince a eu franchi la poterne du fort de Ham. M. Conneau n'a donc pas favorisé l'évasion; il a favorisé la fuite hors de France. Donc, il n'a point commis de délit.

Me Nogent-Saint-Laurens termina son plaidoyer par ces paroles, qui furent couvertes d'applaudissements énergiques.

« Le docteur Conneau ne s'est point opposé à ce qu'un fils volât dans les bras de son père mourant... Est-ce une action coupable, messieurs? répondez-moi, et rappelez-vous que ce qui serait une vertu dans le ciel ne peut-être coupable sur la terre! »

Ce fut ensuite au ministère public à soutenir l'accusation.

Par l'organe de M. Rabasche-Duquesnoy, il prétendit que le vrai coupable était celui qui aidait à l'accomplissement définitif de l'évasion d'un prisonnier. « Si le commandant, dit-il à la fin de son discours, eût été averti à neuf heures, lors de la première visite du gardien, il pouvait encore signaler le prince à Valenciennes, où celui-ci perdait deux heures à attendre le convoi de Bruxelles. »

Après une longue délibération, les juges rentrèrent en séance, et le président prononça d'une voix émue un jugement qui renvoyait des fins de la prévention le commandant Demarle et les gardiens Dupin Saint-André et Yssaly, déclarant Charles Thélin et Henri Conneau seuls coupables d'avoir facilité par leur connivence

l'évasion du prince. Toutefois, eu égard aux circonstances atténuantes résultant des faits de la cause, on ne condamne le premier qu'à six mois et le second à trois mois d'emprisonnement.

Une correspondance de la *Revue de l'Empire* fait suivre des considérations suivantes le texte du jugement rendu :

« Plusieurs avocats du barreau de Paris et des départements, qui occupent à la Chambre une position élevée, avaient écrit au docteur Conneau pour obtenir de lui l'honorable mandat de présenter sa défense; mais le choix du docteur s'était arrêté, dès le principe, sur Mᵉ Nogent-Saint-Laurens.

« Ce jeune avocat, dont la chaleureuse parole avait été si favorablement écoutée à la Chambre des Pairs, lorsqu'il eut à défendre le colonel Laborde, impliqué dans le procès de Boulogne, devait justifier une fois de plus la confiance que les amis du prince Napoléon ont mise, non pas seulement dans son incontestable talent, mais encore dans la droiture de son caractère et l'élévation de ses sentiments.

« Lorsque Mᵉ Nogent-Saint-Laurens parle, on sent qu'il est convaincu. Sa persuasion vous gagne et son éloquence est forte, parce qu'elle est celle d'un honnête homme.

« La défense du docteur Conneau a été on ne peut plus habile.

« C'est avec un tact exquis, on doit le dire, qu'il a apprécié les circonstances de l'évasion et les actes de son client. Il a traité la question de droit avec l'expérience d'un jurisconsulte vieilli dans les luttes du Palais. Sa réplique a été pleine d'une verve toute française. La spontanéité du mot n'a nui en rien au bonheur de l'expression.

« Me Nogent-Saint-Laurens a devant lui un bel avenir. Quoique l'un des plus jeunes avocats inscrits au tableau, il s'est placé tout d'abord au premier rang parmi ses émules les plus distingués. »

La *Revue des Deux-Mondes* a choisi notre héros pour son avocat en titre.

Il a défendu au Palais un grand nombre de littérateurs, entre autres Mérimée, Alexandre Dumas et Auguste Maquet.

Alexandre Dumas père et *seul* dit de Me Nogent :

« — Je ne lui connais qu'un défaut : il aime trop la garde nationale ! »

Nous voudrions pouvoir accuser le grand Mousquetaire de calomnie. Par malheur le reproche est juste. Mais, dans sa passion pour la milice bourgeoise, notre avocat a été puni par où il a péché. Depuis le retour des cendres de l'Empereur, il est sous-lieutenant dans la garde à cheval et n'entrevoit pas la perspective d'un grade supérieur.

Heureusement, il a pris sa revanche au Palais.

*Cedant arma togæ!*

Après la révolution de 1848, Me Nogent-Saint-Laurens resta ce qu'il était, simple avocat.

Lors du triomphe de la cause napoléonienne, il ne chercha point à se prévaloir de ses antécédents auprès du prince Louis. Mais l'élu du suffrage universel avait conservé bon souvenir du jeune défenseur du colonel Laborde : il lui envoya la croix et le désigna pour l'un des trois avocats de la liste civile.

Me Nogent-Saint-Laurens fut nommé, en

1854, député du Loiret au Corps législatif.

En 1855, il défendit Célestine Doudet, cette institutrice anglaise, accusée d'avoir fait mourir par toutes sortes de mauvais raitements une petite fille confiée à ses soins.

Il avait contre lui Chaix-d'Est-Ange et M. le premier avocat-général, envoyé aux assises pour soutenir l'accusation.

Un acquittement prononcé par le jury couronna les efforts du défenseur. Il sortit victorieux d'une lutte engagée contre deux puissants antagonistes.

A la Chambre, Nogent-Saint-Laurens a

parlé dans l'affaire Montalembert avec un esprit merveilleux et une modération qui lui a valu d'universels éloges.

Il défendit, au mois de décembre 1856, devant le tribunal civil de la Seine, le lieutenant-colonel Félix Dubost contre les prétentions de madame veuve Audoin, qui demandait cent mille francs de dommages-intérêts pour la non-réalisation d'une promesse de mariage.

L'illustre Berryer appuyait la demanderesse.

On sait quel retentissement eut ce procès. Madame Audoin, beauté voisine de la quarantaine et mère d'un fils déjà grand, avait résolu de contracter un nouvel hyménée, deux mois après la mort de son mari et

sans se préoccuper de la législation ni des bienséances.

L'objet de son choix était M. Dubost, un des amis du défunt.

Caractère plein d'énergie et de violence, imagination exaltée, madame Audoin ne recula devant aucune tentative pour arriver à son but. Elle commença par la séduction, continua par la ruse et finit par les scènes tragiques.

Une première fois elle avala du laudanum à une dose qui ne compromettait pas ses ours.

Puis, abusant de l'émotion d'un saint ecclésiastique appelé pour lui administrer les derniers secours de la foi ; abusant du

chagrin de Dubost, qui déjà la croyait morte à cause de lui, elle obtint du prêtre qu'il prononçât quelques-unes des paroles employées par la liturgie pour la célébration des mariages.

Une semaine après, elle obtint une seconde victoire de ce genre.

Dans la sacristie d'une église, sans témoins, le même prêtre consentit à procéder à une bénédiction de fiançailles, cérémonie sans importance du rite catholique et qui n'engage en rien les contractants.

La famille de Dubost, persuadée que celui-ci était le jouet d'une intrigue, obtint qu'il partirait pour la Suisse.

Presque aussitôt, par une audacieuse ma-

nœuvre, madame Audouin découvrit la retraite du fugitif.

Sachant ensuite que, sur sa demande au ministre de la guerre, il venait de s'embarquer pour aller rejoindre nos troupes devant Sébastopol, elle n'hésite pas à s'embarquer elle-même pour la Crimée.

La voilà sous les murs de la ville qu'on assiége.

Mais ce n'est pas, comme tant de femmes héroïques, pour soigner les blessés et les mourants, c'est pour faire quitter la tranchée au colonel Dubost, « la tranchée noire, humide et sanglante! » s'écria Me Nogent-Saint-Laurens, dont les lecteurs de ce procès inouï peuvent se rappeler le magnifique mouvement oratoire.

« Le prêtre, continua-t-il, a charge d'âmes, l'officier aussi.

« M. Dubost commande le génie de la 3e division. Il a besoin de tout son sang-froid, de tout son courage, et, quand il est là, sous le drapeau de la France, devant la mort, vous venez lui faire des scènes de mélodrame[1], vous venez le démoraliser? Il s'agit bien d'une promesse de mariage! Le soldat au feu est sacré; l'auréole de la gloire et du péril luit sur son front... Arrière! Patience et résignation. Cet homme n'est plus à vous : il est à l'honneur, il est à la France! »

1. Madame Audouin, dans un accès de folie étrange, s'était frappée d'un coup de poignard.

Le général en chef enjoignit à madame Audoin de repartir au plus vite pour Constantinople.

Mais ce n'était pas le dernier acte de ce drame bizarre.

Quand la guerre fut terminée, en 1856, et quand M. Dubost se trouva de retour à Paris, madame Audoin, munie d'un pistolet chargé, armé et amorcé, lui rendit visite à son domicile.

Toutes réflexions faites néanmoins, elle ne crut pas devoir se servir de l'arme meurtrière et jugea plus sage d'introduire une action en dommages-intérêts.

« Vous repousserez la demande de madame Audouin, dit aux juges, en terminant

sa plaidoirie, l'honorable et sympathique avocat. Une promesse de mariage n'a aucune valeur, et sa violation n'entraîne des dommages-intérêts qu'autant qu'il y a eu préjudice matériel et moral. Or ce préjudice est-il le fait de M. Dubost? Tout le bruit qui éclate autour de ces aventures, c'est madame Audouin qui le provoque. Elle doit porter la peine de ses témérités, et cette peine sera le rejet de sa demande. »

Le tribunal fut de l'avis de Me Nogent-Saint-Laurens : il déclara la veuve Audouin non recevable et mal fondée dans ses prétentions matrimoniales.

Peu de mois après, notre avocat eut le malheur d'être désigné d'office pour dé-

fendre l'exécrable Verger. Sous ce rapport, les chances judiciaires lui sont fatales, et, dans cette loterie des causes d'office, il a gagné tout récemment un autre lot fâcheux, la défense de l'assassin Pieri.

Nous ne voyons pas qu'il soit nécessaire, dans le cadre adopté pour cette histoire, de nous étendre bien au long sur l'exposé des doctrines politiques de notre héros.

Elles sont connues.

Qu'il nous suffise de citer la fin d'une plaidoirie prononcée, il y a trois ans, devant le tribunal maritime de Brest. Me Nogent-Saint-Laurens, en réponse à Me Berryer qui avait traité un peu cavalièrement

le Corps législatif actuel, s'exprime en ces termes :

« Je suis le partisan fidèle de ce principe de sécurité et de prospérité politique qu'on appelle le principe de la séparation des pouvoirs. Sous aucun prétexte je n'entraverai la marche du Gouverment par une opposition systématique et continue. Il y a des gens qui disent que cela vaut mieux et qui le prouvent par des exemples et par des résultats. Moi, je n'ai que ceci à répondre : D'accord avec les Chambres, le Gouvernement prend Sébastopol et fait l'Exposition universelle; c'est-à-dire qu'il accomplit un miracle des temps de paix au milieu des grands événements de la guerre. Ceux qui ne sont pas contents après cela me paraissent difficiles. »

La dernière cause célèbre, par ordre de date, où ait figuré Me Nogent-Saint-Laurens est le procès du capitaine Doineau, dont les mystérieuses et dramatiques péripéties se déroulèrent au mois d'août 1857, devant la Cour d'assises d'Oran.

Certes les éléments de curiosité ne manquaient pas à cette affaire

Tout était de nature à remuer profondément l'opinion publique, la situation du prévenu, le caractère exceptionnel de l'attentat qui lui était imputé, l'éloquence à laquelle s'élevèrent les avocats célèbres qui soutenaient ou combattaient l'accusation, et enfin l'importance des questions d'autorité qui se discutaient pour la] première fois.

Dans sa plaidoirie, aussi amère que brillante, M. Jules Favre se borna, comme on le sait, à de perpétuelles attaques et à de longues diatribes contre les bureaux arabes, « cet admirable système d'administration, dit un rapport adressé à l'Empereur en 1857, qui nous a conduits jusqu'au Sahara, grâce auquel Abd-el-Kader a été vaincu, les chefs indigènes ont été créés, les tribus ennemies soumises et la Kabylie domptée en une campagne. »

Les adversaires de l'armée, c'est-à-dire les partisans de l'administration civile, crièrent aux exactions, sans en prouver une seule.

On parla d'exécutions secrètes et de massacres de prisonniers, comme si nos

soldats et leurs chefs avaient gagné sur cette terre d'Afrique la contagion de la barbarie, comme s'il était possible d'installer un doux régime de mansuétude et de philanthropie aux frontières du Maroc, là où le brigandage est en permanence, où l'on pille, où l'on détrousse, où l'on assassine.

Quelques faits regrettables furent envenimés sous les animations de la parole. On en profita pour calomnier en masse l'armée et la gloire, pour ne plus tenir compte du salut du pays, et pour jeter cette pâture à l'opinion, toujours rapide en France, et souvent malveillante.

Le triomphe de Me Nogent, qui consacra sa verve généreuse à la défense de l'accusé

Doineau, fut sa discussion sur la valeur des révélations qui chargeaient son client.

Il en démontra toutes les contradictions, toutes les incohérences, tous les mensonges.

Personne n'osa le suivre sur ce terrain. Il démontra par des preuves irréfragables que les soupçons auxquels le capitaine était en butte avaient pour origine une erreur, une phrase mal traduite. On avait pris, dans la lettre d'un révélateur, le mot arabe *donau*, qui signifie *assemblée*, *réunion*, pour le nom de Doineau, et, comme le faisait observer l'honorable avocat, cette confusion fatale avait fort bien pu inspirer aux véritables assassins la pensée de rejeter

sur un chef *roumi* la responsabilité de ce grand crime, pour sauver leurs têtes.

La péroraison de Me Nogent entraîna l'auditoire, animé pourtant de sentiments hostiles contre le prévenu, par cela seul qu'il représentait le pouvoir arbitraire de l'épée.

« Doineau, s'écria-t-il, n'a que sa vie dans cette affaire. Il est soldat, qu'est-ce que la vie d'un soldat? un défi perpétuel jeté à la poudre, au canon, à la mort! Doineau est soldat : pour lui la mort n'est rien.

« Mais une idée me donnait l'insomnie et le vertige. Quoi! me disais-je, sur

cette terre d'Afrique qui est la conquête et qui sera pour nous le miracle de la civilisation, sur cette terre où nos soldats ont marqué et marquent leur gloire, il se sera trouvé un Français, un officier, qui aura conçu une haine arabe, qui aura commandé une bande d'assassins! Quel deuil pour mon pays, quelle tache pour nos armes! Eh bien, cela n'est pas, non cela n'est pas, cela ne pouvait pas être! Les révélations ignobles que vous savez n'ont pas monté jusqu'à la loyauté militaire du capitaine. Le brouillard tombe, il ne s'élève plus; il ne saurait obscurcir la vérité.

« Messieurs, je le dis avec toutes les inspirations du cœur, avec toutes les forces de la raison, avec tous les élans de la

conscience, cet homme est innocent! cet officier est un homme d'honneur! »

On sait que le verdict de la Cour déclara Doineau coupable d'avoir par dons, promesses, menaces, abus d'autorité ou de pouvoir, provoqué au crime et donné des instructions pour le faire commettre.

Elle lui refusa le bénéfice des circonstances atténuantes et le condamna à la peine de mort.

On sait aussi que la Cour de cassation rejeta le pourvoi du capitaine.

Mais l'Empereur, usant de son droit de grâce, a commué la peine du malheureux officier, en celle de la prison perpétuelle, qui n'est point infamante.

Doineau conserve sa décoration et son grade.

En 1857, Nogent-Saint-Laurens fut réélu député du Loiret au Corps législatif par 16 805 suffrages sur 17 770 votants.

Il est rare qu'un candidat touche d'aussi près à l'unanimité.

Toutes les sympathies sont acquises à notre héros, soit à la Chambre, soit au Palais, où il ne rencontre pas un ennemi, où chacun rend justice à son travail, à sa persévérance, à son talent de premier ordre. Il serait déjà garde des sceaux, peut-être, s'il était moins ami de la retraite et s'il ne mettait pas à s'effacer le même soin

que le commun des hommes met à se produire.

Ses débuts, nous l'avons dit, ont eu lieu à la Cour d'assises, et avec beaucoup trop d'éclat pour ne pas donner carrière à la malveillance des détracteurs.

En ce monde, il est une chose que le vrai mérite rencontre infailliblement sur son chemin, c'est l'envie.

On a insinué que Nogent-Saint-Laurens était un avocat plus brillant que solide; on a dit : « C'est l'homme de la passion plutôt que l'homme de la science. »

Il suffit de l'entendre plaider une seule fois dans les affaires civiles pour reconnaître l'injustice d'une telle assertion. Tout

récemment, à la Cour impériale de Paris [1], il discuta et fit établir, grâce à un plaidoyer savant et profond, un point de droit relatif à la séparation de corps entre étrangers, et cela malgré le respectable précédent d'un arrêt de cassation cité par l'adversaire. Jamais avocat n'a traité les questions arides et sèches de jurisprudence avec plus d'intérêt, plus de méthode et plus de clarté. Sa parole, au sein même des débats litigieux, où l'éloquence de tant d'autres se fatigue et disparaît, conserve toujours la fougue, le feu, la couleur. Sous cette verve féconde, la pensée se maintient nette, précise, élégante; elle captive, elle charme, sans jamais lasser l'auditoire, et l'on peut

1. Audience du 13 février 1858, — troisième chambre, — présidence de M. Partarrieu-Lafosse.

dire que personne mieux que notre orateur ne sait dégager la langue du droit de tout ce qu'elle a de soporifique et de glacial.

Seul au Palais, peut-être, il suit sans vertige les argumentations abruptes, que ses confrères ne gravissent qu'avec lenteur et à l'aide du bâton ferré du tâtonnement. Plus agile et plus heureux, Nogent les franchit d'un bond, comme le chamois franchit les glaciers et les précipices. Il retombe toujours d'aplomb, sans chanceler.

La souplesse, la force et la grâce sont les trois qualités dominantes de ce beau talent.

FIN.

Paris.—Typographie de Gaittet et Cie, r. Gît-le-Cœur, 7.

Mon cher ami[illegible]

Je vous ai manqué de p[illegible]
aujourd'hui.
mes journées et mes proj[illegible]

[illegible]




ιYS




89094738986
B89094738986A